This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

1772

THÉATRE
DE FEU
MONSIEUR
BOURSAULT.

NOUVELLE EDITION,
Revûë, corrigée & augmentée de pluſieurs Piéces, qui n'ont point paru dans les précédentes.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez FRANÇOIS LE BRETON, au bout du Pont-neuf, proche la ruë de Guenegaud, à l'Aigle d'or.

M. DCC. XXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

PIECES
Contenuës dans le second Volume.

SATIRE DES SATIRES.
GERMANICUS.
MARIE STUARD.
LA COMEDIE SANS TITRE.
MELEAGRE.
LA FESTE DE LA SEINE.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
29 JUL 1987
OF OXFORD
LIBRARY

LA SATIRE DES SATIRES, *COMEDIE.*

TOME SECOND.

AU LECTEUR.

LEs Satires de Monſieur Deſpréaux ont fait un ſi grand fracas, & tant de perſonnes capables de juger des belles choſes leur ont donné leur approbation, que je ſerois du moins auſſi emporté que leur Auteur, ſi le peu qu'on y remarque de mauvais me faiſoit condamner tout ce qu'il y a de bon. J'avouë que la gloire qu'il prétend s'être acquiſe, luy ſeroit légitimement dûë, ſi l'on acquéroit une véritable gloire à faire beaucoup de mauvais bruit : mais pour un homme tel que Monſieur Deſpréaux, qui par la délicateſſe de ſa plume pouvoit s'attirer des applaudiſſemens ſans reſtriction, c'eſt en avoir mal uſé, qu'avoir réduit tout ce qu'il y a de gens raiſonnables à ne pouvoir faire l'éloge de ſon Eſprit, ſans être obligez de faire le procèz à ſa conduite. S'il eſt vray

que son génie soit si borné, qu'il soit en païs perdu aussitôt qu'il est hors de la Satire, je consens qu'il n'en sorte point : mais il y a bien de la diférence entre satiriser & medire ; reprendre, & injurier ; condamner des fautes, & en commettre. Attaquer les vices dans tous les Hommes, & faire des peintures de leur noirceur qui donnent de l'horreur à ceux qui en faisant réflexion sur leur vie s'en trouvent convaincus, c'est ce qu'on appelle une Satire : mais déclarer ceux d'un particulier, & décliner son nom pour le faire mieux connoître, c'est un Libelle difamatoire. En vain Monsieur Despréaux cherche des exemples pour autoriser ce qui n'en eût jamais. Si les Romains, qu'il cite dans un discours qu'il a fait sur la Satire, ont quelques fois nommé des gens connus, ils faisoient par prudence ce qu'il fait aujourd'huy par le seul plaisir qu'il a de faire du mal : Ceux qu'ils décrioient, étoient déja décriez par les crimes qu'ils avoient commis, & par les ré-

prehensions qu'ils n'avoient pû éviter; & si l'on en faisoit des portraits épouvantables, c'estoit pour effrayer la jeunesse qu'ils pouvoient séduire : mais de tous ceux que nomme Monsieur Despréaux, il n'y en a pas-un que je connoisse, (si l'on m'en excepte) en qui l'on ne trouve toutes les qualitez requises pour faire d'aussi honnêtes gens qu'il y en ait en France; & pour ce qui est de ceux que je ne connois pas, j'en juge favorablement par le mal qu'il ne peut s'empêcher de leur vouloir. Qu'on ne m'allégue point que j'ay voulu faire pis que Monsieur Despréaux n'a fait; & que s'il y a du crime à mettre du monde sous la presse, il y en a encore davantage à en vouloir traduire sur un Theatre : Je n'ay pas vécû jusqu'à présent sans le sçavoir, aussi bien que ceux qui me l'allégueroient; mais outre que pour se venger, on doit faire un peu plus de mal qu'on n'en a réçû, Monsieur Despréaux méritoit bien d'être joüé en présence de toute la terre qu'il jouë : & le Tribunal auguste

où il a mandié les défenſes dont il s'eſt ſervi, & qui a coûtume de ſe déclarer contre toutes ſortes d'agreſſeurs, ne luy auroit pas été ſi favorable, n'étoit qu'il en a ſurpris la religion. Ceux qui ſe donneront la peine de lire la Piéce que je mets au jour, verront bien que je n'y ai rien mis de difamatoire contre ſon honneur, ni contre ſa perſonne, comme il le ſupoſe dans l'Arreſt qui fait défenſes aux Comédiens de la repréſenter. Je ne ſçais rien de luy qui ſoit à ſon déſavantage, que ce que toute la France ſçait auſſi : c'eſt-à-dire cette liberté qu'il prend d'offenſer des gens qui ne luy ont jamais fait de mal ; & je penſe qu'il n'y en auroit guére qui luy refuſaſſent leur eſtime, s'il faiſoit un meilleur uſage de ſon génie. Ce n'eſt pas que dans ce qu'il a fait il n'y ait à retoucher, comme dans tout ce que font les autres. Le plaiſir que l'on a d'entendre médire fait qu'on paſſe, ſans y prendre garde, par deſſus des endroit où l'on s'arrêteroit, ſi une injure qui s'y trouve à point-nommé,

n'attiroit toute l'attention de ceux qui parcourent ſes Ouvrages : & ſi j'étois d'humeur à faire une Critique en proſe, je luy en citerois pluſieurs, ſans cômter ceux que j'ay déja repris, où il a oublié de mettre du jugement. Mais je me contente du temps que j'ay perdu à luy répondre ; & je luy déclare que de quelque façon qu'il me traite déſormais, je ne m'en vengeray que par mon ſilence. Si je fais de méchans Vers, il aura peu de gloire à faire tomber un homme qui tomberoit bien ſans luy ; & ſi j'en fais de bons, ils ſe ſoûtiendront aſſez d'eux-mêmes.

ACTEURS.

EMILIE, Maîtreſſe du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant d'Emilie.

LE MARQUIS, Marquis du Bel-Air.

LA MARQUISE ORTODOXE, jeune Veuve, & Précieuſe.

AMARANTE, Amie d'Emilie.

BOURSAULT.

LA VVALTOLINE, Suiſſe d'Emilie.

LA FRANCE, Laquais d'Emilie.

La Scène eſt à Paris, chez Emilie.

LA SATIRE DES SATIRES.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

EMILIE.

ALlez-moy de ce pas chercher la Vvaltoline ;
Et revenez.

LE CHEVALIER.

D'où vient que vous êtes chagrine ?
Qu'avez-vous ?

EMILIE.

Juſte-Dieu, qui ne le ſeroit pas ?
A-t-on rien dit de bon pendant tout le repas ?
Sans façon, ſuivez-moy, ſi vous me voulez ſuivre ;
Mais je ne puis reſter là-dedans ; je ſuis yvre.
Pour peu qu'on ait de ſens, ſe figure-t-on rien
Qui ſoit plus fatigant qu'un ſi ſot entretien ?

Vôtre ámy le Marquis dont la langue estropie,
Est un Original qui n'a point de copie ;
Il emporte le prix sur les plus éventez,
Et ne dit que fadaise, & qu'inutilitez.
Ce qu'il a d'assommant, quelque sot qu'il puisse être,
Aux ouvrages d'esprit il prétend se connoître ;
Et n'en croyant jamais que son foible cerveau,
Ce qu'il louë est blámable, & ce qu'il blâme est beau.
Mal avec la raison, il n'est point de rencontre
Où, si tost qu'on en parle, il ne se ligue contre.
J'ay de son entretien autrefois fait l'essay :
Il est si plein de soy, qu'il en créve.

LE CHEVALIER.

Il est vray.
Qu'il soit seul à manger, d'une mine adoucie,
Il boit à sa santé, puis il se remercie ;
A se complimenter passe le tiers d'un jour,
Et croit qu'on s'apperçoit quand il manque à la Cour.
Mais tout fat qu'il puisse être, une Dame galante
Doit, quand elle régale, être plus complaisante.
Je n'ay jamais rien vû qui fût mieux ordonné
Que le pompeux repas que vous avez donné :
Lors qu'à charmer nos sens vôtre esprit s'étudie,
Et qu'au Bal qui s'apprête il joint la Comedie,
Faut-il qu'un étourdy, qui n'a point de raison,
Avec si peu d'esprit en allarme un si bon?
Si vous le trouvez fat, riez-en.

EMILIE.

Que j'en rie?
Et morbleu! (car enfin il m'a mise en furie,
Et s'il faut librement vous en faire l'aveu,
Je ne puis en sortir, si je ne jure un peu.)
Riez-en, dites-vous? Faudroit-il me le dire?
N'en aurois-je pas ri, si j'en avois pû rire?
A plusieurs méchans mots, qu'il garantissoit bons,
J'ay fait semblant de rire, & j'enrageois au fonds.
Plein de son Despréaux, qu'en loüant il déchire,

(Car ce qui n'en vaut rien eſt ce qu'il en admire)
Il en parle ſans ceſſe, & prétend ſottement
Que l'Univers en corps ſoit de ſon ſentiment.
J'ay bien affaire, moy, pour ſe faire de feſte,
Que de ſon Deſpréaux il me rompe la teſte;
Et qu'à brûle-pourpoint il m'attaque vingt fois
Pour piller mon ſuffrage, & corrompre ma voix.
Grace au babil fécond d'un Marquis ridicule,
Qui toûjours ſe regarde, & toûjours geſticule,
Si Monſieur Deſpréaux n'eût ſervy d'entretien,
Tant qu'a duré le jour, on n'eût parlé de rien;
On l'a plus de cent fois conjuré de ſe taire,
Mais le traître qu'il eſt, n'en a rien voulu faire:
Deſpréaux qui l'entête, eſt ſi fort à ſon goût,
Qu'il le mettoit en œuvre, & l'enchaſſoit par tout.
Défaites-vous-en. Fy!

LE CHEVALIER.

Je ſuis prêt de le faire,
Il vous bleſſe la vûë, & je cherche à vous plaire:
Mais (& vous voulez bien que je vous parle ainſy)
Il n'eſt pas le ſeul fat que vous ſoufriez icy.
Le Marquis, à mon ſens, eſt plus ſage qu'Eudoxe,
Qui ſe fait appeller la Marquiſe Ortodoxe;
Parce que dans Alger ſon Ayeul fait captif,
Pour la religion fut empallé tout vif:
Cependant chaque jour vous ſoûfrez ſa viſite;
Et, ſi je m'y connois, c'eſt un mince mérite.
Eſt-il rien de ſi fade, & de plus dégoûtant,
Que les mots qu'elle affecte, & qu'elle eſtime tant?
N'eſt-ce pas à deſſein faire rire le monde,
Que toûjours répéter que l'on couvre ſa Blonde;
Pour dire aux gens de Cour, en des termes nouveaux,
Uſez-en librement, & mettez vos chapeaux?

EMILIE.

Et puis-je honnêtement m'en débaraſſer? Dites:
Puis-je ſans l'offenſer, refuſer ſes viſites?
Et de la qualité dont vous ſçavez qu'elle eſt,

Luy diray-je tout franc que son air me déplaît ?

LE CHEVALIER.

Par la même raison, sur la moindre matiere,
Voulez-vous qu'au Marquis j'aille rompre en visiere ?
Et du rang dont il est, (car dans tout cet état
On trouveroit à peine un plus illustre fat,)
Son Pére qui décend d'un échapé de Prince,
Met dans ses qualitez, Gouverneur de Province,
Duc, Vicomte, Marquis, Chevalier, Mareschal,
Comte, Baron, Vidâme, Escuyer, Senechal,
A Paris Pair de France, à Madrid Grand d'Espagne,
Treforier d'Angleterre, Electeur d'Allemagne;
Et comme si pour luy c'étoit peu que cela,
Il fait encor au bout mettre un *&* *cætera*,
Après vint qualitez d'une telle importance;
Comme font la pluspart des grands Seigneurs de France.
A des gens de sa sorte ira-t-on dire au nez,
Qu'en Théatre public leurs pareils sont bernez ?
Sûr qu'à vos sentimens c'est à tort qu'il s'oppose,
Le Marquis est un fou; mais je n'en suis pas cause;
Et je suis étonné qu'avec tant de clartez,
Vous vouliez me charger de ses iniquitez.

EMILIE.

Vous l'avez amené.

LE CHEVALIER.

Je l'ay dû, ce me semble:
Accordez aujourd'huy, pour être unis ensemble,
L'honneur dont vos bontez récompensent mes soins,
Me paroît assez grand pour avoir des témoins.
D'ailleurs, vous faire voir en l'état où vous êtes,
Et ce qui m'a charmé c'est mener des Conquêtes;
Rien n'échape à vos yeux, & je ne voulois pas
Faire tort d'un hommage à vos charmans appas.

EMILIE.

Vous voulez m'adoucir, mais enfin je m'obstine.

SCENE II.

SCENE II.

EMILIE, LE CHEVALIER, LA VVALTOLINE, UN LAQUAIS.

EMILIE.

A La fin, grace au Ciel, voicy la Vvaltoline,
Mon Dieu, comme il eſt fait! Il s'eſt battu!

LA VVALTOLINE,

Pardy!
Un Laquais par deux fois dit que j'avre menty:
Par mon foy, moy d'abord que luy tourne ſon tête,
Je tiens mon Halibarde en mon main toute prête,
Et quand il ne void rien, pardy tout à l'inſtant
J'en donne un coup bien fort deſſus ſon dos qu'il tend.
Mais le Laquais, mon foy, qui n'eſt guére pagnote,
Me prend mon Halibarde, & pardy m'en tapote;
De ſon main qu'il fait poing, me caſſe tous les dens.
Mon foy, le maiſon s'ouvre, & j'ay ſorty dedans:
J'aime encore plus que mieux qu'il déchire mon manche.
Voudrois bien maintenant un petite fil blanche
Pour deux liards.

EMILIE.

Et faquin, faut-il ſe battre?

LA VVALTOLINE.

Ho, ho!
Voulevous que j'endure un menti tout degô?
Non, par mon foy!

EMILIE.

Viença; Tu ſçais lire, je penſe?

LA VVALTOLINE.

Point, pardy !

EMILIE.

Point !

LA VVALTOLINE.

Ah, ah ! j'avre la ſouvenance
Que-cy fait. Oüy pardy. Foy de Suiſſe d'honneur.

EMILIE.

Tu ſçais lire ?

LA VVALTOLINE.

Mon foy, ſavre lire par cœur,
Et fort bien.

EMILIE.

Viença-donc. La nobleſſe ambiguë
Qui traîne le déſordre, & qui fait la cohüe,
Me fatigue, m'aſſomme, & tout en ſera plein,
A moins que de bonne heure on n'y tienne la main :
C'eſt pourquoy, ſonges-y. Je prétens qu'aucun n'entre,
Hormis ceux dont les noms ſont là-deſſus.

Elle lui donne un Papier.

LA VVALTOLINE.

Oh, Diantre !
Si quelqu'un vient : Qui tape ? Amy. Dis vôtre nom ?
Moy, je veux pas le dire ; Et moy, j'ouvre point.

EMILIE.

Bon,
Retourne, & ſouvien-toy de ce que je t'ordonne.

LA VVALTOLINE.

Oh pardy ! j'avre moy, la ſouvenance bonne :
S'il ne cline ſon nom, perſonne entre aujourd'huy.

Après avoir fait cinq ou ſix pas, il revient, & dit au Chevalier,

Dis-moy vous ; l'écriture eſt-ce pas le noir ?

LE CHEVALIER.

Oüy :

Grand-mercy.

SCENE III.

LE MARQUIS, EMILIE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE MARQUIS, *de derriere le Théatre.*

CHevalier.

EMILIE.

Me revoilà chagrine ;
L'étourdy de Marquis, dont la langue aſſaſſine,
A deſſein de nous joindre, & je crains ſon caquet.

LE MARQUIS.

Chevalier !

EMILIE.

Pay.

LE MARQUIS.

Ma foy, je vous prens ſur le fait ;
Vous voilà l'un & l'autre à ma miſericorde :
Comment Diable ? à l'écart dès le jour qu'on s'accorde ?
A vous dire le vray, ſi je m'y connois bien,
Deux Amans comme vous, ne ſont pas là pour rien :
Pour fauſſer compagnie, il faut avoir affaire,
Dieu me damne !

LE CHEVALIER.

L'Amour, n'eſt jamais ſans myſtere ;
Tu le ſçais.

LE MARQUIS.

Dites-moy, danſera-t'on bientôt ?
Je m'en ſuis autrefois démêlé comme il faut.
Dolivet, & Beauchamp, m'en faiſoient la grimace.

EMILIE.

Les gens faits comme vous ont par tout bonne grace.

LE MARQUIS.

Aſſurément.

EMILIE.

La danſe eſt vôtre vray talent ;
Vous avez le corps ſouple, & de plus l'air galant.

LE MARQUIS.

Pour ſouple, il eſt certain que je n'ay pas les goutes ;
Je ſaute....

EMILIE.

A quelle danſe excellez-vous ?

LE MARQUIS.

A toutes,
Par ma foy.

EMILIE.

Vous danſez les Menüets ?

LE MARQUIS.

Oh, qu'oüy ;
Et qui plus eſt, j'eſpere y piper aujourd'huy.
Mais à propos de danſe, as-tu ſçû des Paroles
Que je fis l'autre jour, & qui ſont aſſez drôles ?

EMILIE.

Sur quel Air ?

LE MARQUIS.

Sur quel Air ? Sur l'Air des Menüets.

LE CHEVALIER.

Des vers de ta façon ſont, je croy, bien mal faits.
Les Auteurs de ta ſorte, effarouchent les Muſes.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, mon cher, pour le coup tu t'abuſes.
Pour des vers cavaliers, qui toûjours ſont mauvais,
Je n'en ay jamais vû de plus joliment faits.

Les voicy.

Un jour Liſis au bord de l'onde
Parloit d'amour à Roſemonde ;
Mais cette Blonde,
Qui toûjours gronde,
Et que jamais le Berger ne choqua,
Sans raiſon du monde
S'en eſtomaqua ;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

Qu'en dis-tu ?

Mais cette Blonde,
Qui toûjours gronde,
Et que jamais le Berger ne choqua,
Sans raiſon du monde
S'en eſtomaqua ;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

M'en croyois-tu capable ?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Tu vois bien par là que je ſuis veritable.
Les trois vers de la fin ſentent l'homme de Cour.

Sans raiſon du monde
S'en eſtomaqua ;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

N'eſt-ce pas, Chevalier, que j'y mets le beau tour ?
Et que ſans le ſecours des préceptes frivoles,
Je fais paſſablement de mechantes paroles ?
Dy-donc.

LE CHEVALIER.

Paſſablement ? Sans te flater en rien,

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

EMILIE.

A merveille.

LE MARQUIS.

Oh, parbleu! moderez la loüange.
Touchant vôtre repas, je vous rendrois le change :
A vous congratuler je ſerois occupé ;
Mais je penſe jamais n'avoir plus mal ſoupé,
J'en enrage..

EMILIE.

Et pour moy, ce reproche me pique.

LE CHEVALIER.

Je n'ay jamais rien vû qui fut plus magnifique.
On a même trouvé bien des mets ſuperflus ;
Il ſe moque.

LE MARQUIS.

Ma foy, ce que j'aime le plus
Y manquoit.

LE CHEVALIER.

Sçait-on bien quels ragoûts tu ſoûhaites ?

LE MARQUIS.

Non ; mais dans un repas n'avoir point d'*Aloüettes*,
C'eſt pour moy, qui les aime, un ſuplice cruël ;
Parbleu !

EMILIE.

Prenez-vous-en à mon Maître-d'Hôtel.

LE MARQUIS.

C'eſt un manger de Prince ; elles ſont ſucculentes....

LE CHEVALIER.

C'eſt en cette ſaiſon qu'elles ſont excellentes,
Il a raiſon.

LE MARQUIS.

Comment ! C'eſt en cette ſaiſon ?

LE CHEVALIER.

Oüy ; car durant l'été l'on n'en mange point.

LE MARQUIS.

Bon !

Veus-tu que je te prouve, & par raiſons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on voit des Aloüettes?

LE CHEVALIER.

En l'air donc?

EMILIE.

Comme il dit, en l'air donc?

LE MARQUIS.

Point du tout.

EMILIE.

Voyons comme il fera pour en venir à bout,
Et comme il prouvera par des raiſons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on ait des Aloüettes.

LE CHEVALIER.

Il ne ſçauroit.

LE MARQUIS.

Parbleu; nous allons voir cela.
As-tu leu Deſpréaux?

EMILIE.

De grace, briſons-là;
Laiſſons-là Deſpréaux, & les Vers qu'il compoſe,
On n'a tout aujourd'huy diſcouru d'autre choſe.
Je ſuis laſſe à la fin d'oüir citer ſon nom.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

EMILIE.

Oüy.

LE MARQUIS.

Ma foy, ſoyez-en laſſe, ou non;
Je prétens vous prouver, & par raiſons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on a des Alloüettes:
Vous m'en avez tous deux défié.

LE CHEVALIER.

Mais, Marquis,
Ne peus-tu le prouver, ſans citer ſes écrits?
Tu n'en as pas beſoin pour ce que tu ſoûhaittes.

LE MARQUIS.

Et quel autre Ecrivain a parlé d'Aloüettes,

Dis Beneſt ?

EMILIE.

Croyez-moy ; laiſſez-le diſcourir.
C'eſt un mal qui le tient, dont il faut le guérir ;
Deſpréaux qui le charme, eſt dans ſa fantaiſie ;
Et j'en vais tant parler, que je l'en raſſaſie.
Des Sièges, Laquais. Ça.

LE MARQUIS.

Je vous tiens, par ma foy.
N'as-tu pas les écrits de Deſpréaux ?

LE CHEVALIER.

Sur moy ?
Non.

LE MARQUIS.

Les voicy. Je ris de ton extravagance.
As-tu leu le repas qu'il décrit ?

LE CHEVALIER.

Oüy, je penſe.

LE MARQUIS.

Fort bien. Te ſouviens-tu des mets qu'il fait venir ?

LE CHEVALIER.

Confuſément.

LE MARQUIS.

Je vais t'en faire ſouvenir. Vers
Sur un amas confus de viandes entaſſées, de Deſ-
Régnoit un long Cordon d'Alloüettes preſſées. préaux.
Mot pour mot. Que t'en ſemble ? Avois-je le Sat. 3.
goût bon ?
Mange-t-on en été des Aloüettes ?

EMILIE.

Non.

LE MARQUIS.

Comment ? C'eſt Deſpréaux qui dans une Satire....

EMILIE.

D'accord, mais c'eſt peut-eſtre en hyver qu'il veut dire.

LE MARQUIS.

Bon ! par ce faux-fuyant vous croyez m'échapper.

Mais parbleu ! ſans courir, je vais vous r'attraper.
Dans le meſme repas, *Pour comble de diſgrace,* Vers
Par le chaud qu'il faiſoit l'on n'avoit point de de Deſ-
glace ; préaux,
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'eſté ! Sat. 3.
du mois de Juin ! Voyez, ay-je rien inventé ?
Voilà l'endroit, liſez.

LE CHEVALIER.

Que veus-tu qu'elle liſe ?
Tant-pis pour Deſpréaux, s'il met une ſottiſe.
Comme amy de l'Auteur, tu pourrois repliquer,
Quand il fait ce repas, qu'il prétend s'en moquer ;
Que c'eſt un fat qui traite ; & qu'on peut ſans ſcru-
pule
Orner d'un méchant plat, un feſtin ridicule.
A cela je répons pour te pouſſer à bout,
Qu'en May, Juin, & Juillet, on n'en voit point du
tout ;
Que chez les Rôtiſſeurs pas-une ame n'en trouve ;
Que c'eſt en ce temps-là que l'Allouette couve ;
Et que tout fat qu'il fut, le Maître du logis
N'avoit pas envoyé dénicher les petits.

LE MARQUIS.

Mon pauvre Chevalier, que ta réponſe eſt ſotte !
Tu ſçais, quand je m'y mets, de quel air je me
frotte :
Sur le raiſonnement, je ſuis plus fort que toy,

SCENE IV.

EMILIE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA VVALTOLINE.

EMILIE.

QU'eſt-ce ? la Vvaltoline, où revas-tu ?

LA VVALTOLINE.

Mon foy,
Je vas apprendre à vous, qu'une perſonne il tape.

EMILIE.

Qui ſe nomme ?

LA VVALTOLINE.

Bour....Bour.... Pardy, ſon nom me chape ;
Luy trois fois l'avre dit, mais je m'en deſſouviens.

EMILIE.

As-tu bien conſulté le papier que tu tiens ?
Eſt-ce Acante, Licas, Oriane, Caliſte,
Damon, Tirſis ?

LA VVALTOLINE.

Mon foy, luy n'eſt point ſur mon liſte ;
C'artinement.

EMILIE.

Hé bien, n'ouvre donc point.

LA VVALTOLINE.

Pardy !
Luy voudroit vous, Madame, un peu voir un pery ?

EMILIE.

Ouvre donc.

LA VVALLOLINE.

Voule vous ? Moy, ſuis vôtre ſervice. *Il ſort.*

LE MARQUIS.

De quel endroit de France eſt Monſieur vôtre Suiſſe ? S'il vous plaît.

EMILIE.

Hé ; mon Dieu ! point de ſubtilité, Parlons de Deſpréaux, vous l'avez ſoûhaité ; Ou je diray par tout, pour vous faire la guerre, Que dès qu'on vous réſiſte, on vous jette par terre. Défendez ce qu'il fait ; je ſuis contre, & vous pour ; Voyons.

SCENE V.

BOURSAULT, EMILIE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS,

BOURSAULT.

C'Eſt un peu tard venir faire ma Cour ? Madame.

EMILIE.

Etoit-ce vous qui heurtiez ?

BOURSAULT.

Oüy, Madame.

EMILIE.

Un Siége.

LE CHEVALIER.

Songez-vous à nôtre Epithalame ? L'Hymen où j'aſpirois, eſt conclu d'aujourd'huy ; Et vous m'avez promis que vous la feriez.

BOURSAULT.

Oüy.

LE MARQUIS.

En Vers ?

EMILIE.

Monſieur en fait de fort beaux.

LE MARQUIS.

On le nomme ?

EMILIE.

Monſieur Bourſault.

LE MARQUIS.

Ah fy ? ce n'eſt pas là mon homme.
Un pareil compliment luy doit ſembler nouveau :
Mais des méchans auteurs, je ſuis parbleu, le fléau :
Je n'en puis ſouffrir un, s'il n'excelle.

LE CHEVALIER.

Il ſe moque.

LE MARQUIS.

Point, par ma foy.

LE CHEVALIER.

Point ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Mais ton diſcours le choque.

BOURSAULT.

Moy ? Comment voulez-vous qu'il trouve mes vers beaux ?
Monſieur eſt Partiſan de Monſieur Deſpréaux ;
Je le connois.

LE MARQUIS.

Ma foy, c'eſt un charmant genie.

Lors que d'un froid rimeur il dépeint la manie,
Ses vers, comme un torrent, coulent ſur le papier :
Il rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,

Vers de Deſpréaux, Sat. 7.

Bardou,

Lardon, Mauroy, Boursault. Au moins sans artifice, Boursault.

EMILIE.

C'est vous, je crois?

BOURSAULT.

Pour vous rendre service :
C'est moi-même.

EMILIE.

Pour moi, quand je lis Despreaux,
Je trouve en des endroits quelques vers assez beaux ;
Mais ce qui me déplaît de sa veine feconde,
Elle est trop satirique, & nomme trop de monde.
C'est pour un galant homme, un peu s'être oublié :
Plus son nom fait de bruit, plus il est décrié :
On court à ses Ecrits, mais chacun les achette,
Moins pour voir ce qu'il fait, que les gens qu'il maltraitte,
Caressé d'un Libraire, à qui va le butin,
Aux dépens de sa gloire, il enrichit Barbin ;
Et sûr que sans nommer son genie est aride,
Pour un honneur frivole, il en quite un solide.
S'il avoit des amis, il devroit le sçavoir.

LE MARQUIS.

Avec tout le respect que je crois vous devoir,
Ce que vous dites là, Madame, est ridicule ;
Parbleu. Despreaux nomme ! ô le plaisant scrupule !
C'est qu'il est franc.

SCENE VI.

AMARANTE, ORTHODOXE, EMILIE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, BOURSAULT.

AMARANTE, *qui de la porte apperçoit Emilie.*

Madame, avancez, s'il vous plaît;
J'ai pris la bonne route, & c'eſt ici qu'elle eſt;
Avec l'Epoux futur je la vois qui s'amuſe.

ORTODOXE, *de la porte.*

Ne font-ils rien de plus? Je ſçai comme on en uſe:
Je m'en irois.

EMILIE.

Entrez, nous vous en prions tous;
Si vous n'avez deſſein que l'on coure après vous.
Que prétendez-vous donc que nous fiſſions?

ORTODOXE.

Que ſçai-je?
Les Amans de ſa ſorte ont un grand privilege.
Et puis, à le bien prendre, ayant trouvé ſon fait,
Quand on eſt accordé, n'eſt-ce pas quaſi fait?
C'eſt en deux oüi qu'on dit que tout l'Hymen conſiſte,
Et parmi le grand nombre on n'eſt point formaliſte:
Dès qu'on eſt accordé, la pudeur prend l'eſſor.
Que je vous baiſe un peu; je vous en prie; Encor.
Et Monſieur l'Accordé veut-il que je le baiſe?

EMILIE.

S'il le veut? de ſa vie on ne l'a fait plus aiſe;
Vous mocquez vous?

ORTODOXE,

Bon Dieu ! qu'il s'en acquitte bien !
Je vous en congratule.

LE MARQUIS.

Et moi, n'aurai-je rien ?

ORTODOXE.

Et Monsieur, quel est-il ?

LE CHEVALIER.

Bel Esprit.

LE MARQUIS.

Il se raille.

EMILIE.

C'est un Auteur.

LE MARQUIS.

D'accord, qui ne fait rien qui vaille.

BOURSAULT.

J'avouë ingénument que j'ai fort peu d'esprit ;
Mais, si vous le sçavez, il faut qu'on vous l'ait dit.

LE MARQUIS.

Vous enragez, parbleu, de ce qu'on vous terrasse :
Le parti de l'esprit est celui que j'embrasse ;
Par un vœu solemnel je m'y suis engagé.

BOURSAULT.

En verité, l'esprit vous est fort obligé.
C'est être genereux autant qu'on le puisse être,
Que prendre son parti, sans même le connoître.

EMILIE.

Des Siéges donc, Laquais, faut-il dire cela,
Petit sot ;

AMARANTE.

Hé, mon Dieu, ne demeurons point là ;
Ou du moins, car pour moy j'aime la Comedie,
Avant qu'on la commence, ordonnez qu'on le die.

LE MARQUIS.

Quels Comédiens sont-ce ? Est-ce pas Moliére ?

LE CHEVALIER.

Oüi,

Et Tartuffe.

LE MARQUIS.

Ma foy, j'en ſuis bien réjoüy.
Je ne l'ay jamais vû.

ORTODOXE.

Ny moy, certes.

EMILIE, *au Laquais.*

La France,
Allez voir de ce pas quand la piece commence :
Vous viendrez nous chercher, ſi les Acteurs ſont prêts.

ORTODOXE.

Evangelizez mieux votre petit Laquais,
De grace.

EMILIE.

Aſſeyez-vous ; cela ſuffit.

LE MARQUIS.

Marquiſe,
Sçavez-vous qu'elle & moi, nous venons d'avoir priſe ?

ORTODOXE.

Je vous donne le droit ſans rêver ? Fais-je bien ?

LE MARQUIS.

Je l'ai toûjours.

AMARANTE.

Sur quoy rouloit votre entretien ?

LE CHEVALIER.

Sur Deſpréaux.

ORTODOXE.

Oh oüy !

EMILIE.

Qu'en dites-vous ?

ORTODOXE.

Qu'en dis-je ?
Qu'il ravit tout le monde, & que c'eſt un prodige :
Quand je lis ce qu'il fait, j'ay l'eſprit ſi content !
Deſpréaux !

LE MARQUIS.

Par ma foy, j'en disois tout autant ;
Mais Madame, & Monsieur, deux fâcheuses personnes,
De cent sottes raisons ont combattu mes bonnes.
Dans leurs cruelles mains le bon sens est martyr.

LE CHEVALIER.

Pour moy, je ne crois pas devoir te repartir :
Mais respecte, Madame.. elle est si délicate.....

LE MARQUIS.

Il est vray., Dieu me damne ! Elle approuve l'*Astrate*.

AMARANTE.

Quoy ! l'*Astrate* ?

LE MARQUIS.

L'Astrate.

ORTODOXE.

Ah mon Dieu ! je l'ai vû !
Que les vers en sont forts, & que tout m'en a plû !
J'en revins satisfaite autant qu'on le puisse être ;
Un ouvrage si beau, part de la main d'un maître ;
Bien des gens qu'il charma l'applaudirent tout haut.
Dites-moy, s'il vous plait, qui l'a fait ?

BOURSAULT.

C'est Quinault.

ORTODOXE.

Bon Quinault ?

EMILIE.

Oüy, vrayment : voudroit-il vous le dire ?

ORTODOXE.

Quoy ! le même Quinault que Despréaux déchire,
A composé....

EMILIE.

L'*Astrate*, où l'on donne un Anneau,

ORTODOXE.

Je suis au desespoir, de l'avoir trouvé beau.
Il me parut charmant, j'en admiray le tendre ;
Mais si jamais j'y vais, j'en diray pis que pendre ;
Il ne doit rien valoir ; car Despréaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoy que ce ſoit.

LE CHEVALIER.

Tout beau ; Quinault a de l'eſprit.

AMARANTE.

Et du beau.

ORTODOXE.

Monſieur raille, ou Madame le flate.

LE MARQUIS.

S'il avoit de l'eſprit, auroit-il fait l'*Aſtrate* ?

LE CHEVALIER.

Parle mieux de l'Aſtrate, ou du moins n'en dis rien ;
Il a charmé Madame.

ORTODOXE.

Ah ! je m'en repens bien,
A tous les beaux endroits que l'Acteur y rencontre,
Je fis le brouhaha, mais je proteſte contre.
On doit me pardonner, ſi je le fis tout haut ;
Ce fut innocemment que j'applaudis Quinault.
Si l'Auteur par l'ouvrage, avoit pû ſe connoître,
Je l'aurois trouvé laid, tout galant qu'il puiſſe être,
En conſcience.

EMILIE.

Et vous, depuis quand, & pourquoy,
Etes vous gendarmé contre l'*Aſtrate* ?

LE MARQUIS.

Moy ?

EMILIE.

Oüy, vous, oüy.

LE MARQUIS.

J'aime aſſez depuis quand.

EMILIE.

Il me ſemble
Que dans ſa nouveauté nous le vîmes enſemble :
Je ne ſçais depuis quand vous vous êtes dédy ;
Mais je ſçais qu'à mes yeux vous l'avez applaudy,
Et qu'en vous démembrant pour loüer cet ouvrage

Comme font la plûpart des Marquis de votre âge,
De vos bras fatiguans vous donnates cent coups
A ceux qui par malheur s'étoient mis près de vous :
Vous trouvâtes la piece admirablement belle.

LE MARQUIS.

Elle étoit belle auſſi, quand elle étoit nouvelle ;
Mais elle ne l'eſt plus à preſent.

LE CHEVALIER.

Ah ! fort bien.
Pompée eſt déja vieux, il ne vaut donc plus rien ?
Dans deux ans l'Alexandre & ſa ſœur l'Andromaque
Ne ſeront donc plus beaux, ſi quelqu'un les attaque ?
Le Cid, dont tout Paris admira la beauté,
A donc perdu ſa grace avec ſa nouveauté,
A ce compte ?

ORTODOXE.

Oh ! le Cid ! que Poëme en approche ?
Y ſongez-vous ?

LE MARQUIS.

Ma foy, ta comparaiſon cloche.
Le Cid eſt de Corneille, où Diable, as-tu l'eſprit ?
Il ne vaudroit plus rien, ſi Deſpréaux l'eût dit ;
J'en demeure d'accord : mais d'aſſez fraiche datte,
Il approuve le Cid, & condamne l'*Aſtrate*.

BOURSAULT.

Les ouvrages d'eſprit ceſſent donc d'être beaux,
Dés qu'ils ſont attaquez par Monſieur Deſpréaux ?

LE MARQUIS.

Qui doute de cela, Sieur Bourſault ?

BOURSAULT.

Moy, peut-être ;
Qui ſçais rendre juſtice, & qui crois m'y connoître.
Il ne faut pas avoir l'eſprit fort délicat,
Pour nommer l'un fripon, appeller l'autre fat.
Qu'a-t-il fait juſqu'icy, qu'exciter des murmures ?
Inſulter des Auteurs ? & rimer des injures ?
Quelle honteuſe gloire, & quel plaiſir brutal ;

De ne pouvoir bien faire, à moins de faire mal ?
A quel homme d'honneur a-t-il vû sa manie ?
Qui jamais à médire a borné son genie ?
Quand d'un si grand genie on a l'esprit doüé,
Sur la même matiere est-on toûjours cloüé ?
A la Satyre seule est-il beau qu'on s'amuse ?
Et n'en peut-on sortir, sans égarer sa muse ?
Sorti d'assez bon lieu, c'est vouloir sans raison
Prostituer sa race, aussi-bien que son nom :
Si par malheur pour eux, ses écrits sont durables,
Ce qu'il a de parens, en feront crûs coupables :
Nos neveux après nous, ne distingueront pas
Qui de cette famille avoit le cœur si bas :
Et l'erreur populaire, ou la haine publique
Confondra l'honnête homme avec le Satirique.
Si l'*Astrate* qu'il blâme, est un monstre à ses yeux,
Comme il est du métier, il devroit faire mieux.
Mais je pense, ma foy, qu'il ne l'ose entreprendre.

LE MARQUIS.

S'il vouloit s'en mêler, que d'Auteurs s'iroient pendre!
Corneille le premier, quoy qu'Auteur assez bon ;
Je crois, s'il ne fait rien, que c'en est la raison :
Sûr qu'il est de ravir, & de faire merveille,
Il veut bien faire grace au bonhomme Corneille,
Et lui laissant en paix achever tout son sort,
L'empêcher de mourir que de sa belle mort.
C'est ma pensée.

ORTODOXE.

Au vray ?

LE MARQUIS.

D'homme d'honneur.

ORTODOXE.

Je meure,
Si je n'allois tâcher de penser tout à l'heure
La même chose.

LE MARQUIS.

Oh, oüy?

ORTODOXE.

Oüy, foy de Veuve.

LE MARQUIS.

Allez;
Il eſt aiſé de voir que vous me reſſemblez;
Vous crevez d'eſprit.

ORTODOXE.

Moy?

LE MARQUIS.

Pour un ſi grand ſervice,
Je veux que Deſpréaux vous accole la cuiſſe.

AMARANTE.

D'où vient qu'il ne dit rien de cet Auteur galant
Qui compoſe à la glace, & qui rime en tremblant?

BOURSAULT.

Je ne le connois point, quel Auteur eſt-ce?

LE MARQUIS.

Diable!
Je le connois, la peſte: Il eſt bien agréable.
C'eſt Boyer.

EMILIE.

Bon, Boyer, vous le connoiſſez peu:
Boyer, quand il compoſe, eſt toûjours tout en feu;
Dans ſes moindres diſcours on voit ce feu qui brille,
Et dans les vers qu'il fait, le ſalpêtre petille.
Quand d'un crime par fois il exprime l'horreur,
La fureur poëtique eſt ſa moindre fureur.
S'il faut peindre Bellonne au milieu du carnage,
Son Pegaſe bondit, & ſa muſe fait rage;
Il ſçait camper, réſoudre, aſſaillir, effrayer,
Et dans ſes vers pompeux étaller tout Boyer:
Mais s'il faut de Vers doux embellir quelques Scênes,
On le ſaigne d'abord de trois ou quatre veines,
Pour faire évaporer par ces canaux ouverts,
La grandeur du genie, & la force des vers.

LE MARQUIS.

Boyer fait mal des vers à ce comte ?

LE CHEVALIER.

Au contraire,
Il seroit mal aisé de pouvoir en mieux faire ;
Il écrit nettement ; & pour dire encor plus,
Ces vers ont de la pompe, & ne sont point confus ;
Car enfin, cher Marquis, & souvent on s'y trompe,
Le galimatias est voisin de la pompe.
La plûpart des grands vers qu'on devroit suprimer,
Ressemblent à ces gens que je n'ose nommer ;
A ces sots du bel air, dont l'esprit est sans force ;
Avec qui le bon sens est toujours en divorce ;
Et qui de trois grands mots ornant leur entretien,
Parleront tout un jour, pour ne se dire rien.

LE MARQUIS.

Que ta comparaison est absurde !

AMARANTE.

Et de grace,
Revenons à l'Auteur qui compose à la glace,
Je vous en prie.

LE MARQUIS.

Ah, ah ! c'est sans doute....

AMARANTE.

Qui ?

LE MARQUIS.

Non,
Ce ne l'est pas.

AMARANTE.

Mon Dieu, qu'ay-je fait de son nom ?
Ç'est un Auteur galant, mais qui feroit scrupule
De se lever sans feu pendant la canicule.
C'est Gilbert.

EMILIE.

Que Madame en parle comme il faut !
Quelque chaleur qu'il fasse, il n'a jamais eu chaud :
Apollon & Gilbert sont toûjours mal ensemble ;

Quand tout le monde brûle, on le trouve qui tremble.
Un de ses bons amis que je vis hier au soir,
Me soûtint par deux fois que l'étant allé voir,
Il trouva son Laquais qui lui chauffoit Dimanche
L'épingle qu'il lui faut pour attacher sa manche.

LE CHEVALIER.

Est-il possible?

LE MARQUIS.

A l'autre! il la croit.

LE CHEVALIER.

Ce Garent
A pour se faire croire un merite assez grand:
J'ay l'honneur, tu le sçais, de grossir ses conquêtes;
Et d'ailleurs....

LE MARQUIS.

Hé, morbleu, que les amans sont bêtes!
Regardez que Gilbert s'il avoit ce défaut,
Pour chauffer une épingle, en auroit bien plus chaud.

LE CHEVALIER.

Nullement, mais à tort ton esprit se gendarme;
Que cela soit ou non, la figure m'en charme:
Quand par fois à Gilbert le froid livre un assaut,
Pour chauffer une épingle, il n'en a pas plus chaud.
D'accord: mais notre Amy, sans t'échauffer le foye,
Le plaisant de l'affaire, est que Gilbert le croye;
Et qu'il ait prétendu se morfondre le bras,
S'il osoit s'en servir, & ne la chauffer pas.

LE MARQUIS.

Le méchant raisonneur!

ORTODOXE.

Il faut bien qu'il conteste;
Qui reprend Despréaux, peut medire du reste.

LE MARQUIS.

Ma foy, je voudrois bien, pendant qu'il est icy;
Qu'il censurât encor un endroit que voicy:
Jamais dans aucun siecle on n'a vû mieux écrire;
Et je le maintiens fou, s'il y trouve à redire.

C'eſt l'endroit de Cotin, l'as-tu vû?

LE CHEVALIER.

Je le crois;
Mais Cotin, tu le ſçais, eſt en bien des endroits:
Quand je lis quelquefois ſes Satires malignes,
Je rencontre Cotin preſque à toutes les lignes;
Et mes yeux voltigeans de Cotin en Cotin,
Sans m'en appercevoir, je me trouve à la fin.
Apprens-moy quel endroit tu veus dire.

LE MARQUIS.

Il eſt juſte;
C'eſt l'endroit, tu ſçais bien, où Deſpréaux l'ajuſte!
Quand chacun, malgré ſoi, l'un ſur l'autre porté
Faiſoit un tour à gauche, & mangeoit de côté: Vers
Juge ſi dans ce lieu Deſpréaux pût ſe plaire, de Deſ-
Lui qui ne comte rien, ni le vin, ni la chere, préaux,
Si l'un n'eſt plus au large aſſis dans un Feſtin, Sat. 3.
Qu'aux Sermons de..... ou de l'Abbé Cotin.

ORTODOXÆ.

Que cet endroit me plaît.

EMILIE.

Il me plairoit, je penſe,
Si j'avois pour l'entendre aſſez d'intelligence.
Bien des gens comme vous, en font aſſez de cas;
Mais, j'ay l'eſprit ſi lourd, que je ne l'entends pas.
Deſpréaux hait Cotin, & ce qui m'a ſurpriſe,
On ne ſçait s'il le loüe, ou s'il le ſatiriſe,
N'eſt-il pas vray?

BOURSAULT.

Sans doute, & vous avez bien dit,
On ne ſçait s'il critique, ou bien s'il applaudit;
Je le ſoûtiens.

LE MARQUIS.

Et moy, je ſoûtiens le contraire.
Moy qui ne comte rien ni le vin, ni la chere,
Si l'on n'eſt plus au large aſſis dans un feſtin,
Qu'aux Sermons de.... ou de l'Abbé Cotin.

Il

Il veut dire par là, j'en fais juge Madame,
Qu'aux sermons de Cotin il n'y va pas une ame.
Voilà ce qu'il veut dire.

LE CHEVALIER.

Oh ! d'accord, en ce cas:
Il le veut dire, bon; mais il ne le dit pas:
Au contraire, à l'entendre, on diroit qu'on s'y tuë:
Que la foule y fatigue, & que chacun y suë.
Vouloir plus être au large assis en ce lieu-cy,
Qu'au Tartuffe qu'on jouë on ne fut Vendredi,
Ce n'est, je croi, pas dire, au rapport de Madame,
Qu'au Tartuffe qu'on jouë il n'y va pas une ame.

LE MARQUIS.

C'est bien de même?

ORTODOXE.

Oh ! non; cela n'y vient pas bien.

LE MARQUIS.

Comment voudrois-tu dire autrement? Voyons.

LE CHEVALIER.

Tien;
Si j'avois son esprit, j'aurois mis, pour mieux faire:
Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chere,
A moins d'être à mon aise *assis dans un Festin*,
Comme... il auroit pû dire aux sermons de *Cotin*,
S'il l'eût voulu: mais là, sans faire l'habile homme,
En la place de *plus*, il falloit mettre *comme*,
Sans contredit.

LE MARQUIS.

Oüy?

LE CHEVALIER.

Oüy. Rêves-y quelque tems.

LE MARQUIS.

En tout cas rien n'y manque, excepté le bon sens.
La belle affaire !

AMARANTE.

Et fy ! je pense qu'il se moque;
Il n'y manque autre chose, & cet endroit le choque.

Du bon sens, plus ou moins, n'y fait rien.

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

ORTODOXE.

Laissez-moi lui citer un endroit plein d'esprit,
C'est au discours au Roi. Rien n'est plus agréable :
Je n'en lis pas un vers qui ne soit impayable.
L'endroit que je veux dire, est un endroit nouveau ;
Si galamment tourné....

LE MARQUIS.

Madame, qu'il est beau !
Il m'enleve.

ORTODOXE.

Avouez que c'est un coup de Maître.

LE MARQUIS.

Il ne me souvient pas quel endroit ce peut être,
Mais à mon gré, Madame, il est beau ! Ris, mon cher.

LE CHEVALIER.

Qui Diable, en t'écoutant, pourroit s'en empêcher ?
Quand on loue un endroit qu'on nomme un coup de Maître,
On doit dire du moins quel endroit se peut être :
Cet endroit si galant que tu dis qui te plaît,
Peus-tu le trouver beau, sans sçavoir ce que c'est ?

LE MARQUIS.

Et c'est donc de cela que tu ris ? Je t'admire.
Qu'ai-je dit de bouffon, qui t'ait dû faire rire ?
Je vois dans ses écrits cent endroits délicats ;
Il doit peu t'importer, s'il ne m'en souvient pas ;
Celui que dit Madame, en doit être un, je gage.

ORTODOXE.

Monsieur a le sens bon.

LE MARQUIS.

Point du tout ! mais j'enrage,
De voir rire de rien un esprit égaré :
Je suis des idiots l'ennemi déclaré.
La Marquise Ortodoxe auroit dit des merveilles,

Sans ce perturbateur du repos des oreilles.
Pour le désarçonner, reparlez-nous ici,
De l'endroit qui vous charme, & qui me charme aussi :
Je n'ai rien vû de beau, qu'aisément il n'efface :
Qu'il le censure après, s'il le peut.

ORTODOXE.

Qu'il le fasse,
Je l'en défie.

LE MARQUIS.

Allons, mortifiez-le un peu.

ORTODOXE.

Despréaux parle au Roi.

LE MARQUIS.

Bon.

ORTODOXE.

Et lui dit...?

LE MARQUIS.

Morbleu!
Cela me touche!

EMILIE.

Et quoi? qu'a-t-on dit? Rien.

LE MARQUIS.

N'importe;
Je ne vois point d'Auteurs s'exprimer de la sorte.
Despréaux parle au Roi, ne sçauroit se payer.
J'ai beau lire Corneille, & Racine, & Boyer,
Je ne vois rien d'égal.

EMILIE.

Pour cela, je l'avouë.

ORTODOXE.

Quand donc il parle au Roi, voici comme il le louë.

Et tandis que ton bras, des peuples redouté, *
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans, par la peur des supplices;

* *Vers de Despreaux, Discours au Roi.*

LE MARQUIS.

Bon, bon, doit pourtant vous suffire ;
Je ne vous dirai rien autre chose.

ORTODOXE.

Il fait bien.
A cent bonnes raisons on ne lui répond rien.
Par-ci, par-là, du moins, le bon sens doit paroître.

LE MARQUIS.

Je gage que Boursault, tout Boursault qu'il puisse être,
De l'endroit qu'on censure est lui-même content.

BOURSAULT.

Un Tailleur Bearnois en fit un jour autant :
Il se nommoit Barangue, & disoit à quelqu'autre ;
Que ceux de son pays ne faisoient rien au nôtre :
Que pour lui, grace au Ciel, il avoit le bonheur,
Quoique né Bearnois, d'être Maître Tailleur :
Qu'ils étoient dans Paris, d'une Ville commune,
Deux adroits Bearnois, compagnons de fortune :
Mais qu'en France jamais, quoiqu'ils eussent d'appui,
Nul n'avoit fait fortune, hors Henry-Quatre & lui.
Cette comparaison est égale.

LE MARQUIS.

La peste !
Soit du traître d'Auteur, qui sans cesse conteste !
Je n'ai jamais rien vû de plus extravagant.
J'allois encor citer un endroit élegant,
Où Despréaux du Roi dit tout ce qu'on peut dire :
C'est l'endroit le plus beau qui soit dans sa Satire ;
Mais je n'en dirai rien, Dieu me damne.

ORTODOXE.

Et pourquoi ?
Pour vouloir m'en priver, que vous ai-je fait, moi ?
A Monsieur Despréaux je sçais rendre justice.

Et tandis que ton bras.... C'eſt-à-dire, Grand Roi,
Nous allons faire rage à préſent, vous & moi.
On nous craindra tous deux; vous, de peur des ſup-
plices;
Moi, de peur de mes vers qui gourmandent les vices;
Et pourvû que tous deux nous nous entendions bien,
Votre nom ira loin, auſſi-bien que le mien.
Quand je bats des auteurs, vous gagnez des batail-
les.

Voilà ce qui s'appelle être ſenſé.

LE CHEVALIER.

Tu railles.
Ces vers, de ſon bon ſens, ſont de foibles témoins.

ORTODOXE.

Jamais rien n'en eût tant.

EMILIE.

Jamais rien n'en eût moins.

LE MARQUIS.

Vous avez l'un & l'autre, ou je ſois miſerable,
Une abſence d'eſprit que je trouve effroyable,
Que voit-on là-dedans qui ſoit hors de raiſon?

LE CHEVALIER.

C'eſt avec un grand Roi faire comparaiſon
Simplement. Tu dirois, ſi tu ſçavois l'Hiſtoire,
Que ce ſont les Auteurs qui diſpenſent la gloire:
Que les Rois du vieux tems qui les ont reverez
Ont ſouffert qu'avec eux ils ſe ſoient comparez:
Mais ces comparaiſons ne ſe ſont jamais faites
Qu'entre de petits Rois, & d'excellens Poëtes:
Au lieu que dans l'exemple allegué tant de fois,
C'eſt un petit Poëte, & le plus grand des Rois.

LE MARQUIS.

Et bon, bon!

AMARANTE.

Quoi! bon, bon? cela ne veut rien dire;
Mon cher Marquis?

Vrayment !

LE MARQUIS.

Et moi de même, ou je me donne au Diable.
Et fy, Morbleu ! Madame, êtes-vous raisonnable ?
Lors qu'au grand Alexandre on compare le Roi,
Dire là-là ! Tudieu ! Qu'en dites-vous ?

AMARANTE.

Qui ? moi ?
Pour blâmer un endroit contre qui chacun peste,
Le là-là de Madame, est un là-là modeste.
Quoi qu'en pense l'Auteur, il a tort, selon moi.

LE MARQUIS.

Lors qu'au grand Alexandre, il compare le Roi ?
Il a tort !

LE CHEVALIER.

Ouida, tort ; & le bon sens en gronde.
Non de le comparer à ce vainqueur du Monde.
Je sçais bien que Loüis qui paroît si galant,
Est bien plus équitable, & n'est pas moins vaillant ;
Et qu'un Roi comme lui, dont la gloire est extrême,
Ne le peut sans erreur comparer qu'à lui-même ;
De Despréaux pourtant l'on souffriroit cela,
Si son fougueux génie en fût demeuré là :
Mais au plus fameux Roi que la Grece ait vû naître,
Comparer le plus grand que l'on puisse connoître,
Et dans un autre endroit, par de sottes raisons,
Vouloir mettre Alexandre aux Petites-Maisons ; *Sat. 8.*
N'est-ce pas du bon sens avoir perdu l'usage ?

LE MARQUIS.

Et crois-tu qu'Alexandre ait toûjours été sage ?
Il étoit quelquefois presque aussi fou que toi.

LE CHEVALIER.

Il ne falloit donc pas lui comparer le Roi ;
Ce Monarque intrepide, en qui tout est auguste,
Et qui sert de modele à qui veut être juste.
L'Univers étonné de ses faits éclatans,
Sçait qu'en lui la sagesse a devancé les ans ;

Et que pour faire voir ce qu'il auroit l'heur d'être,
Les vertus avec lui commencement de naître.
Après ces veritez, voi ta comparaiſon.

LE MARQUIS.

Ma foi, ſi tu n'as point de meilleur raiſon,
Tu n'es qu'un fat.

EMILIE.

Pour fat, pas tant fat que l'on penſe.

ORTODOXE.

En verité, Madame, il l'eſt à toute outrance.
Je veux qu'avec raiſon vous blâmiez Deſpréaux,
Mais des flots d'encenſeurs trouvent ſes écrits beaux;
On ſe fait par le monde un tort irréparable.

EMILIE.

Tout le monde qu'on voit n'eſt pas déraiſonnable.
Deſpréaux d'encenſeurs eût-il même des flots,
On doit par charité déſabuſer les ſots.
Les endroits qu'on reprend font bien voir ſa conduite;
Il fait quelques beaux vers, mais le reſte eſt ſans ſuite;
C'eſt un jeune emporté, qui dans ce qu'il écrit,
Priſe le jugement, moins que le bel eſprit;
Et pour courre un bon mot, que par fois il attrape,
Du bon ſens qu'il néglige, à tout moment s'échape,
Ses amis les plus chers, n'en diſconviennent pas.

LE MARQUIS.

Vous êtes, vous & lui, deux auſſi francs ingrats.

LE CHEVALIER.

Nous, ingrats!

LE MARQUIS.

Oui, morbleu! Deſpréaux verſifie,
Et les fruits de ſa veine, il vous les ſacrifie:
Clairvoyant dans le code, & ſçavant dans les Loix,
Il pouvoit obſcurcir Montauban, & Langlois;
N'étoit qu'il a changé, pour vous mieux faire rire,
Ses cornes d'Avocat, en cornes de ſatire.

ORTODOXE.

A ce que dit Monsieur, il donne un tour d'esprit.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ORTODOXE.

Oüi.

LE MARQUIS.

Ma foi, bien des gens me l'ont dit;
Que ma discretion ne veut pas que je nomme.
Toi qui parle, as-tu vû la Satire de l'homme?

LE CHEVALIER.

Oüi, je l'ai vûë.

LE MARQUIS.

Hé bien, l'endroit de l'Asne?

AMARANTE.

Ah fy!

LE MARQUIS.

A tous les Ecrivains je vais faire un défy,
Tant à ceux qui font mal, qu'à ceux qui font merveille,
Comme depuis Boursault, jusqu'à l'aîné Corneille,
D'en faire autant.

EMILIE.

A peine en viendroient-ils à bout.

LE MARQUIS.

Si vous dites fy là, dites donc fy par tout;
L'Asne de Despréaux me ravit, Dieu me damne.

ORTODOXE.

Il est vrai, pour cela, que c'est un plaisant Asne.

LE MARQUIS.

Tout-à-fait. Près de lui, s'il avoit dit un mot,
Feu l'Asne de la Fable eût passé pour un sot:
Je crois qu'en droite ligne il descend de sa race.

EMILIE.

Jamais façon d'écrire a-t-elle été plus basse?
Y songez-vous?

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne m'y connois pas,
Ou, comme dit Madame, il n'eſt rien de ſi bas.
Cet Aſne ſociable, & qui n'eſt point farouche,
Ou plûtôt Deſpréaux qui parle par ſa bouche,
Dit-il rien de paſſable, & n'eût-il pas mieux fait,
D'être comme un autre Aſne, imbecile & muet,
Par les bas ſentimens de ſa derniere page,
Il avilit ſa plume, & ſalit ſon ouvrage?
Qui veut ſatiriſer, doit moins être étourdi.

LE MARQUIS.

Et comment prétens-tu qu'un Aſne parle? Dy.
Quoique pour s'expliquer, il emprunte un organe,
Ne ſoûtient-il pas bien ſon caractere d'Aſne?
Lui voit-on démentir ce qu'il eſt? Va, parbleu,
A la beauté de l'art, tu te connois fort peu.
Si cet endroit n'eſt fin, pour qui veut du viſible,
Je ſuis un ſot.

LE CHEVALIER.

Ecoute, il n'eſt rien d'impoſſible.
Je te crois habile homme, & puis m'être mépris:
Cet endroit....

SCENE DERNIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, ORTODOXE, AMARANTE, BOURSAULT, LA FRANCE.

LA FRANCE.

LEs Acteurs ont mis leurs beaux habits ;
Madame, ils vont bientôt commencer.

AMARANTE.

Ah ! Madame ;
Allons oüir des vers qui vous raviront l'ame :
Jamais dans une piece on n'en mit de si beaux.

ORTODOXE *au Chevalier.*

Vous demandez quartier, concernant Despréaux ;
Je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Non pas.

LE MARQUIS.

Tu le dois.

EMILIE.

Je le nie :
Non qu'enfin Despréaux n'ait beaucoup de genie ;
Quand il aura plus d'âge, & les yeux mieux ouverts,
Pour vanger ceux qu'il choque, il relira ses vers :
Devenu raisonnable, & ravi qu'on le croye,
Il fera son chagrin de ce qui fait sa joye ;
Et sentira dans l'ame un déplaisir secret,
D'avoir pû si bien faire, & d'avoir si mal fait.

FIN.

GERMANICUS:

TRAGEDIE,

A SON EMINENCE
MONSEIGNEUR
LE CARDINAL
DE BONZI,
ARCHEVÊQUE DE NARBONNE,
Commandeur des Ordres du Roi, Grand Aumônier de la Reine, Président-Né des Etats de Languedoc, &c.

MONSEIGNEUR,

Le grand Cardinal de Richelieu, dont la memoire ne durera pas moins

que le monde ; ce Ministre infatigable, dont Vous avez le cœur & l'esprit, la generosité & les lumieres ; après avoir donné ses soins à regler les affaires de l'Europe, accordoit souvent le reste de ses momens à la conversation des Muses ; & quand par respect elles n'osoient s'élever jusques à lui, sa bonté le faisoit descendre jusques à elles. VOTRE EMINENCE, *qui marche sur les pas de ce grand Homme, & qui rempliroit les mêmes emplois avec une égale capacité, ne l'imiteroit pas entierement si Elle ne réparoit la perte que firent ces filles du ciel, en leur accordant un semblable protecteur. Elles ne voyent que Vous,* MONSEIGNEUR, *qui puisse leur tenir lieu de ce qu'elles ont perdu : & sur quelque merite qu'elles jettent leurs regards, le Vôtre est le seul qui res-*

ſemble parfaitement à celui dont le ſouvenir leur eſt ſi cher. Zelé pour Votre Roi comme il l'étoit pour le ſien, Vous faites Votre plus ſenſible plaiſir de ce qui peut contribuer à ſa gloire; & Vous ne trouvez vos ſoins utilement employez, que lors qu'ils ſont fructueux à ſon Etat. Vous avez été de ſi bonne heure capable de ſi grandes choſes, que les négociations les plus importantes, qui ordinairement ſont le partage de la vieilleſſe, Vous ont été confiées dans l'âge le plus floriſſant: Et Vous Vous en êtes ſi glorieuſement acquitté, que dès vos premiers pas la Pourpre fut le prix de Votre merite. Une Puiſſance étrangere, pour reconnoître les obligations qu'elle Vous avoit, dérobe, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, au Roi que Vous aviez l'honneur de repreſenter, le plaiſir de Vous

élever Lui-même à l'éminente place où Vous êtes ; Et comme une ſi haute dignité ne ſe donne qu'une fois, la Pologne prévoyant qu'elle Vous étoit infaillible, eut peur d'être prévenuë, ſi elle ne ſe hâtoit d'executer ce que la France meditoit de faire. S'il eſt vrai, MONSEIGNEUR, comme l'a ſoûtenu un Ancien, qu'un honnête homme aux priſes avec la fortune, ſoit un ſpectacle digne de l'attention des Dieux ; c'en eſt un incomparablement plus beau, que deux Rois en concurrence à qui rendra le plus de juſtice à la vertu : Et je ne conçois rien de plus grand, que d'être l'objet de la reconnoiſſance de deux Monarques. La France & la Pologne ſont également d'accord que leurs Souverains ne pouvoient honorer de leur eſtime un Homme à qui elle fût mieux dûë ; & que par quelque en-

droit qu'on regarde VOTRE EMINENCE, *il n'y en a point qui ne lui ſoit glorieux. Si Elle avoit beſoin d'emprunter de l'éclat de ſa naiſſance, la Toſcane ſeule lui fourniroit des titres de plus de ſix cens ans de Nobleſſe confirmée; & peut-être auroit-on de la peine à trouver dans tout le reſte de l'Italie une Maiſon qui tire ſon origine de ſi loin. Mais, MONSEIGNEUR, quelque illuſtre qu'ait été & que ſoit encore Votre race, Votre nom n'a beſoin que de Vous ſeul pour atteindre les ſiecles les plus reculez: Et quoi que Vos Ayeux ayent fait de conſiderable, leur plus ſolide gloire eſt de vous avoir donné le jour. Ils ſont la ſource d'où l'on peut dire qu'eſt ſorti un fleuve dont les eaux, ſemblables à celles du Nil, inondent les campagnes pour les rendre plus fertiles; & s'attirent les*

AVIS.

CEtte Tragedie mit mal enſemble les deux premiers Hommes de notre tems pour la Poëſie : je parle du celebre Monſieur de Corneille, & de l'illuſtre Monſieur Racine, qui diſputoient tous deux de mérite, & qui ne trouvent perſonne qui en diſpute avec eux. Monſieur de Corneille parla ſi avantageuſement de cet Ouvrage à l'Academie, qu'il lui échappa de dire qu'il ne lui manquoit que le nom de Monſieur Racine pour être achevé ; dont Monſieur Racine s'étant offenſé, ils en vinrent à des paroles piquantes : & depuis ce moment-là, ils ont toûjours vécu, non pas ſans eſtime l'un pour l'autre, (cela étoit impoſſible) mais ſans amitié. Je cite cet endroit avec plaiſir, parce qu'il m'eſt extrémement glorieux. Trouver Germanicus digne d'un auſſi grand nom que celui de Monſieur Racine, c'eſt

c'eſt en peu de mots en dire beaucoup de bien : Et que ce témoignage ait été rendu par un Homme auſſi fameux que Monſieur de Corneille, c'eſt le plus grand honneur que je pûſſe recevoir. Le Lecteur jugera, s'il lui plaît, qui des deux eut le plus de raiſon ; l'un de dire ce qu'il dit, ou l'autre de s'en offenſer.

TAYLOR INST. OXFORD

PERSONNAGES.

GERMANICUS, Neveu de Tibere.

DRUSUS, Fils de Tibere.

AGRIPPINE, Fille de M. Agrippa, & petite Fille d'Auguſte.

LIVIE, Sœur de Germanicus.

PISON, Chevalier Romain.

FLAVIE, Confidente d'Agrippine.

ALBIN, Confident de Germanicus.

FLAVIAN, Confident de Piſon.

La Scene eſt à Rome, aux Jardins de Luculle.

GERMANICUS.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, LIVIE, FLAVIE.

LIVIE.

MA sœur.... Mais je m'oublie, & je perds le respect;
Ce nom, qui m'étoit cher, vous doit être suspect,
Madame; & votre hymen, dont la pompe s'étale,
Me défend désormais de vous traiter d'égale.
Demain l'heureux Drusus doit être votre époux,
Fils du Maître du monde il n'étoit dû qu'à vous:
Et j'ai blâmé le sort qui vous étoit contraire,
Jusqu'à vous abaisser à l'hymen de mon frere.
Je vous dirois pourtant, si j'osois aujourd'hui
Alterer votre joye en vous parlant de lui,
Qu'adoré du Senat, comme l'étoit mon Pere,
Et par l'ordre d'Auguste adopté par Tibere;
(Je laisse à part sa gloire, & ne la compte pas:)
Je croyois que Drusus fût un degré plus bas;

Que cette adoption, pour peu qu'on s'en prévale,
Entre ces deux Rivaux laiſſoit quelque intervale ;
Et qu'à rendre juſtice aux ſublimes vertus,
Le premier des mortels étoit Germanicus.
Une erreur ſi groſſiere eſt enfin diſſipée :
J'apprens par votre choix que je m'étois trompée,
Madame ; Et je viens rendre au mérite éclatant,
Qui vous met au deſſus du ſort qui vous attend,
Tout ce qu'on peut devoir à l'épouſe d'un homme,
Trouvé digne à vingt ans d'être Conſul de Rome.

AGRIPPINE.

Madame, (puiſqu'enfin vous m'ôtez la douceur
Que j'ai toûjours trouvée à vous nommer ma Sœur,)
Dans le trouble mortel dont mon ame eſt ſaiſie
Je n'appréhendois rien de votre jalouſie :
Vous avez du chagrin, & voulez l'exhaler :
C'eſt votre amour qui parle. Et le mien va parler ;
J'aime Germanicus, Madame. Un mot ſi rude
N'eſt pas l'effet honteux d'une indigne habitude ;
Quoi que grand par lui-même, & fameux par ſon ſang,
Ce mot n'échappe gueres à celles de mon rang.
Mais pour rendre juſtice au Heros qu'on m'arrache,
S'il m'eſt doux de l'aimer, il eſt beau qu'on le ſçache ;
Et que tout l'univers juſtifie aujourd'hui,
Qu'il ne tient pas à moi, que je ne ſois à lui.
A Druſus, qui vous plût, l'Empereur me deſtine :
Sa main vous eût charmée, & ſa main m'aſſaſſine.
Non qu'il ne ſoit grand homme, & qu'il n'ait des vertus :
Quoi que fils de Tibere, on eſtime Druſus :
On l'a vû dans l'armée, auſſortir de l'enfance,
Signaler ſa valeur, & montrer ſa prudence :
C'eſt un Heros naiſſant, un cœur noble, élevé :
Mais l'amant que je pers en eſt un achevé.
Rome n'a jamais vû, quoique l'envie en diſe,

Homme plus glorieux, ni gloire mieux acquise:
Et pour son coup d'essai le Danube enchaîné,
Fait voir à quels exploits les Dieux l'ont destiné.
Je le pers, ce Heros; & mon ame est charmée,
A l'aimer tendrement s'étoit accoûtumée.
Plût au ciel que Cesar vous laissât à Drusus!

LIVIE.

Cesar me l'offriroit, que je n'en voudrois plus,
Madame. Je l'aimai; cet ingrat qui me quitte;
Et pour fixer ses vœux, j'eûs trop peu de mérite.
Je cherche à le haïr, & me dois cet effort.
Car pour Tibere enfin je m'en plaindrois à tort:
De sa haine pour moi j'attendois une preuve.
Il sçait d'où je descends, & de qui je suis veuve;
De mon ayeul Antoine Auguste fut jaloux:
Tibere le parut de Caïus mon époux:
L'un qui pour Cleopatre osa trop entreprendre,
A l'Empire du monde avoit droit de prétendre:
Et si l'autre eût vécu plus long-temps qu'il n'a fait,
J'étois Imperatrice, & Tibere sujet.
Voilà par quels motifs il me trouve importune.
Je l'ai vû de Caïus adorer la fortune;
S'attacher à sa suite; & souvent pris de lui,
Redouter ma puissance, ou brigurer mon appui.
Ce cruel souvenir le chagrine & le gêne:
Plus je l'ai vû soûmis, plus j'en attends de haine;
Et depuis que le monde obéït à ses loix,
Il me rend les mépris qu'il reçût autrefois.
Mais pour Drusus...

AGRIPPINE.

Madame, il va bientôt paroître:
En voyant tant d'appas son amour peut renaître:
Pour l'ôter de mes fers essayez leur pouvoir.
Je viens de le mander, & vous le pourrez voir.
Un seul remors...

LIVIE.

Adieu. Quoique l'ingrat m'oublie,

Ma haine eſt foible encor, & mon cœur s'en deffie:
Et je veux, ſi je puis, le haïr aſſez bien,
Pour le voir, le braver, & n'en redouter rien.

SCENE II.

AGRIPPINE, DRUSUS, FLAVIE.

FLAVIE *à Agrippine.*

LE Prince vient.

AGRIPPINE.

Seigneur, ma main vous eſt promiſe;
Et je puis avec vous parler avec franchiſe.
M'aimez-vous?

DRUSUS.

Ah Madame! en ce fatal inſtant,
Que mon ſort ſeroit beau ſi vous m'aimiez autant!
De quelqu'eſpoir flateur dont mon cœur s'entretienne,
Vous ne vous donnez pas quoique je vous obtienne:
Mon hymen vous allarme, & vous vous trahiſſez;
On vous force à me prendre, & vous obéiſſez;
Quoique l'heure d'etre à vous rende ma gloire extrême,
Ce bien ſemble uſurpé s'il ne vient de vous-même;
Et parmi les amans il n'eſt rien ſi cruel,
Que d'avoir de l'amour qui n'eſt pas mutuel.

AGRIPPINE.

Ah, Seigneur!

DRUSUS.

Pourſuivez, ſans que rien vous contraigne.
Je lis dans votre cœur, Germanicus y regne:

En vain à votre sort le mien doit être joint;
Tant que vous l'aimerez, vous ne m'aimerez point.
Bien qu'à votre vertu rien ne soit impossible,
Mon Rival est aimable, & vous etes sensible;
Et de deux cœurs soûmis qui vous rendront des soins,
Ce sera votre époux qui vous plaira le moins.

AGRIPPINE.

Je dois vous l'avoüer, & le puis sans foiblesse:
J'ai pour Germanicus eu beaucoup de tendresse.
L'ordre exprès d'Agrippa, de qui je tiens le jour,
Contraignit mon devoir à souffrir son amour.
Au bruit qu'en sa faveur faisoit la voix publique,
Pleine d'un si grand nom, j'obéis sans replique.
Je vis Germanicus, c'est vous en dire assez;
Rome lui rend justice, & vous le connoissez.
A ce premier aspect nos esprits se troublerent;
Aussi-bien que nos yeux nos cœurs se rencontrerent;
Et sur moi sa parole eut un si grand crédit,
Qu'ayant dit qu'il m'aimoit je crus ce qu'il me dit.
Je vous avoüerai plus, Seigneur; sa renommée
Avant que de le voir m'ayant déja charmée,
Avec tant de mérite il ne fut pas haï;
Et mon Pere jamais ne fut mieux obéi.
Accordez-moi, Seigneur, ce que j'ose prétendre:
J'ai pour vous une estime aussi juste que tendre:
Je n'ai point de regret d'avoir sçû vous charmer;
Mais donnez-moi le temps d'apprendre à vous aimer.
Differez un hymen où l'on veut me contraindre:
J'ai des restes d'amour que je tâche d'éteindre;
Et si Germanicus aigrit votre courroux,
Laissez-le moi haïr avant que d'être à vous.

DRUSUS.

A le haïr, Madame, avez-vous quelque peine?

AGRIPPINE.

Je ne vous promets pas que mon cœur y consente.

Quand il faut à la haine abandonner ſes jours ;
Le cœur à la raiſon n'obéit pas toûjours.
Mais, Seigneur, ſi je puis, je vaincrai ma foibleſſe ;
Je fuirai le Heros que j'aime avec tendreſſe ;
Et je le hairai, puiſqu'on le veut ainſi,
De m'avoir voulu plaire, & d'avoir réüſſi.
Laiſſez-moi le loiſir, Seigneur, (l'amour l'ordonne,)
De reprendre le cœur qu'il faut que je vous donne.
Un mois eſt peu de choſe, il me ſuffit.

DRUSUS.

Helas!
Un mois eſt peu de choſe à vous qui n'aimez pas!
Mais, Madame, aux amans dont les flâmes paroiſſent,
Plus un hymen eſt proche, & plus les deſirs croiſſent.
Quelque fauſſe vertu qu'on oppoſe à leur cours,
S'ils ne ſont à leur terme ils augmentent toûjours :
Du bonheur qu'on attend l'ame eſt ſi poſſedée,
Qu'on s'en forme à ſoi-même une flateuſe idée :
On aſpire ſans ceſſe à ce jour glorieux ;
Et le dernier moment eſt le plus ennuyeux.
Quelque peine pourtant que votre ordre me cauſe,
Je m'en vais pour un mois differer toute choſe :
A l'effort que je fais joignez-en un égal ;
Songez plus à m'aimer, qu'à haïr mon Rival.
Ne vous ſouvenez pas qu'il eût l'heur de vous plaire ;
En penſant le haïr, vous feriez le contraire.
C'eſt moi qui vous en prie ; & peut-être entre nous,
Devez-vous quelque choſe à qui fait tout pour vous.

SCENE III.

AGRIPPINE, FLAVIE.

FLAVIE.

A Vos souhaits, Madame, il a daigné se rendre.

AGRIPPINE.

Il a plus fait pour moi que je n'osois attendre.

FLAVIE.

Lui tiendrez-vous parole, & pourrez-vous haïr....

AGRIPPINE.

L'Empereur le commande, il faut bien obéïr.

FLAVIE.

Ce n'est pas là répondre ; & quoi qu'on se propose,
Pour haïr ce qu'on aime un mois est peu de chose :
Votre premier amant vit toûjours sous vos loix.

AGRIPPINE.

Tu sçais bien qu'à l'aimer je ne mis pas un mois ;
Le terme est assez long pour avoir de la haine.

FLAVIE.

On hait mal-aisément ce qu'on aima sans peine,
Et si j'ose, après tout, m'expliquer sur ce point,
Vous ne le pouvez pas, & ne le voulez point.
Bientôt Germanicus doit triompher dans Rome :
Vous aspirez encore à voir un si grand homme ;
Et si j'en sçais juger, pour le voir sans péril,
Votre cœur est trop tendre, & l'amour trop subtil.
Mandez-lui qu'à ses vœux l'Empereur vous arrache :
Il est au bord de l'Elbe où son emploi l'attache.
Là son bras redoutable aux plus vaillans Germains,
Du malheur de Varrus a vangé les Romains.
Rien de plus glorieux n'embellit nos histoires ;

Par les combats qu'il donne on compte ſes victoires.
Son retour ſera prompt ; l'ennemi fuit ſes pas :
Ecrivez-lui, Madame ; & ne l'attendez pas.
Ne vous expoſez point à des peines mortelles.
Germanicus....

AGRIPPINE.

Demain j'en aurai des nouvelles.
Piſon, qui ſert ma flamme en attend aujourd'hui.
J'ai beaucoup de ſujet de me loüer de lui.
Piſon eſt ſage, ardent, diſcret, ſoumis, fidele :
Par les ſoins qu'il me rend il m'inſtruit de ſon zele ;
Avec un cœur ſincere il me dit ce qu'il croit :
Ce qu'on m'écrit du Rhin, c'eſt lui qui le reçoit :
Il veut ce que je veux, craint ce que j'appréhende ;
Et montre en ma faveur une bonté ſi grande,
Un reſpect ſi profond....

FLAVIE.

Madame, le voici.

AGRIPPINE.

De peur de le contraindre éloigne-toi d'ici.
Quand je l'aurai quitté je t'irai tout apprendre.

SCENE IV.

AGRIPPINE, PISON.

AGRIPPINE.

QUe venez-vous me dire, & qu'ai-je lieu d'attendre?
Cher Piſon.

PISON.

Cette Lettre, où ſont peints vos ſecrets,

Dès hier me fut renduë, & je l'apporte exprès.
Je ſerois criminel, ſçachant qui vous l'envoye,
Si j'avois plus long-temps differé votre joye.
De vos rares bontez ce ſeroit abuſer;
Et mon plus grand plaiſir eſt de vous en cauſer,
Madame.

AGRIPPINE.

Votre zele a déja ſçû paroître.

PISON.

Il n'a pû juſqu'ici ſe bien faire connoître.
Ce zele impétueux, s'il s'oſoit découvrir,
Auroit peine, peut-être, à ſe faire ſouffrir.
Mais à vous en parler les momens que j'employe,
Sont autant de momens que j'ôte à votre joye:
Ne la differez point, contentez votre eſprit;
Et reglez vos deſſeins ſur ce qu'on vous écrit.

AGRIPPINE *lit.*

Ainſi que mon amour mon malheur eſt extrême;
Tandis que dans ces lieux je ſignale ma foy,
On diſpoſe de ce que j'aime
En faveur d'un autre que moy.
L'effort que je me fis, quand je quittay vos charmes,
Vous coûta des ſoûpirs, vous arracha des larmes:
Le don de votre cœur ſuivit l'offre du mien:
Cependant près de vous on cherche à me détruire;
Ceux que mon ſort affiige ont ſoin de me l'écrire;
Et vous ne m'en écrivez rien.

Vous me verrez dans Rome, auſſi tôt que ma lettre,
Diſputer à Druſus ce qu'il vole à mes feux:
L'amour me joint à vous par de ſi puiſſans nœuds,
Que de votre ſecours j'oſe tout me promettre.
Je ſçai que l'Empereur parlera contre moi:
Le ſoin de ſon armée eſt commis à ma foi;
Mais je laiſſe en ma place un plus grand Capitaine;
Il doit approuver mon retour;
Et puiſque j'ai ſervi ſa haine,

Je puis bien ſervir mon amour.

GERMANICUS.

AGRIPPINE *continuë.*

Il vient, Piſon!

PISON.

Votre ame en paroît toute émûë;
Souhaitez-vous, Madame, ou craignez-vous ſa vûë?

AGRIPPINE.

Je le veux voir.

PISON.

De grace, examinez-vous bien.

AGRIPPINE.

Je le veux voir, vous dis-je; & par votre moyen.

PISON.

Eh! ne pourriez-vous point vous ſervir de quelqu'autre?

AGRIPPINE.

Et quel zele pour moi peut être égal au vôtre?
De ſemblables ſecrets ſouffrent peu de témoins:
Vous les ſçavez....

PISON.

Helas! Que n'en ſçai-je un peu moins!
A ſervir votre amour le plaiſir que je goûte,
M'eſt un plaiſir fatal par le prix qu'il me coûte.
Ce n'eſt pas que mon zele ait jamais chancelé;
A l'eſpoir de vous plaire, il s'eſt tout immolé;
Loin de me repentir de vous avoir ſervie,
J'ai toûjours même zele, & toûjours même envie;
Et je meurs de regret de venir en ce lieu,
Pour y prendre votre ordre, & pour vous dire adieu.

AGRIPPINE.

Ce diſcours me ſurprend; & j'ai peine à comprendre....

PISON.

Je me ſuis bien douté que j'allois vous ſurprendre:
Mais je ſens dans mon cœur des tranſports ſi confus....

Si

Si je m'expliquois mieux je vous surprendrois plus.

AGRIPPINE.

Et si vous m'estimiez, vous de qui je dispose,
D'un départ si soudain vous me diriez la cause.
Avez-vous des raisons pour quitter ce séjour?

PISON.

Manque-t-on de raisons quand on a de l'amour?
Une illustre beauté m'a sçû rendre sensible.

AGRIPPINE.

Pour partir de ce lieu le prétexte est plausible.
Mais vous êtes secret, j'ignorois vos amours.

PISON.

Et s'il se peut, Madame, ignorez-les toûjours.
Aux succès de mes feux tant d'obstacles s'opposent,
Que j'en fais un secret aux beaux yeux qui les causent.
Mon amour jusqu'ici s'est si bien déguisé,
Qu'aussi-bien que mon cœur je m'y suis abusé.
Quand je vis la beauté qui doit m'être contraire,
Je nommai bienveillance un desir de lui plaire:
Je me plûs à la voir, & je connus ainsi,
Qu'en lui voulant du bien je m'en voulois aussi.
Je crûs donc que ce nom étoit plus légitime,
Et que ma bienveillance étoit lors pure estime:
Mais j'avois des transports & des troubles secrets,
Que pour l'estime seule on n'a presque jamais.
De l'audace d'aimer ne pouvant me défendre,
J'appellai cette estime une amitié fort tendre:
Mais j'entendois mon cœur qui me disoit tout bas,
L'amitié rend tranquille, & je ne le suis pas.
Dans cette inquiétude où me plongeoit ma flâme,
Je revis la beauté qui m'avoit touché l'ame:
Mille appas differens paroissoient tour à tour;
Et ma tendre amitié fut changée en amour.
Cet amour violent, quelque pur qu'il puisse être,
Je l'aurois étouffé si je l'avois vû naître;
Mais sous tant de faux noms il déguisa le sien,

Qu'il regnoit dans mon ame, & je n'en ſçavois rien.

AGRIPPINE.

Si vous euſſiez parlé rien n'étoit difficile :
Aux ſuccès de vos feux je pouvois être utile :
Vous deviez à ma foi confier vos ſecrets.

PISON.

Hé quoi ! mes yeux, Madame, ont-ils été muets ?
Ne vous ont-ils rien dit d'une ardeur ſi puiſſante ?

AGRIPPINE.

Au langage des yeux je ne ſuis pas ſçavante :
Mais ſi votre deſtin en peut être plus doux,
Dites qui vous aimez, & je parle pour vous.
Pour hâter le ſuccès d'une flâme ſi pure,
De vos rares vertus je ferai la peinture :
Nommez donc cet objet qui vous a pû charmer ;
Et je m'offre moi-même à vous en faire aimer.
J'avois peur d'être ingrate, & je me ſens ravie,
De pouvoir vous ſervir, vous qui m'avez ſervie ;
Ne vous obſtinez point à vouloir vous trahir.
Parlez.

PISON.

Vous le voulez, & je vais obéïr.
L'adorable beauté qui captive mon ame,
Peut être comparée avecque vous, Madame.
Quand je vous apperçois, j'apperçois tous ſes traits ;
Elle a vos mêmes yeux, & vos mêmes attraits ;
Entre vous deux, enfin, la reſſemblance eſt telle,
Qu'étant auprès de vous, je crois être auprès d'elle :
Vos appas & les ſiens percent des mêmes coups ;
Et pour être aimé d'elle, il faut l'être de vous.

AGRIPPINE.

De moi, Piſon ?

PISON.

De grace, achevez de m'entendre :
Mais calmez ce courroux, ou daignez le ſuſpendre ;
Et d'une ame tranquille, en ce malheureux jour,
Puniſſez mon audace, ou plaignez mon amour.

Je vous aime, Madame, & ce mot m'épouvante:
Si c'eſt être coupable, êtes-vous innocente?
J'obéïs à mon ſort, & ne m'en deffens pas;
Mais ſi j'ai de l'amour, vous avez des appas:
Cet amour que j'étale a dû peu vous ſurprendre;
Si vous n'en donniez point, en aurois-je pû prendre?
Et qui des deux enfin fait un crime plus grand,
Ou de l'œil qui le donne, ou du cœur qui le prend?

AGRIPPINE.

Ah! Piſon, ſi mes yeux ont oſé vous ſéduire,
Puiſque je l'ignorois, deviez-vous m'en inſtruire?
Et ne ſçaviez-vous pas qu'en trahiſſant leur ſort,
Avec le ſang d'Auguſte, ils n'étoient pas d'accort?
En tout autre que vous il ſeroit puniſſable,
Cet amour qui m'outrage, & qui vous rend coupable:
Vous pouviez m'eſtimer, & me rendre des ſoins....

PISON.

Eh! que n'ai-je pas fait pour aimer un peu moins?
A l'aſpect imprévu d'un merite ſublime,
On n'a pas le loiſir d'arrêter à l'eſtime;
Comme un cœur qui s'enflâme oſe plus qu'il ne croit,
On ſe trouve à l'amour ſans ſçavoir qu'on y ſoit;
La raiſon & les ſens ont beau faire divorce;
Quand les ſens ſont gagnez la raiſon eſt ſans force:
Et ſi c'eſt vous trahir que d'avoir tant d'ardeur,
Le crime eſt de mon aſtre, & non pas de mon cœur.

AGRIPPINE.

Si mes foibles appas, qu'offencent votre flâme,
Ont oſé s'abaiſſer juſqu'à toucher votre ame,
Je veux bien conſentir qu'envers moi ſur ce point,
Vous ſoyez peu coupable, ou ne le ſoyez point:
Mais envers votre Prince outragé par ce crime,
Qui pour votre merite a tant conçû d'eſtime,
Qui cherit tendrement un ami ſuppoſé,
Et qui croit ſi fidele un rival déguiſé;

Quand de tant de bienfaits ſa bonté vous accable,
Croyez-vous qu'envers lui vous ſoyez peu coupable?
Et ne ſongez-vous point que vous ſeriez perdu,
Si quelqu'autre que moi vous avoit entendu?

PISON.

Si ma temerité, qu'un ſeul mot peut confondre,
A l'ardeur que je ſens vous preſſoit de répondre;
Si mon cœur prévenu, corrompant mon devoir,
Pour flater mon erreur concevoit quelqu'eſpoir;
Le Prince que je ſers, dont la haine eſt à craindre,
D'un ami ſi perfide auroit lieu de ſe plaindre:
Et j'aurois du regret d'attirer ſes mépris,
Par un crime inutile à l'amour que j'ai pris.
Mais que n'ai-je pas fait en faveur de ſa flâme?
Je l'ai peint à vos yeux tel qu'il eſt dans mon ame;
Et ſouvent à ſon feu ſacrifiant le mien,
Je me ſuis voulu mal de vous vouloir du bien.
Pour vous le faire aimer j'ai tout mis en uſage.
Il eſt vrai que mon cœur démentoit mon langage;
Et de mon zele extrême étant preſque jaloux,
Quand je parlois pour lui, je ſoûpirois pour vous:
Quoique ma paſſion n'oſe rien s'en promettre,
C'eſt un crime envers vous bien facile à commettre;
Et pour tout dire, enfin, quand il ſeroit plus noir,
C'eſt m'en punir aſſez que d'aimer ſans eſpoir.
Laiſſez-moi me bannir. Mais de grace, Madame,
Que ce ſoit de vos yeux, & non pas de votre ame:
Quoiqu'au ſort d'un époux vous alliez vous unir,
Ne me banniſſez pas de votre ſouvenir.
Laiſſez-moi me flatter de ce bonheur extrême,
Que du moins quelquefois vous direz en vous-même,
En parlant de Piſon, en ſongeant à ſes feux,
Il fut moins criminel, qu'il ne fut malheureux.
Mon départ eſt douteux à vous voir davantage:
Adieu. Que cet adieu ſoit mon dernier hommage.
Je vais partir ſur l'heure; & je jure en partant,

Qu'aucun autre que moi n'aimera jamais tant.
Adieu, Madame.

AGRIPPINE.

Ah, ciel! est-ce ainsi qu'on me laisse?

PISON.

Pour votre interêt propre épargnez ma foiblesse,
Madame. Jusqu'ici je n'ai rien mis au jour,
Qui soit honteux pour vous, excepté mon amour:
Mais dans l'état funeste où mon ame est réduite,
Du desordre où je suis j'apprehende la suite.
Vous voulez m'arrêter, & vos vœux sont les miens;
Mais pour me retenir forgez-moi des liens.
Quoiqu'avoir des rivaux soit un sort déplorable,
Si je n'en avois qu'un je serois consolable:
Quand de votre main seule il seroit possesseur,
Je dirois en moi-même, il m'en reste le cœur.
Si du cœur au contraire il étoit le seul maître,
De sa main, me dirois-je, il ne peut jamais l'être;
Et de chaque côté rencontrant des appas,
Je serois satisfait de ce qu'il n'auroit pas.
Mon tranquille destin n'auroit rien de funeste:
Mais à quoi que j'aspire aucun bien ne me reste;
Et de mes deux rivaux l'heur me rend allarmé,
Puisque l'un vous épouse; & que l'autre est aimé,
Au moins pour m'arrêter dites qu'on vous immole;
Que le cœur où j'aspire est un bien qu'on vous vole;
Que le fils de Cesar en dispose aujourd'hui;
Qu'il seroit tout à moi, s'il n'étoit tout à lui;
Et qu'enfin plus sensible à mon amour extrême....

AGRIPPINE.

Partez, Pison, partez; je vous chasse moi-même.
Vous m'étiez necessaire, & vous le sçaviez bien:
J'attendois tout de vous, je n'en attends plus rien.
Adieu; contentez-vous d'une estime usurpée,
Pour entrer dans mon ame elle est trop occupée.
Les illustres rivaux, dont vous êtes jaloux,
La déchirent sans cesse, & c'est assez sans vous.

En quelqu'autre climat que le ciel vous appelle,
Je ſçai ce que pour moi vous avez eu de zele.
Diſpoſez du pouvoir que j'aurai dans ce lieu.
Je vous l'ordonne.

PISON.

Hélas! Adieu, Madame.

AGRIPPINE.

Adieu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBIN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

MOn amour te retient, & mon amour te chasse.
Obéis au devoir; retire-toi, de grace.

ALBIN.

Quoi! me chasser, Madame, avec un si grand soin,
O Ciel!

AGRIPPINE.

Germanicus ne doit pas être loin;
Je crains sa vûë.

ALBIN.

Hélas! il suffit de le plaindre.
D'un amant si soûmis vous n'avez rien à craindre,
Quoique vous l'arrachiez à l'espoir d'être à vous,
D'une main qu'il adore il respecte les coups.
Mais ne l'aimez-vous plus? sa disgrace imprévûë....

AGRIPPINE.

Et ne t'ai-je pas dit que je craignois sa vûë?
Dans la dure contrainte où mes vœux sont forcez,
Dire que je le crains, c'est m'expliquer assez.
Va de mon infortune instruire ce grand homme.
Drusus, je te l'avouë, est retourné dans Rome.
Mais ce charmant séjour, ce Palais somptueux,

Que les soins de Luculle ont rendu si fameux ;
Cette maison celebre aux plaisirs destinée,
Où se doit achever mon funeste hymenée ;
Ces Jardins, admirez de tant de nations,
Par l'ordre de Cesar sont remplis d'espions.
Et le moyen, Albin, qu'un si grand Capitaine,
Qui dans tout l'univers se cacheroit à peine,
Le moyen qu'un Heros dont les premiers exploits,
Ont rangé le Danube & le Rhin sous nos loix,
Et laissant des Germains les campagnes désertes,
Vangé nos légions, & réparé nos pertes,
Cherche à me voir, me voye, & ne se montre pas,
En des lieux où sa gloire a devancé ses pas ?
Dût-il n'être point vû, ma tendresse allarmée,
Me le peindroit sans cesse avec sa renommée :
Fidele à sa valeur par tout elle le suit ;
Et pour ne la pas craindre elle fait trop de bruit.
Va rejoindre ce Prince, & dis-lui qu'il m'oublie :
Avant que de m'aimer, il aimoit Emilie :
Elle est jeune, elle est belle, & d'un sang glorieux ;
Paul-Emille, & Pompée ont été ses ayeux ;
Je le pris dans ses fers ; mon malheur l'y renvoye :
Un amant tel que lui se recouvre avec joye :
Il aura peu de peine à rentrer dans son cœur.
Ce conseil, cher Albin, m'échappe avec douleur.
Jusqu'au jour qui m'arrache à qui j'eusse aimé d'être,
Quelques vœux que je pousse ils vont tous à ton Maître :
C'est vers lui que je panche, & cent fois chaque jour,
Ce que j'ôte au devoir, je le donne à l'amour :
C'est trahir son rival ; mais, Albin, en revanche,
Notre hymen achevé, c'est vers lui que je panche :
Et je fais à mon tour, pour lui rendre l'espoir,
Du débris de l'amour un hommage au devoir.
Va revoir ce Heros, & dis-lui qu'on m'immole ;

Mais s'il m'aime toûjours que ſon cœur s'en conſole ;
Et que de mon exemple il ſe faſſe une loi :
Je perds bien plus en lui qu'il ne peut perdre en moi,
Fais-lui voir que mon ame eſt dans un trouble extrême....

ALBIN.

Madame, il va paroître ; il le verra lui-même.
Son amour vous l'améne, il marche ſur mes pas.

AGRIPPINE.

Et que me dira-t-il que je ne ſçache pas ?
Penſe-t-il qu'à ſes yeux je captive mes larmes ?
Il m'eſt trop cher, Albin, pour le voir ſans allarmes :
Je ſens bien que mon feu n'eſt éteint qu'à moitié ;
Si j'entends qu'il ſe plaigne il me fera pitié ;
Ma raiſon de mes ſens n'étant plus la maîtreſſe,
La pitié que j'aurai ſéduira ma tendreſſe ;
Et de cette tendreſſe où je crains le retour,
On n'a qu'un pas à faire, & l'on eſt à l'amour.
Qu'il me fuye.

ALBIN.

A ſa flâme épargnez ce ſupplice ;
Exiler ſa douleur, c'eſt en être complice.
Il ne s'oubliera point à votre auguſte aſpect :
Cet amant qui perd tout ne perd pas le reſpect.
Il vous aime, & vous perd : Sa gloire eſt ſans ſeconde.
S'il en coûte une larme aux plus beaux yeux du monde :
Et ſi lors qu'on l'arrache à de ſi doux liens,
Vous pouſſez des ſoûpirs qui rencontrent les ſiens.
Madame, encor un coup, permettez qu'il vous voye ;
Endormez ſa douleur par une ombre de joye ;
A le voir autrefois vos beaux yeux ſe ſont plûs !

Vous l'aimiez....

AGRIPPINE.

Et crois-tu que je ne l'aime plus ?

ALBIN.

Voyez-le donc : ce bien eſt le ſeul qu'il implore,
Au nom d'un peu d'amour, s'il vous en reſte encore;
Et de peur de ſa mort qui ſuivroit vos refus,
Au nom de la pitié, ſi vous ne l'aimez plus.

AGRIPPINE *à Flavie.*

Le verrai-je ?

FLAVIE.

Du moins, c'eſt trop être interdite :
De l'abſénce du Prince il eſt bon qu'on profite.
Ou ſouffrez qu'il vous voye, ou donnez d'autres loix.

AGRIPPINE *à Albin.*

Au moins ce ſera donc pour la derniére fois.

ALBIN.

Oüy, Madame.

AGRIPPINE.

Qu'il vienne. Et ſi je lui fus chere;
Que pour prix de l'effort qu'il me contraint de faire,
Il ait ſoin de ma gloire, & ne l'expoſe pas.
Toi, qui m'es ſi fidele, accompagne ſes pas :
Amene ici ce Prince; & de peur qu'on le voye,
Prens la plus ſombre route, & la plus ſûre voye.
Un guerrier ſi fameux dans un lieu ſi ſuſpect,
Allarmeroit Tibere, à qui je dois reſpect.

SCENE II.

AGRIPPINE *seule.*

D'Où me vient ce desordre, & pourquoi suis-je émûë ?
Pourquoi ? Fuis pour jamais cette fatale vûë,
D'un amant qu'on doit perdre écouter les soûpirs,
Loin d'éteindre ses feux, c'est croître ses desirs.
Je ne le veux point voir ; c'est en vain qu'il m'en presse :
Si j'ai quelque vertu, j'ai beaucoup de tendresse ;
Et de quoi qu'on se flatte entre de vrais amans,
La vertu la plus forte a de foibles momens.
Je revoque mon ordre, & ne veux point qu'il vienne.
Hola !

SCENE III.

AGRIPPINE, PISON.

AGRIPPINE.

QUelle surprise est égale à la mienne ?
C'est Pison !

PISON.

Oüy, Madame : & malgré mon adieu
J'interromps mon voyage, & reviens en ce lieu.

Si tantôt à vos yeux j'ai montré ma foibleſſe,
Juſqu'à faire l'aveu d'un amour qui vous bleſſe,
Plus ſoûmis à préſent, j'y reviens à mon tour,
Etaler mon reſpect, & non plus mon amour.
Ce n'eſt pas que ma flâme obſcurcît votre luſtre,
Si le ciel m'eut fait naître en un rang plus illuſtre :
Mais des droits de l'amour aucun cœur n'eſt exempt ;
Et ce que ſent un Prince un autre homme le ſent.
Soit qu'on naiſſe du peuple, ou d'un ſang qu'on renomme,
Pour aimer comme j'aime il ſuffit qu'on ſoit homme.
Ce n'eſt pas à ſon choix qu'on ſe laiſſe enflâmer :
Nous naiſſons pour mourir, & vivons pour aimer :
Et dequoi qu'envers vous ma paſſion m'accuſe,
La beauté de mon crime en doit faire l'excuſe.
Cet amour de mon cœur eſt banni pour jamais.

AGRIPPINE.

Me le promettez-vous ?

PISON.

Oüy, je vous le promets.
Je ſuis guéri, Madame ; & vous allez connoître,
Qu'il ſeroit mal aiſé de le pouvoir mieux être.
J'ai repris ſur moi-même un empire abſolu.
C'eſt aſſez qu'une fois mon amour ait déplû.
Je ne vous dirai plus, puiſque tout m'eſt contraire,
Que mon ſort eſt d'aimer, ſi le vôtre eſt de plaire :
Je ne vous dirai plus, qu'aſſervi par vos yeux,
Je regardois mes fers comme un bien précieux :
Je ne vous dirai plus, que l'amour qui m'enchaîne,
Me fait voir un ſupplice à l'hymen qui vous gêne :
Je ne vous dirai plus qu'épris de vos appas....

AGRIPPINE.

Vous ne le direz plus ! ne le dites-vous pas ?

PISON.

Dans le trouble inquiet dont mon ame eſt atteinte,
J'avois preſque oublié que ma flâme eſt éteinte :

Mon

Mon esprit dégagé reprenoit ses liens ;
Et le feu de vos yeux rallumoit tous les miens.
Suspendez leur pouvoir qui fait naître ma peine,
Pour apprendre en repos quel sujet me ramene:
Et tandis qu'en ce lieu nous voilà sans témoins,
Pour juger de mon zele apprenez tous mes soins.
J'étois parti de Rome, & déja l'ame émûë,
Je voyois l'Aventin disparoître à ma vûë,
Lorsqu'avec ce grand air qui fait pâlir d'effroi,
J'ai vû Germanicus avancer près de moi.
Malgré le desespoir où ma flâme est réduite,
Votre gloire en danger m'a fait blâmer ma fuite;
Le retour de ce Prince alloit trop éclater;
Vous l'allez voir paroître.

AGRIPPINE.

Et je veux l'éviter.

PISON.

Vous, Madame?

AGRIPPINE.

Oüy, Pison: c'est en vain que j'hesite;
Pour le voir sans allarme il a trop de mérite.
Quand de quelque vertu mon cœur seroit armé,
Vous sçavez qu'à le vaincre il est accoutumé.
Ce n'est pas que ce cœur, si je l'en voulois croire,
Ne promette à mes vœux d'avoir soin de ma gloire;
Quoique Germanicus ait sur lui de pouvoir,
De l'espoir du triomphe il flatte mon devoir:
A ce devoir crédule il fait sans cesse entendre,
Qu'à ses loix, qu'il respecte, il est prêt de se rendre;
Mais s'il faut tout vous dire, il est si peu constant,
Qu'à l'amour aussi-tôt il en promet autant:
Et je crois, contre un cœur qui chancelle & qui tremble,
Que l'amour & l'amant sont trop forts joints ensemble.
Par pitié pour ma gloire allez donc l'avertir,

Qu'à le voir un moment je ne puis consentir.
Mais à moins d'être prompt vous perdez votre peine ;
Il m'a fait prévenir, & je croi qu'on l'amene :
Albin, son confident, vient de sortir d'ici.
Je vous l'apprens.

PISON.

Madame, il me l'a dit aussi.
C'est un homme discret : mais à quoi qu'il s'engage,
Votre gloire est d'un prix qu'il est bon qu'on ménage.
Je n'ai pû, sans douleur, malgré tous vos dédains,
Voir un si grand dépôt en de si foibles mains.
Servez-vous de moi seul ; je vous sers avec joye :
Et je rends grace au ciel qui m'en offre une voye.
A fuïr Germanicus votre vertu consent ;
Vous voulez qu'il l'apprenne, & votre ordre est pressant :
J'obéis sans replique ; & de peur qu'on l'amene.....

AGRIPPINE.

N'a-t-il point demandé si je le perds sans peine ?

PISON.

L'ame toute agitée, & le cœur plein d'ennui,
Il s'est enquis à moi si vous songiez à lui ?
Si l'époux qu'on vous donne a pour vous tant de charmes ?
Et si vous le perdez sans verser quelques larmes ?

AGRIPPINE.

Qu'avez-vous dit ?

PISON.

J'ai dit qu'il vous eût été doux,
De n'aimer que lui seul, comme il n'aime que vous :
Que son rare mérite est gravé dans votre ame ;
Et qu'un Prince absolu vous arrache à sa flame ?

AGRIPPINE.

Et qu'a-t-il répondu ?

PISON.

Ses soupirs à l'instant....
Mais, Madame, il viendra si vous m'arrêtez trop.
Ne vous exposez point à ce peril extrême :
Les momens durent peu quand on voit ce qu'on aime.
Si Drusus avec lui vous surprend sans témoins,...

AGRIPPINE.

Ah! Pison, je m'égare; & l'on s'égare à moins.
Allez lui dire.... O ciel, le voici.

PISON.

Je vous laisse.

AGRIPPINE.

Demeurez. Vous présent j'aurai moins de foiblesse.
Si mon cœur se hazarde à rien faire de bas,
Ayez soin de ma gloire, & ne le souffrez pas.
Je promets, puisqu'en vain vous m'aimez l'un & l'autre,
De traiter son amour comme j'ai fait le vôtre :
Et m'aimant sans espoir, il vous doit être doux,
Qu'un Heros comme lui soit traité comme vous.

SCENE IV.

AGRIPPINE, GERMANICUS, PISON, ALBIN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

Enfin, Prince, votre ame a lieu d'être contente.
Vos illustres exploits ont rempli notre attente :
Si l'on doit d'un grand cœur attendre un grand effet,
On attendoit de vous ce que vous avez fait.
Moi, qui pour vous, Seigneur, n'ai rien craint de funeste,

Apprenant vos combats, je devinois le reſte ;
Et ſouvent de ma joye étalant tout l'excez,
En voyant mon viſage on liſoit vos ſuccez.

GERMANICUS.

Si de l'Elbe & du Rhin l'audace eſt confonduë,
C'eſt à vous plus qu'à moi que la gloire en eſt dûë.
Je dois moins les exploits que j'ai faits en tous lieux
A l'effort de mon bras, qu'au pouvoir de vos yeux.
L'impatient deſir de revoir tant de charmes,
Animant ma valeur, favoriſois mes armes :
Plus de mes ennemis ſuccomboient ſous mes coups,
Plus je faiſois de pas qui m'approchoient de vous :
Dans l'eſpoir de m'y rendre & d'avoir cette joye,
Sur des corps expirans je frayois une voye ;
Et trouvois moins de gloire à les priver du jour,
Immolez à l'état qu'immolez à l'amour.
Je vous aime & vous vois ; mon bonheur eſt extrême.

AGRIPPINE.

Adieu, Prince.

GERMANICUS.

Me fuir !

AGRIPPINE.

Vous m'aimez ?

GERMANICUS.

Je vous aime.
Aucun autre ſujet ne m'amene en ce lieu :
Vous aimer fait ma joye ; Et vous, Madame ?

AGRIPPINE.

Adieu,
Je crains trop un combat dont l'iſſuë eſt douteuſe,
Seigneur.

GERMANICUS.

Et votre fuite, eſt-elle point honteuſe ?
Après trois ans d'abſence il m'eût été bien doux,
De pouvoir plus long-temps demeurer près de vous.

Je m'étois asſûré d'une ardeur mutuelle :
Je croyois comme vous votre flâme immortelle ;
Et que votre beauté qu'on enleve à ma foi,
Charmeroit tout le monde, & ne ſeroit qu'à moi.
Cependant. . . .

AGRIPPINE.

Ah ! Seigneur, laiſſez-moi l'innocence :
Epargnez à ma gloire un ſoupçon qui l'offence :
A mon cœur tout à vous n'imputez rien de bas,
Et ſi l'on vous trahit, ne m'en accuſez pas.
Vous m'aimez, je vous fuis, & je le dois ſans doute ;
Mais vous ne ſçavez pas quelle peine il m'en coûte ;
Votre amour défiant en veut être éclairci.
à Plaute.
Empêchez que Druſus ne nous ſurprenne ici.
Vous me connoiſſez, Prince, ou devez me connoître :
Quoi que ſente mon cœur, mon devoir eſt le maître.
Quand par l'ordre d'un Pere il fallut vous aimer,
J'obéïs avec joye, & me laiſſai charmer :
Aujourd'hui qu'à mes vœux on impoſe ſilence,
J'obéïs avec peine ; & me fais violence ;
Et loin d'être inſenſible à de ſi rudes coups,
Je m'arrache à moi-même en m'arrachant à vous.
En faveur de l'amour tout mon cœur ſe déclare :
A remplir mon devoir tout mon ſang ſe prépare ;
Et ces deux oppoſez ſont d'illuſtres tyrans,
Qui demandent de moi des efforts différens.
Si j'écoute le ſang que mon feu deshonore,
Mon devoir m'eſt trop cher pour vous aimer encore :
Si j'entends de l'amour les conſeils abſolus,
Je vous ai trop aimé pour ne vous aimer plus :
Ma vertu qui chancele en cet état réduite,
Pour cacher ſa foibleſſe a recours à la fuite ;
Et de peur que l'amour n'ébranlât le devoir,
N'oſe s'accoûtumer au plaiſir de vous voir.

GERMANICUS.

Et que fera, Madame, à ma douleur mortelle,
L'inutile secours d'une pitié cruelle?
Ces regrets si touchans ont pour moi peu d'appas;
Rendez-moi votre amour, & ne me plaignez pas.
Me vouloir tant de bien, & ne m'en pouvoir faire,
C'est me faire un honneur qui m'est peu necessaire.
Mon rival moins aimé vous épouse demain;
Quand j'aurois votre cœur, il aura votre main;
Devenu par l'hymen la moitié de vous-même,
Vous serez juste assez pour l'aimer, s'il vous aime;
De ce qui peut vous plaire il fera ses plaisirs;
Il vous rendra des soins, préviendra vos desirs;
Votre ame accoutumée à souffrir ses caresses,
Lui rendra soins pour soins, tendresses pour tendresses;
Et de tout son dépit votre cœur de retour,
Vous ferez par vertu ce qu'on fait par amour.
Dans les bras d'un époux possesseur de vos charmes,
Qui de tant de plaisirs joüira sans allarmes,
D'un soûpir favorable honorer ma douleur,
C'est plaindre mon destin sans le rendre meilleur.
Si vous jettez les yeux sur mon affreux supplice,
Peut-être avoüerez-vous qu'on me fait injustice,
Et me souhaiterez, comme à qui fait mes maux,
Une épouse adorable, & des plaisirs égaux:
Mais à votre vertu quelqu'effort qu'il en coûte,
Ces plaisirs souhaitez valent-ils ceux qu'il goûte?
Et de votre pitié le secours apparent,
Rend-il mon sort moins rude, & mon malheur moins grand?

AGRIPPINE.

Je vois avec douleur celle d'un si grand homme;
Mais que puis-je?

PISON.

Drusus va revenir de Rome.
De peur de vous trahir, je vous le dis tout haut.

AGRIPPINE. *à Pison.*

Croyez-vous qu'il revienne?

PISON.

On l'attend.

AGRIPPINE.

Quoi! si-tôt?

GERMANICUS.

Pour calmer un transport qui me seroit funeste,
Votre bonté, Madame, aura du temps de reste.
Sauvez-moi de moi-meme, & sans plus m'allarmer...

AGRIPPINE.

Je vous l'ai déjà dit, que puis-je, enfin?

GERMANICUS.

M'aimer.

AGRIPPINE.

Vous aimer! Ah, Seigneur, qu'osez-vous me prescrire?
Songez-y; des malheurs vous souhaitez le pire.
Vous garder ma tendresse, & l'oser mettre au jour;
C'est blesser ma vertu, sans flater votre amour.
Car, enfin, quoiqu'aimé par l'aveu de mon Pere,
A l'époux que j'aurai je me dois toute entiere;
Et ne présumez pas qu'en un sort si cruel,
Il échappe à ma gloire un desir criminel.
Par amour l'un pour l'autre, amortissons nos flâmes;
Arrachons de nos cœurs ce qui trouble nos ames;
Ne nous souvenons plus de ces tendres discours,
Que nos yeux éloquens se faisoient tous les jours.
Effaçons avec soin de notre ame obsedée,
Tout ce qui de nos feux peut retracer l'idée;
Et si l'heur de m'aimer fait vos plus doux souhaits,
Veüillez m'aimer assez pour ne m'aimer jamais.
Plus je suis avec vous, plus j'ai l'ame attendrie:
Ne me revoyez plus, c'est moi qui vous en prie:
Accordez cette grace à mes vœux empressez;

Des maux que je vous fais, c'eſt me punir aſſez.
Remenez-moi, Piſon. Adieu, Princeſſe.

GERMANICUS.

Ah! Madame!

A travers vos diſcours je penetre en votre ame :
Au fils de l'Empereur votre cœur fait la cour ;
Et votre ambition va trahir mon amour.
Mon rival près du trône où j'ai droit de prétendre,
Fait que juſques à moi vous craignez de deſcendre.
Je ne murmure point, quel que ſoit votre arrêt :
Mon amour qui vous plût à préſent vous déplaît.
Hé bien, Madame, allez, perdez en la mémoire ;
A l'appas qu'on vous offre immolez votre gloire :
Ne vous ſouvenez plus que l'amour que je plains,
Etant né de vos yeux va mourir par vos mains.
Je ſçai bien que mon cœur eſt indigne du vôtre ;
Mais, enfin, ſon rebut ſera bon à quelque autre :
Et puiſque de l'amour vous paſſez au mépris,
J'aurai ſoin de me rendre à qui vous m'avez pris.
La Princeſſe Emilie indulgente à mon crime,
Apprenant mon remords me rendra ſon eſtime :
Obligé pour vous plaire à lui manquer de foi,
Vous me coûtiez aſſez pour devoir être à moi.
Vos appas ſéducteurs corrompirent mon zele ;
Pour me donner à vous je fus ingrat pour elle ;
Et d'un prix aſſez grand c'eſt payer vos attraits,
Quand il en coûte un crime à qui n'en fit jamais.

AGRIPPINE.

Je n'attendois pas, Prince, en un ſort ſi contraire,
Un outrage ſi grand d'une bouche ſi chere :
Ce reproche eſt ſenſible ; & ſi vous m'aimiez bien,
A ma juſte douleur vous n'ajoûteriez rien.
Vous me connoiſſez mal, ſi vous avez pû croire,
Qu'à l'éclat d'un haut rang j'immolaſſe ma gloire :
Si le ſort qui m'outrage eût voulu m'être doux,
Ma plus ſenſible joye eût été d'être à vous.
Le bonheur qui m'échappe eſt un bonheur inſigne,

Dont il faut que le ciel ne me juge pas digne.
La Princeſſe Emilie attentive à vos ſoins,
Aura plus de mérite, & vous coûtera moins.
A des fers qu'il fuyoit, ramenez un rebelle :
Loin de faire des vœux contre vous ou contre elle,
Je ſouhaite ardemment, vous ayant enflâmé,
Qu'elle vous aime autant que je vous euſſe aimé.
Et pour derniere marque, & d'amour, & d'eſtime,
Si mes foibles appas vous coûterent un crime,
Pour mettre en ſûreté vos ſublimes vertus,
Déſormais par reſpect je ne vous verrai plus.
à Piſon.
Remenez-moi.

SCENE V.

FLAVIE, AGRIPPINE, GERMANICUS, PISON, ALBIN.

FLAVIE.

Madame....

AGRIPPINE.

Ah! que viens-tu m'apprendre?

FLAVIE.

Que le fils de Ceſar dans ce lieu ſe va rendre.
Il arrive de Rome, & s'avance à grands pas.

AGRIPPINE.

Sortez donc vîte, Prince, & ne me perdez pas.
Si Druſus.... Ah! Piſon, il y va de ma gloire,
Vous cherchez à me plaire, & je cherche à le croire;
Pour conduire en ſecret ce Prince en d'autres lieux,
C'eſt ſur vous ſeul enfin que je jette les yeux.

PISON.

Sur moi ! Madame ?

AGRIPPINE *à Germanicus.*

Et vous, dans ce moment funeſte,
Seigneur, ſi du paſſé le ſouvenir vous reſte,
Par bonté, par juſtice, ou du moins par pitié,
De ſon appartement acceptez la moitié.

à Piſon.

Pour l'en faire ſortir avec pleine aſſûrance,
D'un moment favorable attendez la préſence.
Si Druſus l'apperçoit, l'apparence me perd;
Cependant tout mon crime eſt de l'avoir ſouffert.
Comme au meilleur ami que j'aye eu de ma vie,
C'eſt mon honneur, Piſon, qu'ici je vous confie :
Et ſi j'oſe avec vous m'expliquer à mon tour,
Vous n'êtes pas le ſeul que maltraite l'amour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLAVIE, PISON.

FLAVIE.

Dans votre appartement le Prince va se rendre ;
J'ai devancé ses pas pour venir vous l'apprendre.
Du secret qu'on lui cache il semble être éclairci ;
Quelqu'un peut avoir vû Germanicus ici.
Agrippine du moins obstinée à le croire,
A vos soins obligeans recommande sa gloire.
Si le bien de lui plaire a pour vous des appas,
Dans un si grand péril ne l'abandonnez pas.
Quoi qu'au fils de Cesar elle soit si fidelle,
L'apparence d'un crime est un crime pour elle ;
Et si l'on voit ici son rival triomphant,
Tout condamne Agrippine, & rien ne la deffend.

PISON.

Assez loin de ce lieu je viens de le conduire :
Pour la mettre en repos, retournez l'en instruire.
Je l'aurois été voir pour lui donner avis,
Que le chemin de Rome est celui qu'il a pris.
Sûr de mettre un obstacle à l'hymen qu'il redoute ;
Je n'ai pû le contraindre à prendre une autre route,
Dût-il rendre à jamais ses jours infortunez....

FLAVIE.

La Princesse sçaura ce que vous m'apprenez,
Seigneur ; & de ce pas je m'en vais lui tout dire.
Le Prince qui paroît fait que je me retire.
Adieu. Souvenez-vous que l'on voit aujourd'hui,
Une fille d'Auguste implorer votre appui.

SCENE II.

DRUSUS, PISON.

DRUSUS.

SI j'en crois un grand bruit qui se vient de répandre,
Mon rival est dans Rome, ou du moins s'y va rendre.
Près du Mont Apennin Ruffus l'a rencontré :
L'Empereur par lui-même en vient d'être asſûré.

PISON.

Votre rival, Seigneur ? Germanicus ?

DRUSUS.

Lui-même;
Rome de son retour montre une joye extrême :
Et déja le Senat qui se veut assembler,
Des suprêmes honneurs croit le devoir combler.
D'un Consul seulement son audace est blâmée,
Il soûtient qu'à sa flâme il immole une armée ;
Que c'est insulter Rome, & braver sa grandeur,
Et qu'à sa discipline elle doit sa splendeur :
Enfin, qu'un General promet, jure & s'oblige
De la faire observer, s'il voit qu'on la néglige ;
Et que pour une faute utile à son pays,
Manlius autrefois sacrifia son fils.

Mais

Mais le peuple charmé, loin de vouloir l'entendre,
Pour ſervir mon rival s'offre à tout entreprendre :
Son zele impetueux, dont j'ai vû les effets,
Lui prodigue des noms qu'Auguſte n'eût jamais.
On s'aſſemble par tout, & par tout on le nomme,
Le plus grand des Ceſars, l'eſperance de Rome,
L'inébranlable appui de l'Empire Romain ;
Et pour dire encor plus, l'honneur du genre humain.

PISON.

Ce bruit qui vous allarme eſt-il ſçû d'Agrippine ?

DRUSUS.

Ce bruit m'allarme moins qu'on ne ſe l'imagine.
Plût au ciel ?... Vous m'aimez, & vous êtes diſcret :
Un ſecret ſçû de vous n'en eſt pas moins ſecret :
Rome ſçait que pour moi vôtre zele eſt extrême :
Agrippine cent fois me l'a dit elle-même :
Que je l'épouſe ou non, je ſuis bien informé,
Qu'il ne tient pas à vous que je n'en ſois aimé.
Quand je vous ai ſurpris lui parlant de ma flâme ;
Il ſembloit que ſes yeux en cauſoient dans votre ame :
Pour lui mieux exprimer ce que ſentoit mon cœur,
Votre zele obligeant empruntoit mon ardeur ;
Vous me l'aviez promis, & je vous le confeſſe ;
Mais vous m'avez trop bien tenu votre promeſſe.

PISON.

Moi, Seigneur ?

DRUSUS.

Oüy, Piſon ! je dois trop à vos ſoins :
Je vivrois plus heureux, ſi je vous devois moins.
Car, enfin, c'eſt en vain que l'Empereur s'obſtine,
A vouloir que mon cœur ſoit le prix d'Agrippine :
J'admire ſes appas, j'adore ſes vertus ;
Je croi l'avoir aimée, & je ne l'aime plus :
Voilà le grand ſecret que j'avois à vous dire.

Les attraits de Livie ont ſur moi trop d'empire.
Mon cœur, qui dans ſes fers a ſi long-temps vêcu,
Par ſes premiers vainqueurs eſt de nouveau vaincu.
J'apprehendois Livie, & je l'ai tantôt vuë,
En voulant me parler ſon ame s'eſt émuë;
Prête à me reprocher mon crime & ſa bonté,
Un retour de tendreſſe a trahi ſa fierté.
Quoique l'emportement pour ſon ſexe ait des charmes,
Son amour à ſes yeux n'a permis que des larmes;
Et ſon tendre courroux, ſa paiſible douleur,
Contre mon injuſtice ont révolté mon cœur.
Je ne vous dirai point d'un objet qui ſçait plaire,
Quel effet une larme eſt capable de faire:
Si vous avez aimé, Piſon, vous ſçavez bien,
Qu'aux pleurs d'une Maîtreſſe on ne refuſe rien:
De ces pleurs tout-puiſſans le charme imperceptible,
Dans le cœur le plus dur trouve un endroit ſenſible;
Et je me voudrois mal, ſi des yeux pleins d'appas
Répandoient une larme, & ne me touchoient pas.

PISON.

Ce retour vers Livie a droit de me ſurprendre,
Vous lui devez le cœur que vous lui voulez rendre;
Mais après tout, Seigneur, à vous parler ſans fard,
Y ſonger à préſent, eſt y ſonger trop tard.
Autant que je l'ai pû, j'ai condamné l'envie,
Qui vous fit pour une autre abandonner Livie:
Vous paſſiez ſous ſes loix des momens aſſez doux:
Elle n'aimoit, Seigneur, & n'aime encor que vous.
Un amour ſi conſtant pour un amant rebelle,
Vous prête un digne exemple à demeurer fidelle:
Tout parle en ſa faveur; mais enfin....

Ah ! Piſon.
Elle vient ; vos conſeils ne ſont plus de ſaiſon.
Laiſſez-nous ſeuls.

SCENE III.

LIVIE, DRUSUS.

LIVIE.

SEigneur, vous auriez quelque peine ;
A vous imaginer le ſujet qui m'amene.
Je ne viens point ici par d'indignes ſoûpirs,
Mandier le retour de vos ardens deſirs :
Je laiſſe en leur amour à d'obſcures Princeſſes ;
La honte de deſcendre à de telles baſſeſſes ;
Et le fils de Ceſar ſeroit trop acheté,
S'il rentroit dans mes fers par une lâcheté.
Sœur de Germanicus, Veuve d'un fils d'Auguſte,
La fierté que je montre eſt peut-être aſſez juſte.
Toute juſte qu'elle eſt, je confeſſe pourtant,
Que pour vous autrefois je n'en avois pas tant :
Pour ne pas être ingrate à l'amour le plus tendre,
Que pour une Princeſſe un Heros puiſſe prendre,
(Car il faut l'avoüer, eſtimé de chacun,
Il ſembloit qu'à l'Etat vous en promettiez un ;)
Je vous aimai, Seigneur. Si j'oſois vous le taire,
Vous pourriez m'accuſer de n'être pas ſincere ;
Et pour vous faire voir à quel point je la ſuis,
Je ſens que je vous hais autant que je le puis.
Le trouble où je vous vois me découvre ſans peine,
Que ma vûë en ce lieu vous allarme & vous gêne.

Vous craignez qu'Agrippine adresse ici ses pas ?
Rassûrez-vous, Seigneur, je n'y tarderai pas.
Je cherchois à vous perdre, & m'étois applaudie
D'avoir tant de témoins de votre perfidie :
Ces Billets d'un ingrat, dont le cœur m'étoit cher,
D'autant plus criminels qu'ils ont l'art de toucher,
Ces écrits dangereux dont j'ai fait mes délices,
Qui pour charmer mes sens ont été vos complices ;
Ces imposteurs, enfin, qui m'ont osé trahir,
Si je les faisois voir, vous feroient trop haïr.
Je vous les rends. Mon cœur est assez magnanime,
Pour se faire un plaisir de cacher votre crime :
Et sans faire éclater un indigne courroux,
Je vous laisse le soin de me vanger de vous.
Le destin des ingrats d'ordinaire est funeste.
Et si de ma bonté la mémoire vous reste,
Et que vous l'opposiez à votre trahison,
Il suffira de vous pour m'en faire raison.
Tenez, Prince.

DRUSUS.

Madame, au nom de ce que j'aime....
En croirez-vous mon cœur, s'il dit que c'est vous-même ?

LIVIE.

Moi ! Seigneur ?

DRUSUS.

Vous pouvez, pour hâter mon trépas ;
Avoir la cruauté de ne me croire pas.
Vous aimer, vous le dire, après mon inconstance,
C'est vous faire, sans doute, une nouvelle offence ;
Mais dussai-je être en bute à tout votre courroux,
Il n'est rien de si vrai que je n'aime que vous.
Au nom des Dieux, témoins de cet amour extrême,
Et pour dire encor plus, au nom de ce que j'aime ;
Pour ne pas m'exposer à des maux infinis,
Oubliez le forfait qui nous a désunis.
Je sçai qu'en vous quittant je vous fis un outrage,

Que pardonne avec peine un genereux courage :
A vos rares bontez mon cœur accoûtumé,
Goûtoit tranquillement la douceur d'être aimé :
Je vivois dans vos fers, & fus m'offrir à d'autres ;
Plus pesans mille fois que ne le sont les vôtres :
L'Empereur le voulut, & pouvoit tout oser.
Je ne le cite point pour me faire excuser.
Si j'avois eu pour vous cet amour pur & tendre,
Que depuis mes remords vos appas m'ont fait prendre,
Les Dieux joints à Cesar qui m'a donné le jour,
Me l'auroient arraché plûtôt que mon amour.
Mon retour dans vos fers rend leur gloire plus grande.
Pour n'en plus échapper je vous les redemande.
Daignez rendre le calme à mes sens agitez :
J'ai repris mon amour, reprenez vos bontez :
Ne desesperez point un cœur qui vous adore :
S'il eut l'heur de vous plaire il vous doit plaire encore :
Epris de vos vertus, charmé de vos attraits,
Il est plus amoureux qu'il ne le fut jamais.
J'en atteste des Dieux la majesté suprême ;
J'en atteste....

LIVIE.

Autrefois vous en usiez de même.
Vos perfides sermens tant de fois redoublez,
Par votre ingratitude ont été violez.
Non, non : le repentir où votre ame est forcée,
Ne rend pas son éclat à ma gloire offencée :
Dans le rang où je suis, & du sang dont je sors,
Ce seroit me trahir qu'accepter un remors.
Epargnez-moi, Seigneur, la honte qu'il imprime ;
Il n'est point de remords que ne précede un crime ;
Et qui m'a fait l'affront de m'arracher sa foi,
N'a plus rien à m'offrir qui soit digne de moi.
Vous m'avez outragée, & ce m'est une joye,

Que d'un juſte remords votre cœur ſoit la proye.
Je voudrois que le ciel, pour combler mes ſouhaits,
Vous forçât à m'aimer autant que je vous hais.
Au moins à votre tour vous verriez par vous-même,
Combien touche un mépris qui part de ce qu'on aime:
Quoique dans cet état la raiſon puiſſe offrir,
C'eſt de tous les tourmens le plus rude à ſouffrir.
Vous ſentiriez, pour peu que vous ſoyez ſenſible,
Ce qu'a de plus affreux le ſort le plus terrible:
Pour vous ſi anniſer tout prendroit mon parti,
Et vous ne ſentiriez que ce que j'ai ſenti.

DRUSUS.

Hé bien, Madame, hé bien; ſi pour vous ſatisfaire,
Le retour de mes feux vous étoit neceſſaire,
S'il faut vous adorer pour mieux ſentir vos coups;
Ne perdez point de temps, Madame, vangez-vous.
A d'éternels mépris abandonnez un traître:
J'ai pour vous un amour qui ne ſçauroit plus croître;
Et pour bien éprouver toutes vos cruautez,
Me voilà dans l'état où vous me ſouhaitez.
Je ne m'oppoſe point à cette juſte envie:
A qui vit ſous vos loix c'eſt un bien que la vie:
Tandis que vous m'aimiez j'en avois quelque ſoin;
Si vous ne m'aimez plus, je n'en ai plus beſoin:
Je vous l'offre avec joye, & la perdrai ſans peine,
Si je fais en mourant expirer votre haine;
Et qu'après mon trépas votre courroux éteint,
Laiſſe à mon triſte ſort la douceur d'être plaint.
A votre amour trahi je dois ce ſacrifice.
Mon cœur qui fit le crime aura ſoin du ſupplice;
Et mon dernier ſoûpir offert à vos appas,
Juſtifiera. . . .

LIVIE.

Seigneur, ne m'a tendriſſez pas.
Si je m'étois renduë à vos fauſſes tendreſſes,
Vous me ſeriez garend de toutes mes foibleſſes.
Contentez-vous du trouble où vous me réduiſez;
Je vous haïrai trop ſi vous me ſéduiſez.
Ceſſez de m'étaler le remords qui vous gêne:
Vous me faites douter du ſuccès de ma haine;
Et prête à me vanger de votre trahiſon,
Vous corrompez, ingrat, juſques à ma raiſon:
Elle, mon cœur & vous, tout cherche à me ſurprendre.
Reprenez vos écrits, ſi vous les voulez prendre;
Seigneur, je riſque trop à demeurer ici.

DRUSUS.

Hé bien, je les reprens; vous le voulez ainſi.
Mais s'il vous reſte encor quelqu'ombre de tendreſſe,
Souffrez que de nouveau mon cœur vous les adreſſe;
Et que tant de ſermens une fois violez,
Pour ne l'être jamais vous ſoient renouvellez.
Laiſſez-moi vous redire,

Il lit un des Billets que Livie lui a rendus.

ADorable Livie,
Quand je ſonge aux honneurs qui me ſont deſtinez,
Je crois avoir perdu les momens de ma vie,
Que je ne vous ai pas donnez.
Gloire, plaiſirs, grandeurs, ſans vous tout m'importune;
Je borne à vous aimer mon plaiſir, ma fortune;
J'en fais mon ſuprême bonheur:
Que toûjours à mes vœux votre bonté réponde;
Et je renoncerois à l'empire du monde,
Pour l'empire de votre cœur.

Laiſſez-moi vous redire.

Il en lit encore un autre.

IL eſt vrai, ma Princeſſe,
Ceſar me ſollicite à reprendre ma foi;
Il veut que j'aime ailleurs; mais en vain il m'en preſſe;
L'amour plus abſolu m'impoſe une autre loi.
Si je m'oublie aſſez pour vous être infidele,
Puiſſent les Dieux vengeurs prendre votre querelle,
Et me faire l'objet de leur juſte courroux:
Il n'eſt point de tourment qui me ſemble aſſez rude,
Pour punir mon ingratitude,
Si je puis ſoûpirer pour un autre que vous.

Genereuſe Livie, en ce moment funeſte,
Ne me condamnez pas à relire le reſte:
Ces Billets ſi chéris tant qu'a duré ma foi,
Sont autant de témoins qui parlent contre moi:
Plus ils marquent d'amour, plus j'ai l'ame confuſe;
Je ſçai que pour mon crime il n'eſt guere d'excuſe;
Et quand il en ſeroit, ſi j'en oſois donner,
Vous auriez moins de gloire à me le pardonner.
Tandis que votre haine eſt encor ſuſpenduë,
Je laiſſe à vos bontez toute leur étenduë;
Et ne veux point, Madame, eſſayer par mes ſoins,
D'être plus innocent, & de vous devoir moins.
Je ne ſuis pas le ſeul dont on blâme l'audace,
Ni le premier coupable à qui l'on a fait grace:
Ne vous obſtinez point à me la refuſer;
J'ai le cœur aſſez grand pour n'en pas mal uſer:
Et le crime fatal que j'oſai me permettre,
M'a coûté trop de maux pour jamais en commettre.
Rendez-moi votre cœur, & calmez le courroux....

LIVIE.

Quand je vous le rendrois, ingrat, qu'en feriez-vous ?
Vous épouſez demain la Princeſſe Agrippine :
On l'arrache à mon frere, & l'on vous la deſtine ;
Pour ſon interêt ſeul je ſçai tout ſur ce point.

DRUSUS.

Non ; Madame ; demain je ne l'épouſe point.
J'ai tantôt vû Ceſar. Agrippine qu'il gêne,
A l'hymen que je fuis ne conſent qu'avec peine :
Elle attend le Heros qui la ſçût enflâmer ;
Et demande du temps pour apprendre à m'aimer.
Ceſar, qui doit l'empire à ſon ayeul Auguſte,
N'a pû lui refuſer une grace ſi juſte :
Le jour de notre hymen eſt remis à ſon choix ;
Et mon ſupplice, enfin, eſt differé d'un mois.
Pour m'arracher, Madame, à cet hymen funeſte,
Rendez-moi votre cœur, & je réponds du reſte.
Avant qu'un mois s'écoule, & qu'il ſoit expiré,
L'Empereur eſt mon Pere, & je l'attendrirai.
Chaque jour à ſes pieds j'irai verſer des larmes,
Chaque jour à ſes yeux j'irai vanter vos charmes ;
Senſible à mon amour il en ſera l'appui ;
Et votre ſeul mérite obtiendra tout de lui.
Que ſi tant de douleur ne peut vous ſatisfaire,
Au moins en m'oubliant ſongez à votre frere :
Il adore Agrippine, & la veut adorer ;
L'arracher à ſes feux c'eſt le déſeſperer ;
De ſon ſort, & du mien je vous rends la maîtreſſe.

LIVIE.

Seigneur, par trop d'endroits vous tenez ma foi bleſſe.
C'eſt après votre crime un nouvel attentat,
Que d'appeller mon frere au ſecours d'un ingrat.
Je me deffendrai mal pour peu qu'il vous appuye :
Et de peur de me rendre il eſt temps que je fuye.
Ma haine en ſa faveur auroit peine à durer.

DRUSUS.

Si je le rends heureux, qu'ai-je lieu d'espérer?
Deviendrez-vous sensible à l'ardeur qui m'anime?
En faveur de ce frere oublirez-vous mon crime?
Vous contenterez-vous des maux que j'ai soufferts?
Me sera-t-il permis de rentrer dans vos fers?

LIVIE.

Rendez mon frere heureux, si vous le pouvez faire;
Une belle action n'attend point de salaire:
Et s'il vous en faut un....

DRUSUS.

Hé bien, Madame?

LIVIE.

Adieu.
La Princesse Agrippine arrive dans ce lieu.
Servez Germanicus, l'occasion est belle.

SCENE IV.

AGRIPPINE, DRUSUS, FLAVIE.

AGRIPPINE.

SEigneur, je vous apporte une grande nouvelle.
Je perds Germanicus, & le perds à regret;
Je vous honore trop pour en faire un secret.
Je l'aimois tendrement. N'en prenez point d'allarmes:
Puisqu'il faut pour jamais oublier tant de charmes,
Pour m'en faire un devoir je suis prête demain,
En présence des Dieux de vous donner la main.

DRUSUS.

O Ciel!

AGRIPPINE.

D'aucun soupçon n'ayez l'ame blessée,
Si je n'ai pas d'abord cette ardeur empressée,
Ces desirs violens, & ces transports si doux,
Qui deviennent permis en faveur d'un époux.
Votre bonté, Seigneur, à qui tout est possible,
Avec un peu de temps me rendra plus sensible.
Jusques-là, s'il se peut, souffrez que chaque jour
Un austere devoir vous tienne lieu d'amour.
Je n'abuserai point d'une bonté si rare :
Et par la complaisance où mon cœur se prépare,
Vous aurez de la peine à vous appercevoir,
Si j'agis par amour, ou si c'est par devoir.

DRUSUS.

Non, c'est trop vous gêner : l'Empereur pour vous plaire,
Consent que pour un mois notre hymen se differe.
Je l'ai vû par votre ordre, & sans être en courroux ;
Il m'a promis....

AGRIPPINE.

Seigneur, je l'ai vû depuis vous.
Je viens de le quitter. Et pour ne vous rien taire,
L'effort qu'en ma faveur vous avez daigné faire
Ce que sur vos desirs vous avez de pouvoir,
Suffit pour m'enseigner à faire mon devoir.
Je suis prête à demain pour le grand hymenée,
Qui doit à votre sort unir ma destinée :
Je l'ai dit à Cesar ; & viens vous assûrer,
Qu'il n'est plus à mon choix de pouvoir differer :
Demain aux yeux de Rome il faut qu'il s'accomplisse.
Et quoique cet hymen me doive être un supplice,
J'imposerai silence à ma juste douleur :
Mes yeux ne diront rien du trouble de mon cœur :
En vous donnant ma foi j'oublirai que j'immole,
Un Heros presque égal aux Dieux du Capitole :
J'oublirai que ma main étoit dûë à ses soins ;

Et si je ne vous aime, on le croira du moins.
Pour prix d'un tel effort, & d'un tel sacrifice,
Du reste de ce jour souffrez que je joüisse;
Et que si près, Seigneur, de vivre sous vos loix,
Je sois en liberté pour la derniere fois.

DRUSUS.

Madame, j'obéis. Ce que je viens d'entendre,
Me surprend d'autant plus, que je n'osois l'attendre.
Votre bonté m'accable; & je jure à vos yeux....
Quand j'aurai vû Cesar, je m'expliquerai mieux.

SCENE V.

AGRIPPINE, FLAVIE.

AGRIPPINE.

HE bien, Flavie, hé bien; seras-tu satisfaite?
Trouves-tu maintenant ma victoire imparfaite?
Ai-je assez bien rempli mon sévere devoir?
A mes sens interdits reste-t-il quelque espoir?

FLAVIE.

Madame, je comprends quel chagrin vous dévore,
Si pour Germanicus vous soûpirez encore:
Mais vouloir que Drusus vous épouse demain;
Avec tranquillité lui donner votre main;
Vous ranger sous ses loix avant qu'on vous en presse;
Prévenir ses soupçons; ménager sa tendresse;
Dérober tout espoir au grand Germanicus;
Tout cela dit assez que vous ne l'aimez plus.

AGRIPPINE.

Attends, attends, Flavie, à tenir ce langage,
Que le sort inflexible ait épuisé sa rage;
Et qu'aux yeux du Senat, comme je l'ai promis,

D'un

D'un tyran odieux j'aye épouſé le fils.
Dès qu'il aura ma main, dût ce fils de Tibere,
Se montrer envers moi plus cruel que ſon pere,
Foublirai le Heros dont mon cœur eſt charmé;
Et je le haïrai de l'avoir trop aimé.
Juſques là, je veux bien l'avoüer ma foibleſſe;
Il a tous mes deſirs, & toute ma tendreſſe:
Dans le cœur qu'on lui vole il a fait des progrès;
Qu'on ne détruira point tant qu'il en ſera près.
Avant qu'à le revoir je ſois accoûtumée,
Je veux que mon hymen le renvoye à l'armée.
L'amour que j'ai pour lui me deviendroit fatal,
Si je ne me hâtois d'épouſer ſon rival.
Depuis que je l'ai vû, la douleur qui l'accable,
M'a cauſé pour Druſus une haine implacable;
Et ſi durant un mois je le vois tous les jours,
Mon amour & ma haine augmenteront toûjours.
Je ne veux point aimer quand l'amour eſt un crime;
Je ne veux point haïr ce qu'il faut que j'eſtime;
Et puiſque malgré moi l'on m'enchaîne à Druſus,
Il eſt de mon devoir de fuïr Germanicus.
Pour ſauver ma vertu dans ce déſordre extrême,
Je fais ce que je puis, je m'immole moi-même:
Je me perds. Mais, Flavie, un cœur comme le mien,
Quand la gloire a parlé ne conſulte plus rien.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, PISON.

PISON.

MAdame, pardonnez à mon impatience;
J'ai beſoin en ſecret d'un moment d'audience :
Ce que je dois vous dire eſt aſſez délicat,
Pour éviter la foule, & pour craindre l'éclat.
Mes jours ſont en danger, & ce mot doit ſuffire,
Si quelqu'autre que vous ſçait ce que je vais dire :
Mais dûſſai-je périr, tout me ſemblera doux,
Quand j'aurai ſignalé l'amour que j'ai pour vous.
Je mourrai ſans regret ſi l'objet que j'adore. . . .

AGRIPPINE.

Temeraire Piſon, qu'allez-vous dire encore ?
Ma coupable indulgence entretient votre erreur :
Mais ſi vous n'étouffez cette imprudente ardeur ;
Si jamais vous oſez par un pareil hommage,
Faire au ſang des Ceſars un ſi cruel outrage ;
Si vous ne reſpectez le peu que j'ai d'appas ;
Si vous vous oubliez, je ne m'oublirai pas.
Etouffez cette ardeur dont ma gloire murmure.
Vous ne pouvez m'aimer ſans me faire une injure.
Car pour oſer prétendre à vous voir mon époux,

Le ciel met trop d'espace entre Agrippine & vous.
Rentrez donc en vous-même, & voyez qui vous êtes.
Drusus ne sçaura point l'affront que vous lui faites :
Quelque pitié qu'excite un si foible rival,
Il trahiroit son rang à vous en vouloir mal.
Je lui veux épargner cette indigne vengeance.
Mais par votre respect méritez mon silence.
A de moindres objets accoûtumez vos vœux,
Et ne me forcez point à plus que je ne veux.
Après un tel avis je suis prête d'apprendre,
Ce que vous témoignez me vouloir faire entendre ;
Sûre qu'à votre orgueil que je viens d'abaisser,
Il n'échappera rien qui me puisse offenser.

PISON.

Malgré ce fier mépris, je ne perds pas l'envie,
De vous être fidéle aux dépens de ma vie.
Quoique sous votre empire un cœur puisse endurer,
A toutes vos rigueurs j'ai sçû me préparer.
Mon sort, que vos bontez pouvoient rendre moins rude,
Est d'avoir plus d'amour que vous d'ingratitude ;
Et vous condamnerez votre injuste courroux,
Quand vous aurez appris ce que je fais pour vous.
Quoique Germanicus soit la gloire de Rome,
Et que le monde entier n'ait pas un plus grand homme ;
Quoique de sa défaite il ait vangé Varus,
Assujetti le Rhin, soûmis Arminius ;
Quoiqu'il ait des vertus dignes qu'on le révere,
Le bruit de ses exploits est suspect à Tibere :
Et pour le Consulat il me fait désigner,
Si je veux cette nuit l'aller assassiner.

AGRIPPINE.

L'assassiner, Pison !

PISON.

Je l'ai promis, Madame.

Et je ſçai.... Mais adieu, Germanicus s'avance :
Parlez-lui, le temps preſſe ; & ſans faire aucun bruit,
Empêchez que dans Rome il ne paſſe la nuit.

SCENE II.

GERMANICUS, AGRIPPINE.

GERMANICUS.

JE ne ſçai de quel œil vous verrez un coupable,
Dont l'amour violent rend le crime excuſable :
J'ai tantôt, je l'avouë, avec un peu d'aigreur,
D'un injuſte reproche accablé votre cœur :
Vous en avez pleuré ; je l'ai vû : mais, Madame,
La douleur de vous perdre interdit bien une ame ;
Et dans un tel malheur un modeſte courroux,
Auroit mal exprimé ce que je ſens pour vous.
Quand on aime ardemment, & qu'on perd ce qu'on aime,
On ſe fait un plaiſir de ſe perdre ſoi-même ;
Et ſi par votre hymen on m'eût déſeſperé,
A de plus grands efforts je m'étois préparé.
Mais Ceſar que j'ai vû, loin de m'être contraire,
M'a reçû comme un fils attendu de ſon pere :
J'ai quitté ſon armée ; & ce crime eſt de ceux,
Dont en un General l'exemple eſt dangereux.
Cependant ſa tendreſſe excuſant mon audace,
Il ne m'en a parlé que pour me faire grace ;
Et dans le Capitole il conſent que demain,
Vous me combliez de gloire en me donnant la main.
Que vois-je ? me trompai-je ? ou pleurez-vous encore,

Ma Pinceſſe ?

AGRIPPINE.

Seigneur, ſi je ne vous adore,
Si vous n'êtes vous ſeul l'objet de tout mon ſoin,
Me puniſſent les Dieux que j'en prends à témoin.
Vous avez crû tantôt ma conſtance affoiblie :
Cet outrage eſt cruel ; mais, Seigneur, je l'oublie ;
C'eſt un crime forcé dont mon cœur vous abſout :
L'amour qu'on déſeſpere eſt capable de tout.
O ciel ! qui tant de fois as pris ſoin de ſa gloire,
Permets que ce Heros m'aime aſſez pour me croire :
Sauve l'appui de Rome, & mets dans mes diſcours,
Un charme aſſez puiſſant pour conſerver ſes jours.
Je vous aime, Seigneur ; nul Romain ne l'ignore :
Je l'ai dit en tous lieux, & veux le dire encore :
Ceſar, Druſus, Livie & Piſon ſçavent tous,
Si j'ai d'ambition que celle d'être à vous.
Mon cœur qui de vos vœux s'eſt attiré l'hommage,
Voudroit même pouvoir vous aimer davantage ;
Et ſi quelque douleur rend mes ſens agitez,
C'eſt d'avoir moins d'amour que vous n'en méritez.
Vous en allez douter : le malheur qui m'accable,
M'ôte juſqu'au plaiſir de me rendre croyable ;
Et d'infidelité vous m'allez ſoupçonner,
Quand je vous aurai dit qu'il faut m'abandonner.

GERMANICUS.

Moi, Madame ?

AGRIPPINE.

Seigneur, je ſouffre par avance,
Tout ce qu'a de cruel cette fatale abſence :
Je prévoi tous les maux qui me vont accabler ;
Et je ne puis enfin les prévoir ſans trembler.
Ma fortune demain ne ſera plus douteuſe ;
J'épouſerai Druſus ; je ſerai malheureuſe :
Mais n'importe ; partez, pour ne plus me revoir :
Laiſſez en me quittant l'amour au déſeſpoir :
Je vous l'ordonne même avec un cœur tranquile.

Il y va de vos jours, tout doit m'être facile ;
Et pour tromper le sort qu'il vous faut redouter,
Je n'examine point ce qu'il m'en doit coûter.

GERMANICUS.

Et qui peut mettre obstacle au succès de ma flâme ?
Excepté vos rigueurs, qu'ai-je à craindre, Madame ?
Que pourra de Drusus l'inutile courroux ?
Les bontez de Cesar me répondent de vous.
Vous le verrez demain, pour consacrer ma gloire,
D'un triomphe superbe honorer ma victoire :
Je m'y suis opposé, mais sans rien obtenir ;
Et je viens de sa part vous en entretenir.
Demain Cesar & moi. . . .

AGRIPPINE.

Point de demain, de grace.
D'un péril trop certain cette nuit vous menace :
Seigneur, il faut sur l'heure abandonner ce lieu.
Dût m'en coûter la vie en vous disant adieu.
Il m'est trop important que votre gloire éclatte,
Pour voir d'un œil jaloux l'honneur dont on vous flatte :
Avoir mis sous le joug tant de fiers ennemis,
Les Ubiens défaits, les Bataves soûmis,
Et les peuples fameux de ces plaines fécondes,
Que l'Elbe & le Danube arrosent de leurs ondes ;
Les avoir tous, Seigneur, attaquez & vaincus,
C'est ce qu'on attendoit du grand Germanicus.
Après de tels exploits le triomphe est bien juste ;
Mais nous ne sommes plus sous le regne d'Auguste ;
Satisfait des lauriers moissonnez par son bras,
Ceux qu'un autre cueilloit ne le chagrinoient pas.
Mais depuis que des Dieux il augmente le nombre ;
Rome de sa splendeur ne conserve que l'ombre ;
Et sous un Empereur qui ternit son éclat,
S'être acquis tant de gloire est un crime d'Etat.
Partez, vous dis-je.

GERMANICUS.

Hé quoi ! voulez-vous que je croye
Que l'espoir de me perdre est ce qui fait sa joye ?
Et que de mon retour il feint d'être charmé,
Pour m'ôter tout sujet de paroître allarmé ?
Quoiqu'on vous en ait dit, jugez mieux de Tibére :
Adopté pour son fils il me tient lieu de pere :
Des volontez d'Auguste, il se fait une loi ;
Et Drusus pour sa gloire est moins son fils que moi.
De quelque œil qu'il le voye en cette conjoncture,
Drusus n'est qu'un present que lui fit la nature ;
Un fruit qu'il attendoit du conjugal lien ;
Et dont pour s'agrandir il ne prétendoit rien ;
Mais, suivant ce qu'Auguste eût le soin de prescrire,
Le don qu'il fit de moi fut suivi de l'Empire ;
Et pour tout dire enfin, l'univers est le prix
Des bontez qu'eût Cesar de m'accepter pour fils.
Il est vrai que ce Prince, au moins en ma presence,
Entre Drusus & moi met de la difference :
De mes foibles exploits il parle avec chaleur,
Approuve ma conduite, éleve ma valeur ;
En un mot je crois être estimé de Tibere
Comme l'étoit d'Auguste Agrippa votre pere :
Il m'aime, il m'en assure avec sincerité ;
Et je serois ingrat si j'en avois douté.
Plût au Ciel que vous-même eussiez vû ses caresses,
Et ce qu'un si grand Prince a montré de tendresse !
Vous en seriez touchée, & loin de le haïr....

AGRIPINE.

Ah ! Seigneur, qu'un Heros est facile à trahir !
Et que lorsqu'on possede une vertu sublime,
On se livre aisément aux embûches du crime !
En faveur de Cesar soyez moins prévenu,
Seigneur ; depuis qu'il regne il vous est inconnu.
Je vous l'ai déja dit ; Rome changea de face,
Aussi-tôt que d'Auguste il occupa la place,
Et que son artifice, après de vains refus,

Hérita de son rang & non de ses vertus.
Ne vous proposez point l'exemple de ce pere ;
Auguste étoit son maître, & le vôtre est Tibere ;
L'un, malgré les perils dont il fut ménacé,
N'a jamais fait de crime où l'on ne l'ait forcé ;
Et qu'on retranche un an de son illustre vie,
J'abandonne le reste à la plus noire envie.
Tant que du monde entier il fut seul possesseur,
Ses secrets ennemis admiroient sa douceur :
Et quand des plus méchans il resolut la perte,
Loin d'affecter la fraude, il leur fit guerre ouverte.
L'autre, dont l'univers aujourd'hui prend la loi,
En montant sur le trône en a banni la foi :
A sa cour où l'usage a permis les adresses,
On endort ce qu'on fait par de fausses caresses :
A des maux que l'on cause on feint de prendre part ;
Et ce que l'on veut perdre, on le perd avec art.
Seigneur, si vous m'aimez, faites le moi paroître ;
Usez bien des momens dont vous êtes le maître ;
De vos fiers ennemis trompez l'indigne espoir ;
On en veut à vos jours ; la foudre est prête à choir ;
A l'abri des lauriers laissez passer l'orage.
Il ne m'est pas permis d'en dire davantage :
Je vous en dis assez pour vous chasser d'ici.
Que perdez-vous en moi pour balancer ainsi ?
Seigneur.

GERMANICUS.

Ce que je perds ! l'ignorez-vous, Madame ?
Si le fils de Cesar vous arrache à ma flâme,
S'il faut qu'à cet affront le ciel m'ait réservé ;
Je perds ce que le monde a de plus achevé.
Je perds, si la fortune à ce point m'est cruelle,
Des plus hautes vertus le plus digne modelle ;
Et pour dire encor plus, je perds, enfin, je perds,
Ce que du sang d'Auguste il reste à l'univers.
Non, Madame ; mon cœur plein de votre mérite,
Condamne votre amour s'il veut que je vous quitte ;

Mon trépas eſt douteux, & ne le ſera plus,
Si je vous abandonne au pouvoir de Druſus.
Rome, quoiqu'on m'apprête, eſt mon plus sûr azile;
Tout autre en vous quittant me ſeroit inutile:
Mes jours, que vos bontez ont ſoin de ménager,
Eloigné de vos yeux ſont-ils hors de danger?
Mais c'eſt trop ſe livrer à de vaines allarmes:
Raſſu ez votre eſprit, & retenez vos larmes.
Druſus, que mon bonheur a dû rendre jaloux,
Cherche par cette ruſe à m'éloigner de vous:
Je ne ſçai que lui ſeul qui m'oſe être contraire;
Et pour craindre le fils, je ſuis trop cher au pere.
Mon cœur reconnoiſſant ne peut trop l'avoüer;
Des bontez de Ceſar j'ai lieu de me loüer:
Il vous rend à mes feux, & je ne puis ſans crime,
Soupçonner d'artifice un cœur ſi magnanime.

AGRIPPINE.

Seigneur, à quelle honte allez-vous m'expoſer?
Il va m'en coûter un pour vous déſabuſer.
D'un ami genereux je vais trahir le zele:
Pour vous prouver ma foi, je vais être infidele.
Mais quel que ſoit le crime où je dois recourir,
C'en ſeroit un plus grand de vous laiſſer périr.
Diſſipez votre erreur, & connoiſſez Tibere.
Ce Maître ſi chéri qui vous tient lieu de pere,
Qui ſemble à votre gloire appliquer tous ſes ſoins,
Et qui s'il vous aimoit vous careſſeroit moins;
Ce tyran; car, Seigneur, quoiqu'il ait votre eſtime,
Pour ce Prince cruel ce titre eſt légitime:
Et s'il ne l'avoit pas, il faudroit lui donner,
Puiſqu'il veut cette nuit vous faire aſſaſſiner.

GERMANICUS.

Me faire aſſaſſiner! Lui Madame, on vous trompe:
Ceſar. . . .

AGRIPPINE.

Hé bien! cruel, ſouffrez qu'il vous corrompe;
Où la mort vous attend précipitez vos pas;

Croyez qui vous veut perdre, & ne me croyez pas.
Je me flattois pourtant de cette triſte gloire,
Que loin d'avoir, Seigneur, tant de peine à me croire,
Un Heros tel que vous, aſsûré de ma foi,
Ne balanceroit pas entre Tibere & moi.
Seigneur, quoique pour moi vous ſoyiez tout de flâme,
Souffrez que de Druſus je devienne la femme:
Laiſſez-moi le punir d'avoir troublé vos feux.
Il me rend malheureuſe, & ſera malheureux.
Non que de ma vertu je ne ſois aſsûrée:
Mais ma vie & ſa joye auront peu de durée;
Et quoique je lui doive en qualité d'époux,
Je mourrai de regret de n'être pas à vous.
Voilà de ma tendreſſe une preuve aſſez ample.
Pour ſignaler la vôtre imitez mon exemple:
D'un cœur né pour la gloire effacez tous mes traits,
Et ne m'accablez point d'inutiles regrets.
Après avoir aimé, devenir inſenſible,
Si c'eſt pour un Heros un effort ſi pénible;
Si vous en frémiſſez; quel ſeroit votre effroi,
Si vous aviez le cœur auſſi tendre que moi?

GERMANICUS.

Et que m'importe, helas! quand tout me déſeſpere,
Qui m'arrache le jour de vous, ou de Tibere?
Si j'échappe à ſa haine, expirer de douleur,
Vous perdre, enfin, Madame, eſt-ce un moindre malheur?
Ne craignez pourtant rien de mon amour extrême:
L'ordre que je reçois m'eſt une loi ſuprême:
J'ai peur, ſi je reſtois plus long-temps en ces lieux,
Que mon ſort envers vous ne fût contagieux.
Pour ne pas à l'orage expoſer votre tête,
Je vai par mon exil écarter la tempête;
Et laiſſer au rival que vous me préferez,
Les appas dangereux que j'ai trop adorez.

Si vous m'aimez encor, j'en attends une preuve.
Vous avez assez mis ma constance à l'épreuve,
Madame ; à ma douleur n'offrez aucun secours ;
Il suffit de mes maux pour terminer mes jours :
Ne pleurez point : mon cœur prêt à quitter vos charmes,
Ne peut s'accoûtumer à voir couler vos larmes :
Je ne partirai point si vous en soûpirez ;
Promettez-moi.....

AGRIPPINE.

Seigneur, vous me désespérez.
Dans l'état déplorable où mon ame est réduite,
Je crains votre présence, & je crains votre fuite.
Cher Prince, que je perds, & que j'aime toûjours ;
Pour la gloire de Rome ayez soin de vos jours :
Et quel que soit l'azile où vous alliez vous rendre,
Contraignez votre amour à venir me l'apprendre.
De peur d'être écouté ne m'opposez plus rien.
Je vous rends votre cœur, & vous laisse le mien :
Je ne puis vous l'ôter, quelque effort que je fasse.
Venez, qu'en vous quittant, Prince, je vous embrasse ;
Et que dans ce moment tous mes sens interdits....
Partez ; je ne sçai plus, Seigneur, ce que je dis.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

Vient-elle ? l'as-tu vûë ? & puis-je me promettre ;
Qu'au genereux Piſon elle ait rendu ma lettre ?
Si du trouble où je ſuis il peut être averti ,
S'il peut.... Germanicus ne ſera point parti.
Quoique d'une impoſture il ne ſoit point capable,
Un peu de défiance eût été pardonnable.
Mon cœur en le quittant ne ſe poſſedoit pas.
Quelque Romain fidele auroit ſuivi ſes pas :
Dès hier j'aurois appris s'il s'éloigna de Rome,
Et ne douterois plus du ſort d'un ſi grand homme....
Juſte ciel ! à ſa perte aurois-tu conſenti ?
Ton ſoin.... Non, ce Heros ne ſera point parti.
Quand il me le promit, il me trompoit ſans doute.
Je l'ai quitté, je ſçai quels efforts il m'en coûte ;
Et s'il eſt vrai qu'il m'aime autant qu'il eſt aimé ,
Un départ ſi cruel l'auroit plus allarmé....
à Flavian.
Tu ne m'as point appris ſi tu voyois Flavie :
Pour hâter ſon retour que ne l'as-tu ſuivie ?
Je ſçaurois maintenant ce que je veux ſçavoir :
Je n'aurois plus de crainte, ou n'aurois plus d'eſpoir ;

Et tout autre deſtin me ſembleroit moins rude,
Que l'affreuſe rigueur de mon incertitude.
De contenter mes vœux Flavie a peu de ſoin :
Pour tarder ſi long-temps Rome n'eſt pas ſi loin :
Elle n'ignore pas quelle nuit j'ai paſſée ;
Elle a ſçû quels objets occupoient ma penſée.
J'ai crû voir ſur un char Druſus victorieux :
Un ſpectre encor ſanglant s'eſt offert à mes yeux :
„ Si j'oſai vous aimer, il m'en coûte la vie,
M'a-t-il dit, j'en ai fait confidence à Flavie ;
Et ſi Germanicus voyoit encor le jour,
Elle ſeroit.... Flavie eſt enfin de retour,

SCENE II.

AGRIPPINE, FLAVIE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

Helas ! Flavie, helas ! que tu m'as miſe en peine
Des malheurs que je crains viens me rendre certaine.
Dis-moi ce qu'on a fait, & ce que l'on réſout.
Piſon vient-il ? enfin, éclaircis-moi de tout.
Déſeſpere mon cœur, ou le rends plus tranquille.
Parle.

FLAVIE.

J'ai fait à Rome un voyage inutile,
Madame ; & tous mes ſoins ont été ſuperflus.
On ne m'a rien appris du grand Germanicus.
Pour remplir mon devoir, & pour vous ſatisfaire ;
Je n'ai rien oublié de ce que j'ai pû faire :
Mais que pouvoit mon zele en cette occaſion ?
Rome n'eſt que déſordre & que confuſion.

On y trouve par tout des espions infâmes,
Dont l'art abominable est de sonder les ames ;
Et d'arracher des cœurs, par un subtil détour,
Ce qu'on sent pour Tibere, ou de haine, ou d'amour.
Ces méchans en faveur ; par de lâches maximes,
D'un aussi méchant qu'eux applaudissent les crimes ;
Servent sa tyrannie, & croiroient aujourd'hui,
Ne pas faire leur cour s'ils valloient mieux que lui.
Que vous dirai-je ? on tremble, & loin qu'on se hazarde
A vouloir. . . .

AGRIPPINE.

Parle-moi de ce qui me regarde.
Parle-moi du Heros pour qui j'eus tant d'amour ;
Flavie ; & laisse-là l'Empereur & la Cour.
Du secours de Pison que dois-je me promettre ?
L'as-tu vû ? viendra-t-il ? a-t-il reçû ma Lettre ?
S'il sçavoit ma douleur il seroit arrivé.

FLAVIE.

Je l'ai cherché, Madame, & ne l'ai point trouvé.
Je m'en suis informée avec un soin extrême ;
J'ai vû tous ses amis ; j'ai vû son pere même :
On ne sait à la Cour ce qu'il est devenu.
On croyoit qu'en ce lieu vous l'auriez retenu.
Drusus en est lui-même en des peines cruelles.
Il ne peut quoi qu'il fasse en avoir de nouvelles.
Pour le pompeux hymen qu'on celebre aujourd'hui ;
On m'a dit que ce Prince avoit besoin de lui.
En quelque lieu qu'il soit aucun n'en peut rien dire ;
On ignore. . . .

AGRIPPINE.

Il suffit ; souffre que je respire.
Ce que je desirois, Flavie, est arrivé ;
Mes souhaits sont remplis : mon amant est sauvé.
Ciel, qui m'as écoutée, & qui loin de l'orage,
As mis en sûreté ton plus parfait ouvrage,

Aux dépens de ma vie acheve ſon bonheur :
Ainſi que de ſes yeux bannis-moi de ſon cœur.
Helas! ſi ſa tendreſſe eſt égale à la mienne,
Suivi de ſon amour, que crois-tu qu'il devienne ?
Par les maux que je ſens je comprends ſes douleurs.
Il en mourra. Qu'il vive, & qu'il s'engage ailleurs.
Que d'un plus digne objet ſon ame poſſedée,
De mes foibles appas lui dérobe l'idée :
Voilà quels ſont mes vœux : & pour être exaucez,
Dieux ! à qui je les fais, ils me coûtent aſſez.
Tout grand qu'eſt mon malheur, il n'eſt pas ſans remede,
Flavie ; un peu de joye à ma douleur ſuccede :
Tu n'as point vû Piſon ; mon cœur eſt raſſûré :
Avec Germanicus Piſon s'eſt retiré.
Soit qu'il ait redouté la fureur de Tibere,
Soit que ſon zele ardent n'ait ſongé qu'à me plaire,
De ce Prince ſans doute il a ſuivi les pas.

FLAVIE.

Je voudrois qu'il fût vrai, mais je ne le crois pas.
Si j'oſe m'expliquer, mon erreur eſt extrême,
Ou bien Germanicus n'eſt point parti lui-même.
Le ſoupçonner de fuir, c'étoit lui faire tort.
Madame, il vous adore, & ne craint point la mort.
S'il vous eût obéïe, il eût trahi ſa flâme.

AGRIPPINE.

Ne me déguiſe rien. L'as-tu vû ?

FLAVIE.

Non, Madame.
Mais Albin eſt à Rome, & je l'ai rencontré.
Auſſi-tôt qu'à mes yeux le hazard l'a montré,
De l'ordre que j'avois je me ſuis ſouvenuë.
Il s'en eſt peu fallu qu'il ne m'ait méconnuë :
A la fin l'ame émûë, & le cœur interdit,
J'irai voir la Princeſſe, eſſout ce qu'il m'a dit.
J'ai vû dans ſes regards un déſordre funeſte ;
Et je doute.... Je crains de vous dire le reſte.

AGRIPPINE.

Parle, je te l'ordonne, ou cesse de me voir.
Je crains plus de malheurs, que je n'en puis sçavoir.
Ne me dérobe pas la douceur de me plaindre.
C'est croître ma douleur que la vouloir contraindre.
Finis l'incertitude où flottent mes esprits.
Germanicus est mort?

FLAVIE.

Je n'en ai rien appris,
Madame. Mais enfin s'il faut parler sans feindre,
Pour un Prince si cher vous avez lieu de craindre.
On a fait en tumulte assembler le Senat:
On parle sourdement de quelque assassinat.

AGRIPPINE.

Ah, Dieux!

FLAVIE.

On ne dit point, tant on craint sa colere,
A quelle illustre vie en a voulu Tibere;
Car à chaque forfait dont il s'ose flétrir,
Ce que Rome a de grand est ce qu'il fait périr.
Jamais sous un tyran les coupables ne tremblent,
Ils ne s'attaquent point à ceux qui les ressemblent;
Mais près d'un Empereur sous le vice abbatu,
C'est un crime à punir qu'avoir trop de vertu.
Si pour Germanicus Rome craint quelque chose,
Ce qu'il a de mérite en est la seule cause.
Jusqu'ici cependant on ignore son sort.

AGRIPPINE.

On l'ignore! Dis tout. Germanicus est mort.
C'est me nier en vain ce qu'il faut que je sçache:
Jamais de ses pareils le trépas ne se cache:
L'univers, dont leur bras fut toûjours le soûtien,
Pour douter de leur sort, les observe trop bien:
Par tout où les conduit l'ardeur qui les seconde,
Ils attachent sur eux les yeux de tout le monde;

Et bien-tôt dans ce lieu le Senat déſolé,
M'apprendra par ſes pleurs ſi l'on s'eſt immolé
Un Heros, qui n'aguere idolâtré dans Rome,
Entre les Dieux & lui ne voyoit aucun homme.
Me l'apprendra ! que dis-je ? en doutai-je ? non ;
non ;
Les crimes de Tibere ont fait tout ſon renom.
Depuis qu'à ſes deſirs les deſtins ſont propices,
Il ne s'eſt ſignalé que par des injuſtices.
Le lâche aura dans l'ombre, au gré de ſes ſouhaits ;
Par le plus noir de tous couronné ſes forfaits.
Il aura.... Quel ſoupçon dans mon cœur vient de naître ?
Seroit-il vrai, grands Dieux ! que Piſon fût un traître ?
Lui de qui tant de fois le zele peu commun....
Il m'aime, il l'a fait voir ; n'importe, c'en eſt un.
Pour vanger ſon amour que ſa rage ſurmonte,
Il a fait ce grand crime, & ſe cache de honte :
Aux fureurs d'un tyran ſon déſeſpoir s'eſt joint.
Je ne m'étonne plus s'il ne ſe montre point :
Il me craint. Va, méchant, ta crainte eſt inutile ;
A qui veut l'imiter Ceſar offre un azile ;
Et tu peux hautement prétendre au Conſulat,
Après l'heureux ſuccès d'un ſi noir attentat.
Flavie, as-tu compris la grandeur de ma peine ?

FLAVIE.

Albin de votre ſort va vous rendre certaine ;
Il vient.

Au premier des humains alloit rendre éternelle ;
Si Piſon, toûjours prêt à faire ſon devoir ;
De la part de Druſus ne l'étoit venu voir ;
Pour lui dire en ſecret que Ceſar par envie,
Armoit des aſſaſſins pour attaquer ſa vie :
Et pour tout rendre aiſé dans l'horreur de la nuit,
Qu'il devoit le mander ſans eſcorte & ſans bruit.
De peur d'être accuſé d'avoir trahi Tibere,
Il ſe retire enſuite, & défend qu'on l'éclaire.
A peine eſt-il ſorti qu'un grand bruit nous ſurprend :
Sans en être effrayé Germanicus l'entend :
Senſible à ma priere, avant que de paroître,
Il me permet de voir quel ſujet le fait naître ;
Et Piſon, dont le ſang crioit vengeance aux Dieux,
Eſt le premier objet qui m'a frappé les yeux.

AGRIPPINE.

Que je le plains, Albin, & que ſon ſort me touche !

ALBIN.

Je me ſuis à l'inſtant approché de ſa bouche.
Son cœur prêt d'expirer luttoit contre la mort ;
Cependant à ma voix il m'a connu d'abord.
Si pour Germanicus ta paſſion eſt forte,
De ſon appartement empêche qu'il ne ſorte,
M'a-t-il dit. C'eſt à lui qu'en vouloit l'aſſaſſin,
Qui par un crime horrible a fini mon deſtin.
De la main de mon frere.... A ce mot il ſoûpire ;
Et durant quelque temps demeure ſans rien dire.
A la fin, quoique foible, il éleve ſa voix ;
Et faiſant un effort pour la derniere fois :
Mon frere, pourſuit-il, à la gloire inſenſible,
A pour Germanicus une haine invincible :
Et m'ayant vû ſortir de ſon appartement,
Après m'avoir dans l'ombre atteint mortellement,
Reconnois, m'a-t-il dit, la main qui t'aſſaſſine ;
C'eſt celle de Piſon, du mari de Plancine ;
Et ſi dans ce moment je ne t'euſſe attaqué,
Mon frere te cherchoit qui ne t'eût pas manqué.

De Cesar qui te hait devenu le complice,
Je lui fais avec joye un si grand sacrifice.
Meurs. A ces mots le lâche, assisté de Rufus,
Croyant au lieu de moi perdre Germanicus,
Me releve de terre; & de l'indigne épée,
Que d'un sang plus illustre il vouloit voir trempée,
Résolu d'assouvir sa coupable fureur,
Me perce en tant d'endroits, sans toucher à mon cœur,
Qu'il semble que le sort en souffrant ma ruine,
Ait voulu respecter l'image d'Agrippine;
Et me donner le temps d'implorer sa bonté,
Pour avoir le pardon de ma témerité.
Apprens lui, cher Albin, qu'il m'eût été facile,
De prolonger le cours d'une vie inutile,
Et de me garentir d'un si funeste sort;
Si l'aveu de mes feux n'eût mérité la mort.
De ses justes mépris me voyant la victime,
Un trépas immortel éternisoit mon crime:
Ne pouvant de ma flâme interrompre le cours,
Je mourois à toute heure, & l'adorois toûjours.
Puisqu'à Germanicus j'ai conservé la vie,
D'un bonheur assez grand ma disgrace est suivie:
Ils sont nez l'un pour l'autre, & mes sinceres vœux. . . .
Adieu. Le juste ciel puisse les rendre heureux!
Ce souhait achevé d'un soûpir tout de flâme,
Il prépare avec joye un passage à son ame;
Et sûr qu'en vous servant il va perdre le jour,
Prend les traits de la mort pour les traits de l'amour.

AGRIPPINE.

Cher Pison, qui m'aimois d'une amitié si pure,
Pardonne à mon orgueil ce qu'il t'a fait d'injure;
Et pour prix de tes soins dignes d'un autre sort,
Daigne accepter les pleurs que je donne à ta mort.

SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, GERMANICUS, DRUSUS, LIVIE, ALBIN, FLAVIAN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

OU venez-vous, Seigneur, & quelle eſt votre envie?
L'infortuné Piſon vient de perdre la vie:
Des deſſeins de Ceſar ſa mort vous éclaircit.
Fuyez, Seigneur.

GERMANICUS.

Albin m'en a fait le récit,
Madame; & le Senat par un ordre équitable,
Pour venger ce trépas fait chercher le coupable.
Ceſar qui de ce crime a lieu d'être ſurpris....

AGRIPPINE.

Ceſar, Seigneur? Albin vous a-t-il tout appris?
Vous a-t-il dit?... Ceſar eſt ſurpris de ce crime!
Que je vous plains, Seigneur, d'être ſi magnanime!
Tout ce que dit Ceſar vous doit être ſuſpect.
à Druſus.
Prince, il eſt votre Pere; & je perds le reſpect:
Mais de ſa cruauté vous avez connoiſſance.

DRUSUS.

Epargnez-le, Madame, au moins en ma préſence;

Et

Et ſi quelque forfait vous le rend odieux,
Souffrez que mon devoir en détourne mes yeux.
L'aſſaſſin de Piſon, puiſqu'il s'eſt fait connoître,
A l'aſpect des tourmens ſe dédira peut-être :
Suſpendez juſques-là votre reſſentiment ;
Et des mains de Ceſar recevez votre amant.
Pour nous faire paroître une bonté de pere,
Il me rend ma Princeſſe, & vous donne à mon frere :
Pour vous en aſsûrer il nous envoye ici.

AGRIPPINE.

Il nous veut perdre tous, puiſqu'il en uſe ainſi.
Je le connois, Seigneur, ſes bontez ſont à craindre.

LIVIE.

Ne craignez rien ; Ceſar s'eſt expliqué ſans feindre.
Nous ſortons du Palais, où le peuple irrité
Redemandoit mon frere, & s'étoit révolté :
Il alloit s'échapper à quelque violence,
S'il ne l'eût appaiſé par ſa ſeule préſence.
Ceſar, qui de ce trouble a craint l'évenement,
S'eſt réſolu ſans peine à ce grand changement :
Et ce qu'a fait Druſus en faveur de mon frere,
A réparé ſa faute, & calmé ma colere.

GERMANICUS *à Agrippine.*

Je n'ai plus, ma Princeſſe, à combattre que vous.
Ceſar s'eſt déclaré ; j'ai vaincu ſon courroux :
Vous ſeule à mon bonheur pouvez être contraire ;
Vous ſeule. . . .

AGRIPPINE.

Non, Seigneur, j'ai le cœur trop ſincere ;

Je vous aime : ce mot vous répond de ma foi ;
Et je me dois à vous ſi l'on me rend à moi.
Mais l'Empereur. . . .

GERMANICUS.

Madame, il eſt au Capitole ;
C'eſt dans ce lieu ſi ſaint qu'il veut tenir parole :
Le Senat l'accompagne ; & voici le grand jour,
Qu'avec impatience attendoit notre amour.
Puiſqu'à nous rendre heureux la fortune conſpire,
Ne donnons pas au ſort le temps de la dédire :
Allons au Capitole où Ceſar nous attend ;
Et craignons les retours de ſon eſprit flottant.
Vous cependant, Albin, qui m'êtes ſi fidele,
Au pere de Piſon allez offrir mon zele ;
Parlez-lui de ſon fils, & faites un effort,
Pour marquer la douleur que me cauſe ſa mort.

FIN.

MARIE STUARD,

REINE D'ECOSSE.

TRAGEDIE.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC

DE S^T AIGNAN,

PAIR DE FRANCE,

Chevalier des Ordres du Roi, Premier Gentilhomme de ſa Chambre, Gouverneur & Lieutenant General pour Sa Majeſté de la Ville, Citadelle & Province du Havre.

MONSEIGNEUR,

Je ne ſçai point imiter ces Ecrivains, qui par d'ingenieux menſonges

accablent de loüanges des perſonnes qui ne les meritent pas. Je ne dirai rien ici à votre gloire, que ce que la verité a pris ſoin de m'en apprendre: mais les vertus qu'on ne peut vous conteſter vaudront bien aux yeux éclairez celles qu'on invente pour les autres. Se faſſe qui voudra des Heros de ces favoris de la fortune, qui élevez par ſon caprice ne manquent jamais de tomber par ſes révolutions. Je ſçai, MONSEIGNEUR, ce que vous êtes par le ſang dont vous ſortez: comme il en eſt peu de plus illuſtre, il en eſt peu auſſi qui ſoit dans une plus grande élevation; mais dans quelque rang que vous ſoyez, vous n'en êtes point redevable à la fortune; & s'il n'étoit attaché à votre naiſſance, l'équité en auroit fait le prix de votre

merite. La distinction dont vous honore un Monarque, qui par ſes vertus ſe fait diſtinguer de tous les autres Rois de la terre, dit bien mieux que je ne le pourrois faire quelles qualitez vous devez avoir pour la meriter : il y a peu de perſonnes à ſa Cour pour qui ſon eſtime ſe ſoit plus hautement déclarée ; & ſi elle peut s'acquerir par le zele le plus pur, & par la fidelité la plus inviolable, il n'y en a point dans tous ſes Etats à qui elle ſoit mieux dûë qu'à Vous. Toûjours infatigable pour le ſervice de ſa Majeſté, votre vigilance vous fait trouver par tout, & ne rencontre aucun obſtacle qu'elle n'applaniſſe. Faut-il faire ſucceder les vertueux plaiſirs à ſes occupations heroïques, votre eſprit, dont les lumieres ſont ſi étenduës, ajoûte

des beautez à ce que ſont de plus achevé les plus ſçavans Maîtres : Faut-il travailler pour ſa gloire, votre valeur ne peut ſouffrir que vous vous repoſiez ſur les lauriers que vous avez cueïllis, tant que vous trouvez à en cueïllir de nouveaux ; & jamais homme n'a mieux juſtifié que vous que le grand genie & le grand courage ne ſont pas incompatibles. Que la médiſance & l'envie examinent avec tant de ſeverité qu'il leur plaira ce que je prends la liberté de dire de Vous, & qu'elles m'accuſent de flaterie ſi elles l'oſent. A quelque inſolence que leur inclination les porte, il eſt des veritez qu'elles ſont contraintes de reſpecter ; & votre nom prononcé doit ſuffire pour leur impoſer ſilence. C'eſt en vain, MONSEIGNEUR, qu'elles ſe ſont

déchaînées avec tant d'impetuoſité contre la Tragedie que je vous préſente : les témoignages que vous avez eu la bonté de rendre en ſa faveur, lui ont acquis une réputation à l'épreuve de leurs traits les plus empoiſonnez ; & s'il m'eſt permis de rappeller le plaiſir le plus ſenſible que j'aye eu de ma vie, les larmes que vous ne pûtes vous empêcher de répandre à la premiere lecture que j'en fis, m'étoient d'illuſtres garens du ſuccès qu'elle devoit avoir à la ſeconde. J'aurois aſſez de modeſtie pour ne pas vous faire reſſouvenir que vous fûtes témoin des applaudiſſemens que je reçûs, ſi le reſpect & la reconnoiſſance ne m'obligeoient à deffendre les ſuffrages detant de perſonnes de la plus haute qualité, & du plus ſublime merite,

qui ayant écouté mon ouvrage ſans prévention, en dirent leur ſentiment ſans injuſtice. Il eſt vrai, MONSEIGNEUR, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les plus honnêtes gens de l'Europe ſe ſont déclarez pour Marie Stuard contre l'oppreſſion & la calomnie : ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle a été perſecutée par l'erreur & par l'ignorance : ſon ſort eſt d'être éternellement condamnée par des Juges corrompus, & de conſerver éternellement ſa gloire malgré les efforts qu'on a toûjours faits pour la détruire. Après tous les avantages que vous lui avez procurez, la generoſité qui vous eſt ſi naturelle vous ſollicite à lui donner un azile, plus ſacré & plus inviolable que celui qu'elle reçût autrefois d'une tête couronnée. L'Hiſtoire re-

marque que la Reine Elizabeth en lui envoyant offrir une retraite dans ſes Etats, lui fit préſenter un cœur de diamans, qui fut moins une marque de ſon amitié qu'un préſage de la dureté du ſien. Ce n'eſt point, MONSEIGNEUR, un cœur de diamant que Marie Stuard vous demande : c'eſt ce cœur ſenſible, ce cœur bienfaiſant, ce cœur qui en captive tant d'autres par ſa bonté, qu'elle veut s'efforcer de meriter par un reſpect auſſi profond que celui avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & obéiſſant ſerviteur, BOURSAULT.

ACTEURS.

MARIE STUARD, Reine d'Ecoſſe.

ELISABETH, Reine d'Angleterre, fille d'Henri VIII. & d'Anne de Boulen.

LE DUC DE NORFOLC, autrefois favori d'Eliſabeth.

LE COMTE DE MORRAY, frere naturel de Marie Stuard.

LE COMTE DE NÉUCASTEL, ami du Comte de Morray.

LANCASTRE, Confidente d'Eliſabeth.

MELVIN, Ecuyer de Marie Stuard.

KENEDE, ALBIONE, Suivantes de Marie Stuard.

KILLEGRE, Capitaine des Gardes d'Eliſabeth.

EURIC, Lieutenant des Gardes d'Eliſabeth.

GARDES.

La Scene eſt à Londres.

MARIE

MARIE STUARD,
REINE D'ECOSSE.
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE NEUCASTEL, EURIC.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

EURIC, dans ce Palais ne m'accompagnez pas;
Un ordre exprès du Duc conduit ici mes pas.
Son cœur brûle en secret d'une nouvelle flâme;
Ou quelque grand dessein doit rouler dans son ame;
Pour me le confier il m'a mandé trois fois:
Mais toûjours quelque obstacle a retenu sa voix.
Quoique l'ambition ou l'amour entreprenne,
Ce secret de son cœur n'échappe qu'avec peine.
Il me rappelle encor avec empressement;
Et je veux profiter de cet heureux moment.
S'il me parle en ce lieu, quoiqu'il puisse m'apprendre

Le Comte de Morray peut aiſément l'entendre :
Dans l'entretien concerté j'ai déja pris le ſoin,
De conduire moi-même un fidele témoin.
Pour le bien de l'Etat le Comte y devroit être.

EURIC.

Seigneur, en ce moment il nous entend peut-être.
Je viens vous répeter les ſermens qu'il a faits,
De porter votre ſort plus loin que vos ſouhaits.
Si juſqu'à ſon hymen Eliſabeth l'éleve,
Si par la mort du Duc cette action s'acheve,
Sans ceſſe de ſon trône infatigable appui;
Vous douterez qui regne ou de vous ou de lui.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Je me fie à ſa foi. Qu'il ſe fie à mon zele.
Vaincu par ſes raiſons je lui ſerai fidele.
Un ſerment ſolemnel après de grands combats,
Vient de m'aſſocier à tous ſes attentats.
Je vous l'ai déja dit; c'eſt avec violence
Que j'embraſſe le crime & quitte l'innocence:
Mais en vain ma vertu révolte ma raiſon;
Les remords déſormais ne ſont plus de ſaiſon.
Le Duc dont la conduite eſt ſuſpecte à la Reine,
Se creuſe un précipice où j'ai peur qu'il m'entraîne:
Quoique de ma fortune il ait été l'appui,
J'aime mieux l'y pouſſer qu'y tomber avec lui.
Pour eſſai d'injuſtice, inſenſible à la gloire,
Déja de cent bienfaits j'ai perdu la mémoire;
Et lorſqu'on eſt ingrat, ne ſçavez-vous pas bien,
Que les autres forfaits ne coûtent preſque rien?
Quelqu'un vient : C'eſt le Duc. Soit qu'il aime ou conſpire,
Allez prêter l'oreille à ce qu'il va me dire.

SCENE II.

LE DUC DE NORFOLC, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE DUC DE NORFOLC.

Comte.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur?

LE DUC DE NORFOLC.

De grace, employez tous vos soins;
A voir si dans ce lieu nous sommes sans témoins.
Haï d'Elisabeth, je ne fais point de doute,
Que je ne sois perdu si quelqu'un nous écoute.
Déja depuis long-temps ce Palais malheureux,
Pour les gens de ma sorte est un lieu dangereux.
Il faut près de la Reine être flateur & traître:
Jusqu'ici tout mon crime est de n'avoir pû l'être;
Mais puisque de mon zele on s'ose défier,
Il faut l'être une fois pour me justifier.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, nous sommes seuls. Tout paroît favorable....

LE DUC DE NORFOLC.

D'un effort genereux vous sentez-vous capable?
Avant que de répondre interrogez-vous bien,
Et si vous hesitez ne me promettez rien.
Pour peu que la fortune à mes vœux soit contraire,
Vos jours sont en danger, je ne puis vous le taire:
Et pour tout privilege, en un degré si haut,
Je vous traîne avec moi sur un même échaffaut.

Un cœur tel que le mien n'a point l'art de surprendre.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, me voilà prêt. Que faut-il entreprendre ?
Quel que soit le péril où je dois m'exposer,
Mon zele & vos bienfaits me le font mépriser.
Que le sort à son gré vous flate ou vous outrage,
Je n'oublirai jamais que je suis votre ouvrage ;
Et que par vos bontez je me vois dans un rang,
Digne d'un plus grand homme, & d'un plus noble sang.
Je n'examine point quelle main vous opprime :
Pour défendre vos droits je croi tout légitime :
Rien ne m'est plus sacré que ce que je vous doi ;
Et la reconnoissance est ma premiere loi.
Ainsi que vos bontez mon zele est sans limites.

LE DUC DE NORFOLC.

Puis-je me reposer sur ce que vous me dites ?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Oüi, Seigneur ; Et bien-tôt par mes soins empressez,
Vous connoîtrez vous-même à quel point. . . .

LE DUC DE NORFOLC.

C'est assez.
Comte de Neucastel, je vous ouvre mon ame.
Je suis las d'obéir aux ordres d'une femme.
Depuis qu'Elisabeth regne sur les Anglois,
L'injustice triomphe, & fait taire les Loix.
Pembroc, qui le premier la fit proclamer Reine,
Ne fut pas à couvert de son injuste haine :
Dès qu'il l'eut affermie en cet auguste rang,
Pour le prix de son zele elle eut soif de son sang ;
Et d'un si ferme appui priva son diadême,
Si-tôt que sur sa tête il l'eut posé lui-même.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, des maux passez perdons le souvenir ;
Il en est de présens, & qu'il faut prévenir.

Depuis combien de temps une Reine innocente,
Dans les fers, dans l'opprobre eſt-elle gémiſſante?
Verrons-nous ſans horreur un ouvrage ſi beau;
Achever ſes deſtins par la main d'un Bourreau?
La fiere Eliſabeth, Princeſſe illégitime,
Qui n'eût point vû le jour ſans le ſecours d'un crime,
Peut-elle aſſujettir la Majeſté des Rois,
A l'indigne rigueur de ſes injuſtes loix?
Que dira l'avenir d'une audace ſi grande?
Donnons à la vertu l'appui qu'elle demande.
Des maux dont on l'accable interrompons le cours,
C'eſt de notre valeur qu'elle attend du ſecours.

LE DUC DE NORFOLC.

J'aurois moins tardé, Comte, à lui montrer mon zele,
Si j'avois crû trouver un ami ſi fidele:
Mais dans une occurrence où tout doit m'effrayer,
A quel homme à la Cour pouvois-je me fier?
Pour m'y rendre coupable on met tout en uſage:
Il n'eſt point là d'ami qui n'ait plus d'un viſage:
Tel qui m'offroit ſon ſang me refuſe ſon bras;
Et mes plus grands bienfaits n'ont fait que des ingrats.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Suivons les mouvemens que le ciel nous inſpire.
D'une Reine odieuſe il veut finir l'empire.
Injuſte aux étrangers, cruelle à ſes ſujets,
Elle eſt d'intelligence à remplir nos projets:
Et pour nous dérober au joug qui nous opprime,
S'il faut que malgré nous il nous échappe un crime;
De quoi que notre eſprit puiſſe être combattu,
C'eſt un crime forcé qu'approuve la vertu.
S'il vous manque, Seigneur, un bras pour le commettre,
Pour le bien de l'Etat je puis tout me permettre:
Ne laiſſez point languir mon zele impatient.
L'eſprit d'Eliſabeth inquiet, défiant,

Tend des pieges secrets que jamais on n'évite,
A moins qu'on n'entreprenne aussi-tôt qu'on médite.
En de plus dignes mains transmettons son pouvoir,
Avant qu'elle ait le temps de s'en appercevoir.
Enfin prescrivez-moi ce qu'il faut que je fasse.

LE DUC DE NORFOLC.

Non, non; je ne veux point mériter ma disgrace.
Les plus heureux forfaits ne sçauroient me tenter.
Si de votre secours j'ose ici me flatter,
Dans l'auguste Stuard j'aime la vertu même,
Et tout semble d'accord pour perdre ce que j'aime.
Son frere (si ce nom lui doit être permis)
Est le plus dangereux de tous ses ennemis.
Pour ne pas offenser la beauté que j'adore,
Mon cœur n'exhale point le feu qui le devore:
Quoiqu'il porte en tous lieux les traits qui l'ont frappé,
Jamais de mon amour rien ne m'est échappé:
Entre une Reine & moi le ciel met tant d'espace,
Que je n'ose à ses yeux étaler mon audace;
Et n'étoit le secours que j'attends de vos soins,
Jamais un feu si pur n'auroit eu de témoins.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Vous ne pouviez, Seigneur, dans un sein plus fidele,
Déposer le secret d'une flâme si belle.
Tout mon sang répandu pour vous prouver ma foi,
Ne m'acquitteroit pas de ce que je vous doi.
Offrez-moi le moyen de vous faire paroître....

LE DUC DE NORFOLC.

Gouverneur des Cinq-Ports, vous en êtes le maître.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Oüi, Seigneur, je le suis: Et c'est par votre choix.
Que puis-je? Commandez. Et quoique je hazarde....

LE DUC DE NORFOLC.

De l'illustre Stuard j'ai corrompu la garde.

Et sûr du prompt secours que vous m'avez offert,
J'attends que pour sa fuite un Port me soit ouvert.
Ma vie est enchaînée à cette confidence :
Mais avec tant de zele & de reconnoissance,
Avec tant de bonté, tant d'ardeur, tant de foi,
Mes déplorables jours vous sont plus chers qu'à moi.
Je ne les risque point quand je vous les confie.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Je ne puis condamner une si noble envie :
Mais de ce grand dessein l'évenement douteux,
Expose votre tête au sort le plus honteux.
Souvent de tels projets ont des suites cruelles ;
Des soldats corrompus sont rarement fideles ;
Et vous n'ignorez pas, Seigneur, que sur ce point
La Reine est inflexible, & ne pardonne point.
A la Cour, où la foi n'ose presque paroître,
L'espoir de s'agrandir fait aisément un traître.
Si vous êtes surpris, vous vous perdez.

LE DUC DE NORFOLC.

Helas !
Tout est perdu pour moi si je ne me perds pas.
Des Juges dévoüez, sans honneur, sans naissance,
D'une Reine adorable ont proscrit l'innocence.
L'injuste Elisabeth, maîtresse de son sort,
Dans ses cruelles mains tient l'arrêt de sa mort.
Dès demain la clarté lui peut être ravie :
Le temps presse. Un moment décide de sa vie.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, à ces raisons je n'osé m'opposer :
La grandeur du péril les doit autoriser.
Pour dérober sa vie au sort qui la menace,
Dites-moi quel effort vous voulez que je fasse.
Encore un coup, Seigneur, je suis prêt.....

LE DUC DE NORFOLC.

Qu'il m'est doux
D'avoir dans mon malheur un ami tel que vous !
Comte, puisque pour moi votre ardeur est si grande,

L'effort dont j'ai beſoin, & que je vous demande ;
C'eſt d'aider à mon zele à mettre en liberté
La plus haute vertu qui jamais ait été :
C'eſt d'aider à mon zele à ſauver une Reine,
Qui par les droits du ſang eſt votre Souveraine.
Celle qui ſur ſon trône oſe impoſer des loix,
A la force pour titre, & ſes crimes pour droits.
Si je ſors d'Angleterre, & qu'on vous y retienne,
Je ſçai que votre tête y répond de la mienne ;
Mais ſous un ciel plus doux accompagnez nos pas :
Suivez notre fortune en de meilleurs climats :
Vous ne laiſſez ici ni Maîtreſſe ni Femme ;
Et ſi l'ambition eſt ſenſible à votre ame,
Quel rang n'aurez-vous point dans la paiſible Cour
De l'adorable objet qui vous devra le jour ?
A la ſombre clarté qui tombe des étoiles,
De ce Port cette nuit doivent ſortir vingt voiles ;
Et ſans doute le ciel nous offre ce ſecours,
Pour mettre en ſûreté de ſi précieux jours.
Pendant l'obſcurité, le calme & le ſilence,
Du Comte de Morray trompons la vigilance :
Pour être de l'Ecoſſe injuſte poſſeſſeur,
A ſon ambition il immole ſa ſœur.
Le criminel amour dont il a reçû l'être,
Le condamne. ...

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, je croi le voir paroître :
Laiſſez-moi de ſon cœur pénetrer les ſecrets.
Pour remplir vos deſirs je vous ſuivrai de près.

SCENE III.

LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

He bien, Seigneur....

LE COMTE DE MORRAY.

Souffrez que mon cœur se déploye ;
Et que j'étale ici la grandeur de ma joye.
Rien ne s'oppose plus au succès de mes feux :
Mon plus grand ennemi met le comble à mes vœux ;
A l'hymen où j'aspire une voye est ouverte :
Et mon rival lui-même aide à hâter sa perte.
Un sincere témoin de tout ce qu'il a dit,
En va faire à la Reine un fidele récit.
Nous triomphons.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, j'ai toûjours le même zele ;
Mais prêtez de la force à mon cœur qui chancelle ;
Et puisque le silence est encore à mon choix,
Laissez-moi vous parler pour la derniere fois.
J'entreprens une route où j'ai peu d'habitude ;
J'y marcherai, Seigneur, avec incertitude.
Au milieu du chemin que vous m'avez tracé,
Je puis me repentir de l'avoir commencé.
Quand je songe à l'horreur qui fuit le nom de traître,
Des retours de vertu me font craindre de l'être.
Quoique par vos conseils vous m'ayez inspiré,
J'ai peur d'avoir promis plus que je ne ferai.

Mon ame chancelante, incertaine, confuſe,
Tantôt s'offre à la honte, & tantôt s'y refuſe ;
Et je voi trop de riſque à vous y confier,
Si je n'ai votre appui pour me fortifier.
Avez-vous vers le crime un penchant ſi rapide,
Que rien ne vous arrête ou ne vous intimide ?
Votre ſœur immolée, il ne ſera plus temps
D'honorer ſa vertu de regrets impuiſſans.
Quoique de ſa rigueur Eliſabeth l'accable,
Nous ſçavons vous & moi qu'elle n'eſt point coupable ;
Et ſi quelque tendreſſe excitoit vos remords,
Jugez en quel péril je me verrois alors.
Il faudroit que mon ſang. . . .

LE COMTE DE MORRAY.

Moi, des remords ! moi, Comte !
D'un ſoupçon qui m'outrage épargnez-moi la honte.
Quelle peur vous allarme ? Et par quel ſort fatal
Ai-je pû mériter qu'on me traite ſi mal ?
Depuis qu'à mes deſſeins j'ai vû le crime utile,
J'ai ſecoüé le joug de la vertu ſtérile.
Pour acquerir un trône il n'eſt point de forfaits,
Qui ne changent de nom quand ils ont du ſuccès.
Tant qu'un lâche devoir a reglé ma conduite,
En quel rang ma fortune a-t-elle été réduite ?
Et lorſque ſans effroi je me ſuis écarté,
A quel degré d'honneur ſuis-je d'abord monté ?
Pour m'exclure à jamais de la Toute-puiſſance,
Ma ſœur m'oppoſe en vain les droits de ſa naiſſance.
L'Angleterre exceptée, en tous les autres lieux,
Le regne d'une femme eſt un regne odieux :
La plus ferme couronne un moment ſur ſa tête,
Dans l'Etat le plus calme excite une tempête ;
Un ſceptre ne ſied bien que dans la main des Rois ;
Et le trône chancelle à moins qu'il n'ait ſon poids.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, d'elle & de vous la naiſſance inégale,

Décide en ſa faveur de la grandeur royale :
Et ſi j'oſe, entre nous, vous le dire tout bas,
La vôtre a des défauts que la ſienne n'a pas.

LE COMTE DE MORRAY.

Et quels défauts ? Allez, ce n'eſt qu'une manie.
Il y manque, il eſt vrai, quelque ceremonie;
Mais un Roi m'a fait naître ; & pour l'être aujourd'hui,
Il ſuffit que je ſois, & que je ſois de lui.
De quelque doux eſpoir dont ma ſœur s'entretienne,
S'il épouſa ſa mere, il adoroit la mienne;
Et par l'ordre du ciel il nous donna le jour,
A l'une par devoir, à l'autre par amour.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Il eſt vrai: Mais, Seigneur, par une loi ſévere,
Aucun de vos pareils ne ſuccede à ſon pere.
Et d'ailleurs, le feu Roi, quoiqu'on ait entrepris,
N'a jamais avoüé que vous fuſſiez ſon fils.
Qui juſtifira,...

LE COMTE DE MORRAY.

Qui ? Ma valeur, mon audace :
Mon ardeur de regner & de remplir ſa place :
Si le ciel m'eût fait naître en un degré plus bas,
De ſi beaux mouvemens ne me dureroient pas.
Pour m'en convaincre mieux, s'il faut encor plus faire,
J'en crois juſqu'à l'amour que je n'ai pû vous taire ;
Si j'étois né d'un ſang qui fût moins glorieux,
Aurois-je ſur la Reine oſé porter les yeux ?
Non que vers ſes appas un fol amour m'entraîne ;
Ce qui m'eſt plus ſenſible Eliſabeth eſt Reine ;
A tous les Rois voiſins elle impoſe des loix ;
Etonne l'univers du bruit de ſes exploits ;
L'Ecoſſe où je commande, unie à l'Angleterre,
Je ne craindrois au plus qu'un éclat du tonnerre ;
Et lorſque ſur le trône on ſe trouve monté,
Qui ne craint que la foudre eſt bien en ſûreté,

Vos fideles conſeils à qui je m'abandonne,
Ne peuvent balancer l'amour qu'elle me donne:
Et je ne répons pas qu'avant la fin du jour,
Je ne trouve le temps d'expliquer mon amour.
Ne m'en détournez point ſi vous me voulez plaire.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Et concevez-vous bien ce que vous allez faire?
D'un amour qui lui plût ſon cœur encor frappé,
Pour écouter le vôtre eſt trop préoccupé.
Pour faire de ſon trône une heureuſe conquête,
Attendez que du Duc elle ait proſcrit la tête;
Et gardez-vous, Seigneur, de laiſſer entre-voir....

LE COMTE DE MORRAY.

Et pourquoi plus long-temps differer mon eſpoir?
Si l'union des cœurs naît de la reſſemblance,
Quel parti ſous le ciel a moins de difference?
Elle n'épargna rien dans l'eſpoir de regner;
Et qu'eſt-ce qu'à mon tour on me voit épargner?
Pour affermir ſon trône, & lui donner du luſtre,
Elle le cimenta du ſang le plus illuſtre:
Moi du ſceptre d'Ecoſſe avide raviſſeur,
Je cherche à l'acquerir par la mort de ma ſœur.
Outre l'appas flateur de cette reſſemblance,
Pour rendre neceſſaire une telle alliance,
Le ſort d'intelligence avec nos attentats,
A déja pris le ſoin de joindre nos Etats.
Quel Prince dans l'Europe a le même avantage?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Mais l'Ecoſſe, Seigneur, n'eſt pas votre heritage.
Le Roi votre neveu, quoique jeune & ſoûmis,...

LE COMTE DE MORRAY.

Et ſi je perds la mere aurai-je ſoin du fils?
Je lui laiſſe le jour tant qu'il m'eſt neceſſaire;
Mais enfin, ce fut moi qui m'immolai ſon pere:
Et lorſqu'au premier crime on s'eſt autoriſé,
Un ſecond à commettre eſt beaucoup plus aiſé.
On va plus hardiment affronter l'infamie:

La

La main déja coupable en eſt plus affermie;
Et je n'ignore pas ce précepte ſi beau,
Que l'eſſe d'un crime eſt un crime nouveau.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, c'en eſt aſſez. Surpris de vous entendre,
Je ne conſulte plus quel parti je dois prendre.
Quoi que faſſe le ſang, il faudra peu d'efforts
Pour mettre un ſi grand cœur au deſſus des remords.
Je vais trouver le Duc, & ſervir votre haine.
Vous, pour hâter ſa perte allez trouver la Reine:
Et faites avec art entrer dans vos diſcours,
Que de ſes jours ſacrez il veut borner le cours.
Enfin, pour la contraindre à la reconnoiſſance,
Du zele le plus pur empruntez l'apparence.
Accoûtumez ſon cœur....

SCENE IV.

LANCASTRE, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LANCASTRE.

AH! Seigneur, hâtez-vous;
Et venez de la Reine appaiſer le courroux.
Je ne puis deviner qui conſpire contr'elle;
Mais elle eſt réſoluë à punir un rebelle,
Un perfide, un ingrat digne de ſa fureur,
Et pour qui ſon eſtime eſt changée en horreur.
Venez par vos conſeils diſſiper les allarmes,
Qui d'un ſi beau deſtin empoiſonnent les charmes;
Pour détourner l'orage, ou pour le prévenir,
Elle vous fait chercher pour vous entretenir.
Dans cette occaſion montrez-lui votre zele.

LE COMTE DE MORRAY.

Et quelle ame aſſez baſſe oſe être encor rebelle?
Vous a-t-on dit le nom du coupable?

LANCASTRE.

Seigneur;
Je n'oſe en ſoupçonner la Reine votre Sœur.
Mais un des Officiers qui doit répondre d'elle,
A ſans doute à la Reine appris quelque nouvelle.
Il l'a vûë en ſecret; & même en ce moment
Elle lui parle encor en ſon appartement.
Votre avis eſt le ſeul que la Reine veüt ſuivre.

LE COMTE DE MORRAY.

Qui trouble ſon repos eſt indigne de vivre.
Voilà mon ſentiment que rien ne peut changer.
De quelque part qu'il vienne écartons le danger.
Allons trouver la Reine, & lui faiſons entendre
Qu'il faut executer l'Arrêt qu'elle a fait rendre.
La nature outragée a beau s'en émouvoir,
Sa voix eſt impuiſſante où parle mon devoir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

ELISABETH.

Auriez-vous jamais crû qu'insensible à mes graces,
De tant de conjurez il eût suivi les traces?
Lui, que j'ai tant de fois comblé d'honneurs, de biens,
Prodigue de ses jours attente sur les miens!
En quelque rang qu'il soit je lui ferai connoître,
Que je sçai de plus haut précipiter un traître;
Que jamais un sujet qui viole sa foi,
Ne dérobe sa vie aux rigueurs de la loi;
Que plus à mes bontez il étoit redevable,
Plus son crime est énorme & ma haine équitable;
Et qu'après l'injustice où l'ingrat se résout,
Ma tendresse irritée est capable de tout.

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, quelque horreur que le Duc vous inspire,
Elle n'égale pas la grandeur de son crime.
Il vouloit, le perfide, attenter à vos jours,
Pour faire réussir ses nouvelles amours.

ELISABETH.

Ses amours! Juste ciel, que m'apprend-on encore?
Et pour qui!

LE COMTE DE MORRAY.

Pour ma Sœur.

ELISABETH.

L'aime-t-il?

LE COMTE DE MORRAY.

Il l'adore.

ELISABETH.

Il l'adore! Qu'entens-je?

LE COMTE DE MORRAY.

Et quel autre motif
D'un Ministre d'Etat feroit un fugitif?

ELISABETH.

Quoi! pour mon Ennemie il a l'ame obsedée!
Eh, faut-il que si tard j'en sois persuadée!
Depuis plus de six mois confus, sombre, interdit,
Son infidele cœur m'en avoit assez dit:
Mais le mien trop facile à se laisser surprendre,
A ce langage obscur ne vouloit rien comprendre.
Enfin, voyant l'ingrat m'éviter tous les jours,
De ma faveur pour lui j'interrompis le cours.
Si d'un coup si cruel il eût senti l'atteinte,
Il l'auroit recouvrée à sa premiere plainte.
A ceux qui la briguoient ne pouvant l'accorder,
Je lui laissois le temps de la redemander.
Dans la crainte où j'étois de le trouver coupable,
Tout ce qui l'excusoit me sembloit veritable;
Et mon cœur de concert avec sa trahison,
Du parti de mes sens avoit mis ma raison.
A moins que cette nuit sa fureur me prévienne,
Je jure que sa mort devancera la mienne;
Et que pour lui porter de plus sensibles coups,
Mes yeux se repaîtront d'un spectacle si doux.
J'aurai plus de rigueur qu'il n'eut d'ingratitude.

LE COMTE DE MORRAY.

On ne peut lui trouver un ſupplice trop rude,
Par un crime ſi grand il viole à la fois,
Tout ce qu'ont de plus ſaint les plus auguſtes loix;
Il trahit ſon devoir, vos bienfaits, ſa naiſſance;
Il eſt ſans foi, ſans zele & ſans reconnoiſſance:
Et l'on ne peut, Madame, en cette occaſion,
Prendre contre un ingrat trop de précaution.
Ne ſouffrez près de vous que ceux dont le pur zele....

ELISABETH.

Et les Rois ſçavent-ils quand on leur eſt fidele?
Environnez par tout de gens intereſſez,
Ils n'ont point de défauts qui ne ſoient encenſez:
A tous leurs mouvemens une foule importune,
D'un pas précipité court après la fortune;
Et ceux qui devant eux ſe préſentent le plus,
Le font moins pour les voir que pour en être vûs.
Si je choiſis quelqu'un j'éprouverai peut-être,
Qu'au lieu du plus zelé ce ſera le plus traître.
De ce devoir vous-même acquittez-vous ſi bien,
Que de la part du Duc il ne m'arrive rien.
Je vous en donne l'ordre, & ce ſoin vous regarde.
Hola!

EURIC.

Madame?

ELISABETH.

Euric, pour commander ma Garde,
Du Comte de Morray je viens de faire choix:
Ayez ſoin cette nuit d'obéir à ſa voix.
Je l'ordonne.

LE COMTE DE MORRAY.

Charmé de cette confiance,
Je jure que vos jours ſont en pleine aſſûrance,
Et que vos ennemis n'iront point juſqu'à vous,
Qu'on ne m'ait vû, Madame, expirer ſous leurs coups.

Si l'on ne m'a trompé, nous touchons presqu'à l'heure,
Que pour sa rançon le Duc croit la meilleure.
Pour flatter ses desirs Neucastel est d'accord,
De lui faire en secret ouvrir le premier Port;
Et moi, pour découvrir ses injustes pratiques,
Je me dois assûrer de tous ses domestiques.
Je vais pourvoir à tout. Pour vous, qui tant de fois
Parûtes consommée en l'étude des Rois;
Qui dès vos jeunes ans réduite à vous contraindre,
Avec tant de succès apprîtes l'art de feindre;
Jusqu'à ce que du Duc le sort soit éclairci,
Songez que le silence est necessaire ici.

Il sort.

ELISABETH *le rappellant.*

Comte, pour ce ingrat la mort aura des charmes.
Des yeux qui l'ont séduit il obtiendra des larmes.
Pour lui faire un destin qui soit plus rigoureux,
Ne donnons le trépas qu'à l'objet de ses feux.
Ce sera pour ce traître une douleur mortelle,
D'adorer votre Sœur, & de vivre sans elle:
Et ce qu'aura d'horrible un si funeste sort,
Lui seul de ce qu'il aime aura hâté la mort.
Ainsi ma cruauté, sans permettre qu'il meure,
Forcera le perfide à mourir à toute heure.
Et je l'accablerai par l'horreur de me voir,
Joüir de ma vengeance & de son desespoir.

LE COMTE DE MORRAY.

A languir dans la honte on pourroit le contraindre;
Si de sa perfidie on n'avoit rien à craindre.
Pour nous rendre le joug & le culte Romain,
La Flandre est toute prête à lui tendre la main.
Peut-être est-ce pour lui que le Prince de Parme,
Aux rivages d'Ostende a cent voiles qu'on arme:
Et vous n'ignorez pas que pendant une nuit,
Un peu de vent en poupe en ce lieu les conduit.
Pour éteindre en son sang la fureur qui l'anime,

Laiſſez-moi le ſurprendre en commettant ſon crime :
Vous n'heſiterez plus à vouloir ſon trépas,
Quand de ſa trahiſon vous ne douterez pas.

SCENE II.

ELISABETH, LANCASTRE.

ELISABETH.

HE bien, Lancaſtre, he bien; tu vois ce qui ſe paſſe :
Diroit-on que le Duc eût une ame ſi baſſe?
Parle ſans me flatter; je te ſais le témoin,
Si mes bontez pour lui pouvoient aller plus loin.
Je croyois ſur ſon cœur ma puiſſance abſoluë.
Le traître!

LANCASTRE.

A quoi, Madame, êtes-vous réſoluë?

ELISABETH.

A quoi, Lancaſtre? Apprens que plus j'eus de bonté,
Plus je lui dois de haine & de ſéverité.
Je ne lui devois pas tant de marques d'eſtime,
Qui ſans doute en ſecret lui reprochent ſon crime;
Et plus de mes bienfaits il fut favoriſé,
Plus il eſt criminel d'en avoir abuſé.
Je ſçai quelle juſtice à ſes forfaits eſt dûë;
Je la lui rendrai mieux qu'il ne me l'a renduë;
Et doublement coupable il me ſera raiſon,
De ſon ingratitude & de ſa trahiſon.

LANCASTRE.

Croyez-vous de votre ame être aſſez la maîtreſſe,
Pour en bannir d'abord ce qu'elle eut de tendreſſe?

Et pour peu qu'il en reste à vous parler pour lui,
Pour fléchir votre cœur est-ce un trop foible appui?
Quand vous la sentirez vous demander sa grace,
Prompte à le garentir du sort qui le menace,
La main qui l'éleva le soûtiendra toûjours:
Il vous doit sa fortune, & vous devra ses jours.

ELISABETH.

Non, Lancastre; ma haine est dûë à son outrage.
Il fait de ma tendresse un trop mauvais usage.
Plus je lui fais de bien, plus je m'en fais haïr;
Et ce qu'il tient de moi lui sert à me trahir.
Te representes-tu combien de fois le traître,
Que de mon lâche cœur j'avois rendu le maître,
S'est avec ma rivale insolemment joüé,
De l'indiscret amour que j'avois avoüé?
Combien d'heureux momens, dont je leur tiendrai compte,
Ont-ils passé tous deux à joüir de ma honte?
Et tous deux de concert abusant de ma foi,
Combien de fois le jour triomphoient-ils de moi?
Mais je mérite assez le tourment qui me gêne:
J'ai moi seule en ces lieux attiré cette Reine;
Chacun pour la sauver faisant des vœux secrets,
Je la voulus moi-même observer de plus près:
Je la fis amener, sûre d'en mieux répondre,
Plûtôt dans ce Palais que dans la Tour de Londre;
Et c'est là que le Duc la voyant chaque jour,
Pour ses yeux criminels a conçû tant d'amour.
Prisonniere, c'est peu: coupable, condamnée,
Qui croiroit que pour elle on m'eût abandonnée?
Et qui, Lancastre, & qui? Tu le sçais, un ingrat,
Preferé par moi-même à plus d'un Potentat.

LANCASTRE.

Si le Duc de Norfolc, que peut-être on opprime,
N'est coupable envers vous que de ce dernier crime,
Jamais aucune loi n'a fixé de tourmens,
Dont on ait vû punir les crimes des amans.

Cependant pour ſa mort j'apperçoi qu'on affecte,
Une ſi grande ardeur qu'elle eſt un peu ſuſpecte.
Quand d'un crime d'Etat on ſe croit aſſûré,
On a fait ſon devoir dès qu'on l'a déclaré:
Empêcher qu'au coupable on ne laiſſe la vie,
C'eſt trop montrer, Madame, ou de haine ou d'envie;
Et pour ſauver le Duc ſi les remords ſont vains,
Vous verrez que le Comte a de plus hauts deſſeins.
Il eſt jeune & ſenſible: & vos charmes....

ELISABETH.

Arrête;
Mes charmes ne ſont point de honteuſe conquête.
S'il oſoit me tenir les diſcours que tu tiens,
Je lui vendrois bien cher de pareils entretiens.
Ton ſoupçon eſt injuſte, & cela ne peut être.
Il ſçait trop quel il eſt pour s'oſer méconnoître.

LANCASTRE.

Madame, pardonnez ſi j'ai crû que ſa foi....

ELISABETH.

Voici le Duc. Euric, demeurez avec moi.
Ma vie aux mains d'un traître eſt trop mal aſſûrée.

SCENE III.

LE DUC DE NORFOLC, ELISABETH, EURIC, LANCASTRE, GARDES.

LE DUC DE NORFOLC.

QUoi! Madame, ſi tard n'être pas retirée?
Pendant qu'un plein repos regne dans vos Etats,

Vous qui le procurez, vous n'en joüiſſez pas !
Donnez quelque relâche au ſoin qui vous dévore.
Vous expoſez des jours que l'univers adore.

ELISABETH.

L'interêt de l'Etat m'impoſe cette loi.
Je me dois toute à lui puiſqu'il eſt tout à moi.
Quelque ſoin que je prenne, il eſt toûjours des traîtres
Qui ſuivent à grands pas leurs coupables ancêtres.
Vous qui ne craignez point qu'on vous manque de foi,
Sans avoir mes raiſons, vous veillez comme moi.
Avez-vous eu du ciel un plus grand privilege ?

LE DUC DE NORFOLC.

Aux rigueurs du deſtin quelle vie expoſai-je,
Madame ? Et que m'importe, enfin, par quel ſecours,
Du malheur qui me ſuit je termine le cours ?
A qui depuis ſix mois mes jours ſont-ils utiles ?
Je ne donne à l'Etat que des deſirs ſteriles.
Depuis que ma conduite eſt ſuſpecte à vos yeux,
Par tout où je me voi je me trouve odieux :
Et pourſuivi par tout du remords qui me gêne,
De ne plus mériter les bontez de ma Reine,
On doit peu s'étonner, quand tout m'oſe trahir,
S'il n'eſt point de repos dont je puiſſe joüir.
Pour vous, de qui les jours tout rayonnans de gloire,
De tant d'heureux ſuccès embelliront l'Hiſtoire,
Vous ne pouvez, Madame, en avoir trop de ſoin ;
Conſervez-les long-temps, le trône en a beſoin.
Plus un regne ſi doux nous étale de charmes,
Plus à notre tendreſſe il en coûte d'allarmes.
De mal le plus leger que vous puiſſiez avoir,
Sur nos fronts deſolez peint notre deſeſpoir.
Préferez le repos à vos ſoins politiques.
Demain vous vous rendrez aux affaires publiques.

Demain....

ELISABETH.

C'eſt aſſez, Duc. Votre zele eſt ſi grand
Qu'on ne peut reſiſter à ce qu'il entreprend.
Je viens de reconnoître à ce conſeil ſincere,
Que malgré mes ſoupçons je vous ſuis toûjours chere:
Et que je ne pouvois pour mon propre bonheur,
En de plus dignes mains dépoſer ma faveur.
Je vous la rends. Demain, pour joüir de ma grace,
Reprenez au Conſeil la principale place.
Je vous fais après moi le premier en tout lieu.
Meritez mes bienfaits par votre zele. Adieu.
En ſortant.
Le perfide eſt contraint, ma préſence le gêne.

SCENE IV.

LE DUC DE NORFOLC *ſeul.*

ME trompez-vous mes ſens! Ai-je entendu la Reine!
Quelle profuſion fait-elle en ma faveur!
Et que lui reſte-t-il à m'offrir que ſon cœur?
Pour prix de ſes bienfaits faut-il être infidele?..
Pardon, belle Stuard, ſi mon ame chancelle:
Et ſi pour un moment ébloüi d'un faux jour,
Le devoir dans mon cœur a fait taire l'amour.
Eh! n'ai-je pas juré que je perdrois la vie,
Avant que de ſouffrir qu'elle vous fût ravie?
Je vous tiendrai parole; ou mon ſang répandu
Aura fait pour le moins tout ce qu'il aura dû.
Heureux ſi par ma mort la vôtre differée....

SCENE V.

LE DUC DE NORFOLC, EURIC.

EURIC.

Dans son appartement la Reine est retirée,
Seigneur; & tout conspire à remplir vos souhaits.
Nous sommes assûrez des portes du Palais.
D'Ecossois genereux une troupe intrépide,
Doit servir sa Reine, & d'escorte & de guide.
Ces momens fortunez ne se retrouvent pas.

LE DUC DE NORFOLC.

De la Reine captive allez hâter les pas.
Je vous attends.

SCENE VI.

LE DUC DE NORFOLC *seul.*

O Ciel! voi pour qui je t'implore.
Avant que de ce lieu tu ramenes l'aurore,
Attends qu'un long espace entre la Reine & nous,
Ait mis ce que j'adore à couvert de ses coups.
Sauve de sa fureur une Reine si belle....
Je suis trahi sans doute, Euric revient sans elle.

SCENE

SCENE VII.

LE DUC DE NORFOLC, EURIC.

LE DUC DE NORFOLC.

A La Reine d'Ecoſſe a-t-on manqué de foi?
Parlez, Euric.

EURIC.

Seigneur, elle vient après moi.
Touché de la frayeur dont ſon ame eſt atteinte,
Je devance ſes pas pour diſſiper ſa crainte.
Un peu d'émotion mêlée à ſes attraits,
Vous la va faire voir plus belle que jamais.

SCENE VIII.

LE DUC DE NORFOLC, MARIE STUARD, EURIC, GARDES.

LE DUC DE NORFOLC.

VEnez, venez, Madame....

MARIE STUARD.

Ah! Duc, que j'appréhende
De vous rendre funeſte une bonté ſi grande!
Si la Reine en ſecret fait obſerver nos pas,
En voulant me ſauver ne vous perdez-vous pas?

LE DUC DE NORFOLC.

Vos jours en sûreté, quoique je puisse craindre,
Mon sort sera trop beau pour chercher à m'en plaindre.
Profitons du secours que nous offre la nuit.
Sortons, Madame.... O Ciel! d'où vient un si grand bruit?

MARIE STUARD.

Quelle disgrace! Ah! Duc, votre perte est certaine.

SCENE IX.

KILLEGRE, MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC, EURIC, GARDES.

KILLEGRE.

Ho!a, Gardes? A moi: l'on veut trahir la Reine.

LE DUC DE NORFOLC.

Ouvre les yeux, de grace, & vói ce que tu fais.
Le bras que tu saisis t'a comblé de bienfaits.
C'est le Duc de Norfolc, qui cent fois....

KILLEGRE.

Il n'importe.
Je suis sujet, Seigneur; & ce devoir l'emporte.

SCENE X.

ELISABETH, MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC, LANCASTRE, KILLEGRE, EURIC, GARDES.

ELISABETH.

QUel desordre, si tard, ose-t-on faire ici?
C'est vous, Duc! juste ciel! mon ennemie aussi!

MARIE STUARD.

Qui? moi, votre ennemie? Eh, Madame....

ELISABETH.

Ah le traître!
Enfin, ingrat, enfin, tu t'es donc fait connoître?
A démentir mes yeux ose appliquer tes soins.
Ce sont, pour ton malheur, de fideles témoins.
Ils ont vû ton faux zele; & combien ma présence
Coûtoit d'inquiétude à ton impatience:
Ces yeux qui pour les tiens n'ont jamais eu d'appas;
Ont vû ta perfidie, & verront ton trépas.
Je t'avois averti que je sçavois des traîtres,
Qui suivoient à grands pas leurs coupables ancêtres:
Et c'en étoit assez pour te faire sentir,
Que je voulois ta mort moins que ton repentir.
Gardes, sans balancer, entraînez ce perfide.
Il faut que de son sort ma vengeance décide.

MARIE STUARD.

Songez-vous aux remords que vous vous préparez?

ELISABETH.

Qu'on les mette tous deux en des lieux séparez.
Ces coupables amans trouveroient trop de charmes;

A pouvoir l'un de l'autre adoucir les allarmes :
Juſqu'au moment fatal où l'on doit les punir,
Laiſſons au deſeſpoir à les entretenir.
à Euric.
Vous, dont le zele ardent vient ici de paroître,
Qui pour m'être fidele avez trahi ce traître,
Ayez ſoin d'aſſembler demain à mon réveil,
Les Pairs accoûtumez à tenir mon Conſeil.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, LANCASTRE.

LANCASTRE.

NOn, Madame, les Pairs ne viennent point encore.
Vous vous êtes levée auſſi-tôt que l'aurore.
Tant qu'a duré la nuit votre eſprit agité,
N'a laiſſé nul repos à votre Majeſté.

ELISABETH.

A-t-on donné mon ordre? Amene-t-on le traître?

LANCASTRE.

Oüi, Madame; à l'inſtant vous l'allez voir paroître.

ELISABETH.

Et les Comtes!

LANCASTRE.

Madame, ils vont entrer tous deux.

ELISABETH.

Pour immoler le Duc je veux m'aſsûrer d'eux.
Ils ont pour ce perfide une haine mortelle.

SCENE II.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, LANCASTRE.

ELISABETH.

Comtes, depuis long-temps je connois votre zele.
Vos vœux les plus ardens vont au bien de l'Etat;
Et d'un ingrat sujet vous sçavez l'attentat.
Contente de vos soins, & Princesse équitable,
Je vous fais tous deux Pairs, & Juges du coupable.
Il vient. Souvenez-vous que ce Billet fatal
L'accuse, le convainc d'un crime capital:
Et que traître une fois, il est de la justice
D'empêcher désormais que l'ingrat me trahisse.
Allez.

SCENE III.

ELISABETH, LE DUC DE NORFOLC.

ELISABETH.

Elle fait signe aux Gardes de se retirer.

Approchez, Duc. Si le ciel l'eût permis,
Vous alliez contre nous servir nos ennemis.
Si le Duc de Norfolc nous déclaroit la guerre,
Contre un Heros si grand que feroit l'Angleterre?
Qui prendroit son parti dans un pareil malheur,
La voyant attaquée avec tant de valeur?
Le ciel, qui des Etats prend toûjours la conduite,
A vû trop de péril à souffrir votre fuite.
Il a mis un obstacle avec juste raison.....

LE DUC DE NORFOLC.

Madame, un tel discours n'est guere de saison.
Cette foible valeur dont je voi qu'on se joüe,
N'a rien fait jusqu'ici que la gloire n'avoüe;
Et pour nous épargner des discours superflus,
Votre Etat chancelloit, & ne chancelle plus.
La mort qu'on me prépare est le digne salaire.....

ELISABETH.

Et qu'as-tu fait, ingrat, qu'un autre n'eût pû faire?
Quel autre encor plus loin n'eût porté ses exploits,
Si je l'eusse honoré de tes mêmes emplois?
Ne me reproche point quelque foible victoire,
Dont je faisois du bruit pour te combler de gloire:
Tant je goûtois de joie à trouver un moyen
De t'acquerir un nom qui fût digne du mien.

Tout autre que toi, lâche, auroit plus fait peut-être ;
Et n'auroit pas acquis l'infâme nom de traître.

LE DUC DE NORFOLC.

Au gré de votre haine avancez mon trépas ;
Mais de noms odieux ne me noirciſſez pas.
En quelque lieu du monde où l'on m'ait vû paroître,
Jamais à mon devoir on ne m'a trouvé traître :
C'eſt un crime trop bas au rang où je me voi,
Pour tenter la vertu d'un homme tel que moi.

ELISABETH.

Et quand d'une Princeſſe odieuſe, coupable,
Je te nommai le Juge, & te crus équitable,
Séduit par le pouvoir de ſes honteux appas,
Pour lui ſauver le jour ne me trahis-tu pas ?
Les Pairs qui depuis toi l'ont mieux examinée,
D'une commune voix l'ont d'abord condamnée.
En donnant cet Arrêt n'ont-ils pas conſulté ? . . .

LE DUC DE NORFOLC.

Oui, Madame, vos vœux ; & non pas l'équité.
Pour moi, qui ne cherchois qu'à vous montrer mon zele
Dans le funeſte emploi que je reçûs contr'elle,
Et qui par vos diſcours inſtruit de ſa fureur,
Avois conçû pour elle une invincible horreur ;
Contre tous ſes appas m'étant mis en défenſe,
Sa beauté ſur mon cœur n'eut aucune puiſſance ;
Et ma ſévérité repouſſant tous ſes traits,
Enviſageoit ſon crime & non pas ſes attraits.
Pour le mieux découvrir, vous le ſçavez, Madame,
Je voulus pénétrer dans le fond de ſon ame :
Mes ſouhaits ſur ce point furent tous accomplis,
Et j'en développai juſqu'aux moindres replis.
Qui trouvai-je ? Parlons : la verité l'ordonne.
Loin d'aucun attentat contre votre Couronne ;
Loin d'une avidité de verſer votre ſang
Pour s'ouvrir une voie à votre auguſte rang ;
Je trouvai dans l'opprobre une Reine incapable

De former un desir qui pût être coupable.
Je trouvai la Vertu que l'on tyrannisoit
Sans se plaindre un moment des maux qu'on lui faisoit.
Je vis la cruauté, le mensonge, la haine
Poursuivre le trépas d'une innocente Reine,
Qui préferant la gloire à de fragiles biens,
Pour conserver vos jours eut donné tous les siens;
Enfin, je fus surpris dans cette conjoncture
De voir tant d'injustice, & si peu de murmure;
Et mon cœur de retour de sa prévention,
Ne put se refuser à la compassion.
Je ne présumois pas qu'une Princesse illustre
M'eût confié son nom pour en ternir le lustre.
Et par quelle raison l'aurois-je présumé?
A flater l'injustice étois-je accoûtumé?
J'ai tâché, les effets ont dû vous en instruire,
D'augmenter votre gloire, & non de la détruire.
Mon corps percé de coups vous est un sûr garent
Qu'entre vos Pairs & moi le zéle est different.
Ces Pairs, qui vers le crime ont des pentes rapides
De votre sang peut-être un jour seront avides.
Quel exemple, Madame, allez-vous essayer?
Et quel affreux chemin leur faites-vous frayer?
Assassins d'une Reine, à la moindre querelle,
Ils feront contre vous ce qu'ils ont fait contr'elle;
Et ce crime impuni va suffire aux Anglois
Pour les autoriser à proscrire leurs Rois.

ELIZABETH.

Va, tu noircis en vain des Juges équitables.
Jamais de perfidie ils n'ont été coupables.
Animez d'un pur zéle ils périroient pour moi
Si j'avois fait pour eux ce que j'ai fait pour toi.
Est-il quelque grandeur que je t'aye interdite?
Jusques dans tes défauts je trouvois du merite.
Si le trône à tes yeux eût offert des appas
Pour t'y faire monter je te tendois les bras.

Mon cœur que tu charmois, avide de te plaire,
Te montroit le chemin qui te restoit à faire.
Je t'aimai : Je fis plus, je t'en fis un aveu
Qui me coûta beaucoup, & qui te toucha peu.
Voy maintenant, voy, lâche, où tu te précipites :
Voy quel étoit ton choix, & voi ce que tu quittes :
Envisage de près, pour t'accabler d'ennuis,
L'échaffaut qui t'attend & le trône où je suis.
Quelle indigne beauté vient de te rendre traître !
Proscrite, abandonnée....

LE DUC DE NORFOLC.

Et devroit-elle l'être ?
Quel spectacle à nos yeux allez-vous étaler,
Madame ? Et que de droits faites-vous violer ?
De quelles nations obtiendrez-vous l'estime ?
On opprime une Reine, & vous souffrez ce crime !
D'une injuste poursuite on n'est pas à couvert
Dans l'azile sacré que vous avez offert !
Lors qu'à quitter son trône elle se vit réduite,
Etoit-ce en Angleterre où l'adressoit sa fuite ?
Pour l'attirer à vous ne jurâtes-vous pas
De la rendre paisible au sein de ses Etats ;
Et de faire à l'Ecosse une guerre immortelle
Si jamais à sa Reine elle étoit infidelle ?
Qui de votre injustice auroit eû du soupçon ?
Vous avez oublié cette auguste leçon,
Que si la verité si souvent violée
Pour le malheur du monde en étoit exilée,
Il faudroit qu'en tout temps par un glorieux choix
Elle se retrouvât dans la bouche des Rois.

ELIZABETH.

Laisse-là mon devoir, & songe au tien, perfide.
Ton trépas....

LE DUC DE NORFOLC.

Son aspect n'a rien qui m'intimide :
Souvent pour votre gloire ou pour vos interêts
Contre vos ennemis je l'ai vû d'assez près ;

Et pour la verité, qui m'eſt cent fois plus chére,
Quelque honteux qu'il ſoit il ne m'allarme guére.
C'eſt elle qui m'oblige à jurer à vos yeux
Que ſans trahir l'Etat j'abandonnois ces lieux.
Arracher au ſupplice une Reine innocente
Ce n'eſt pas un forfait dont mon cœur ſe repente.
Je jure que tranquile en ſon funeſte ſort
Sans ſe plaindre de vous elle attendoit la mort:
Que touché du malheur où vous l'avez réduite,
Sans avoir ſon aveu je ménageai ſa fuite;
Qu'à ce deſſein fatal, que le ciel a rompu,
Elle s'eſt oppoſée autant qu'elle l'a pû:
Que jamais de mon cœur un deſir téméraire
N'a fait connoître au ſien qu'il cherchât à lui plaire;
Que mon reſpect pour elle égale ſes appas;
Et qu'enfin ſi je l'aime, elle ne le ſçait pas.

ELISABETH.

Du plus énorme crime avoir été capable,
C'eſt donc envers l'Etat ne pas être coupable?
Et de mon cœur tranquile avoir troublé la paix,
Ce n'eſt pas à ton gré le plus noir des forfaits?
De ton ſang odieux tu me vois plus avide
Que tu ne fus ingrat, que tu ne fus perfide;
Deux fois digne de mort, que n'eſt-il à mon choix
De te faire à mes yeux mourir autant de fois!
Au moins ma volonté, qu'il faut qu'on accompliſſe,
Eſt que pour chaque crime on invente un ſupplice;
Et que par des tourmens dont tu n'expires pas,
Tu ſentes à loiſir les horreurs du trépas.

LE DUC DE NORFOLC.

Hé bien, aſſouviſſez votre cruelle envie:
Au milieu des tourmens laiſſez durer ma vie.
Par l'eſpoir du ſalaire animez vos boureaux
A me faire éprouver des ſuplices nouveaux.
Je n'ai pas attendu que ma mort fût ſi proche,
Pour m'avoüer ingrat & m'en faire un reproche;
Mais pour votre ſujet, nourri dans votre cour,

Mon respect, malgré moi, m'interdisoit l'amour.
Tandis que de mon sang j'ai pû payer vos graces,
Par-tout où l'on m'a vû j'en ai laissé des traces :
Et ma reconnoissance écrite en tant de lieux,
Assûre à ma mémoire un destin glorieux.
Si mon cœur qu'avec soin vous cherchez à confondre,
A vos tendres bontez n'a pû si bien répondre ;
Si par d'autres attraits il s'est laissé toucher,
C'est tout ce qu'à ma foi vous pouvez reprocher.

ELISABETH.

C'est tout ce qu'à ta foi je puis reprocher, traître !
Voi cette Lettre, voi. Peus-tu la méconnoître ?

Elle lit.

Sauvez le sang de tant de Rois
Que s'apprête à répandre une main odieuse :
Pour s'immortaliser on ne peut faire choix
D'une action plus glorieuse.
Résolus de prêter la main
A votre genereux dessein,
De nos meilleurs vaisseaux la mer sera couverte ;
Et s'il faut dans la suite un plus puissant secours,
Nous finirons la paix, & ferons guerre ouverte,
Pour assûrer de si beaux jours.

Elle continuë.

Tu pâlis, malheureux ; & ton crime t'allarme.
Cette coupable Lettre est du Prince de Parme.
Ridolf, ce confident par toi-même choisi,
Arrêté de ma part s'en est trouvé saisi.
Que peus-tu m'opposer pour détruire ce crime ?

LE DUC DE NORFOLC.

Rien. Ce Billet surpris rend ma mort legitime.
Non que prêt à mourir en victime d'Etat
Je puisse être accusé d'aucun autre attentat,

Qu

Que d'avoir essayé d'obtenir un azile,
Où la Reine d'Ecosse eût un abri tranquile.
Examinez l'écrit qui paroit à vos yeux :
Examinez. . . .

ELISABETH.

Les Pairs l'examineront mieux.
Ils doivent s'assembler dans la salle prochaine.
Comme ta trahison ma vengeance est certaine.
Pour en joüir plûtôt je veux dès ce moment,
Exposer ma rivale au plus cruel tourment.
aux Gardes.
Hola ? Faites venir la Reine prisonniere.
Ma joye en t'accablant ne seroit pas entiere,
Si le même courroux qui termine ton sort
Lui laissoit ignorer ma vengeance & ta mort.
C'est un plaisir pour moi qu'aucun autre n'égale,
De trouver cette voye à punir ma rivale ;
Et puisqu'on ne peut rompre un si honteux lien,
De te percer le cœur pour mieux trouver le sien.
Je sçai que ton malheur lui va coûter des larmes ;
Que c'est à ton amour offrir de nouveaux charmes ;
Mais de ma cruauté ce sont les derniers traits :
Plus tu seras sensible à ce qu'elle a d'attraits,
Plus au gré de mes vœux la mort qui t'en sépare,
A ton cœur attendri va paroître barbare.
Voici cette beauté si digne de ton choix :
Montre-lui ton amour pour la derniere fois.
Gardes, laissez-les seuls ; & maîtres de la porte.
Empêchez seulement qu'aucun n'entre ou ne sorte.
Il y va de vos jours à répondre des leurs.

SCENE IV.

MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC.

MARIE STUARD.

HE bien, Duc ; vos bontez augmentent mes malheurs.
Quelle fatalité vous inſpira l'envie,
De prodiguer vos jours pour conſerver ma vie ?
J'ai fait ce que j'ai pû pour vous en empêcher ;
Et tout ce que j'ai fait ne vous a pû toucher.

LE DUC DE NORFOLC.

J'attendrois le trépas l'ame ferme & tranquile,
Si mon ſang répandu vous devenoit utile ;
Mais tel eſt de mon ſort l'inflexible courroux,
Que je me ſacrifie, & ne fais rien pour vous.
Que dis-je ? c'eſt moi ſeul dont le ſecours funeſte
Fait que dans ce moment nul eſpoir ne vous reſte,
Si jamais de vos jours je n'avois pris le ſoin,
Peut-être votre mort ſeroit-elle encor loin.
Le ciel qui dans nos cœurs voit tout ce qui ſe paſſe,
Du zele qui m'anime a condamné l'audace ;
Et n'a pû conſentir que vous duſſiez vos jours
Aux efforts impuiſſans d'un ſi foible ſecours.

MARIE STUARD.

Si le ciel équitable à ma fuite s'oppoſe,
De ſon juſte courroux je ſuis la ſeule cauſe :
Innocente à vos yeux de meurtres, d'attentats ;
Il eſt d'autres forfaits dont je ne le ſuis pas.
Pour vous, qui renoncez au rang le plus auguſte,
Lorſqu'il faut y monter par une voye injuſte ;

Vous, qui de la faveur ſi long-temps revêtu,
N'eûtes pour ennemis que ceux de la vertu;
Qui de tous les bienfaits diſpenſateur fidele,
Des Miniſtres d'Etat devintes le modele;
Et laiſsâtes à tous l'exemple genereux,
De répandre les dons qu'ils retiennent pour eux?
Vous, enfin, qui ſans fraude ayant été mon Juge,
Vouliez à l'innocence aſsûrer un refuge,
Quel crime avez-vous fait pour ſouffrir le trépas?

LE DUC DE NORFOLC.

Madame, j'en ſçais un que je ne vous dis pas,
Si vous aviez appris ce crime qui vous touche,
Il ſeroit condamné de votre propre bouche:
Et j'ai peur qu'avec moi vous ne fuſſiez d'accord,
Que l'on me rend juſtice en me donnant la mort.
Tant que votre bonté préſume qu'on m'opprime,
Je me flatte en mourant d'emporter votre eſtime;
Et ſi j'avois parlé, vos mépris éclatans,
Joindroient trop d'amertume au trépas que j'attens.

MARIE STUARD.

Moi, des mépris! Ah! Duc, qu'un tel ſoupçon
m'offence!
Je puis manquer de tout, hors de reconnoiſſance.
C'eſt moi qui vous expoſe aux mouvemens jaloux...

LE DUC DE NORFOLC.

Et qu'eſt-il de plus beau que de mourir pour vous,
Madame? A quelque affront qu'Eliſabeth me livre,
Pour un plus grand ſujet puis-je ceſſer de vivre?
Des peuples à venir votre nom reſpecté
Va mettre pour jamais le mien en ſûreté.
Heureux ſi le deſtin qu'il faut que je ſubiſſe,
Quand de mes triſtes jours je fais un ſacrifice,
Me peut faire expier par un trépas ſi doux,
Le crime que j'ai fait de ſoûpirer pour vous!

MARIE STUARD.

O ciel!

LE DUC DE NORFOLC.

Vous jugez bien qu'il m'eût été facile,
De supprimer l'aveu d'une ardeur inutile,
Si je n'eusse espéré que d'un crime si grand,
J'obtiendrois le pardon, au moins en expirant.
Le temps que je choisis pour parler de ma flâme,
Montre qu'aucun dessein n'est entré dans mon ame;
Et que de vos appas le pouvoir absolu,
A fait aller mon cœur plus loin qu'il n'a voulu.
J'ai brûlé, j'ai langui; j'ai plus fait, j'ai sçû taire
Cet amour malheureux, ce crime involontaire:
Et j'attens par respect à vous le faire voir,
Qu'un trépas asſûré m'interdise l'espoir.

MARIE STUARD.

A quelque ignominie où l'on m'ait condamnée,
Je n'ai point oublié de quel sang je suis née:
Pour en trouver la source en mes premiers ayeux,
Il faudroit remonter jusqu'au temps des faux Dieux.
Et le reste d'un sang dont la source feconde,
A depuis deux mille ans donné des Rois au monde,
Au rang le plus sublime a d'assez justes droits,
Pour devoir n'écouter que les soûpirs des Rois.
Je ne m'attendois pas, pour surcroit de misere,
Au surprenant aveu que vous venez de faire:
Pour essuyer du sort les plus rigoureux coups,
Il ne me restoit plus qu'à me plaindre de vous.
Si votre cœur sensible au malheur qui m'opprime,
A pris en ma faveur des sentimens d'estime:
Si des attraits proscrits vous ont fait soûpirer,
Quel moment prenez-vous pour me le déclarer!
Si d'un feu qui me perd j'eusse été mieux instruite;
Me serois-je avec vous exposée à la fuite?
Ce que la médisance osera publier,
Chez tous les Rois voisins va me calomnier.
On dira que le juge épris de la coupable,
A l'objet de ses feux s'est montré favorable;
Et que dans un Arrêt qu'un tel juge a dicté,

L'amour eut plus de part que n'en eut l'équité.
Ah! Duc, qui dans mes maux avez vû ma constance,
Quel indice cruel contre mon innocence!
Quelque juste envers moi qu'ait été votre Arrêt,
L'amour auprès d'un juge est un grand interêt.
Que ne chassiez-vous, Duc, cet amour de votre
ame?
Que ne banniſſiez-vous. . . .

LE DUC DE NORFOLC.

Et l'ai-je pû, Madame?
Si les hautes vertus ont droit de tout charmer,
Estoit-il à mon choix de ne pas vous aimer?
Tant que j'ai de la Reine ignoré l'injustice,
De sa haine pour vous on m'a vû le complice,
Ennemi des forfaits qu'on vous ose imputer,
Je trouvois de la gloire à vous perſecuter.
Enfin, Madame, enfin, s'il faut parler sans feindre,
D'un juge prévenu vous aviez tout à craindre;
Et pour être innocente à des yeux corrompus,
Il ne falloit pas moins que toutes vos vertus.
D'abord que leur éclat eût déſillé ma vûë,
D'une ſecrette horreur j'eus long-temps l'ame émûë;
Et contre Eliſabeth un violent courroux,
Me déguiſa l'ardeur que je ſentois pour vous.
Plus entre vous & moi le ciel mit de diſtance,
Moins à vous offenſer je voyois d'apparence:
Sur la foi d'un reſpect qui ne me quittoit pas,
J'adorois vos vertus, j'admirois vos appas:
Si j'euſſe oſé prévoir qu'ils pouvoient me ſurprendre,
En fuyant le péril j'aurois ſçû m'en deffendre;
Mais votre auguſte rang, & mon cruel devoir,
Sembloient me diſpenſer de craindre & de prévoir.
Je croyois être sûr en cherchant à vous plaire,
Que mon zele tout ſeul m'obligeoit à le faire;
Et j'ignorois, Madame, en prenant ce parti,
L'amour le plus puiſſant qu'on ait jamais ſenti.

Tout pur qu'eſt cet amour mes deſirs ne prétendent. . . .

SCENE V.

KILLEGRE, MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC.

KILLEGRE.

LEs Pairs ſont aſſemblez, Seigneur, & vous attendent.
On me vient d'ordonner dans le même moment,
De vous faire rentrer dans votre appartement,
Madame.

LE DUC DE NORFOLC.

Adieu, Madame. Une autre deſtinée
Termine de vos jours la courſe infortunée.
Quels que ſoient les tourmens qui me ſont préparez,
Mes maux les plus cruels ſont ceux que vous aurez.
Que la mort qui m'attend ſeroit digne d'envie,
Si le jour que je perds vous conſervoit la vie!
Mais du ſort le plus rude éprouvant le courroux,
Pour tout fruit de mes ſoins je meurs haï de vous.
Ne me condamnez pas au plus grand des ſupplices:
Vos vertus de mon crime ont été les complices:
En vain à mon reſpect je m'étois confié,
Séduit par leur pouvoir je me ſuis oublié.
Peut-être que la Reine après mon ſort funeſte,
De vos jours précieux épargnera le reſte.
Puiſſe le juſte ciel en finiſſant les miens,
Vous affranchir de maux, & vous combler de biens!

Puiſſe du juſte ciel la ſageſſe profonde,
Qui vous ôte avant moi des miſeres du monde,
Pour remplir mon attente & mes vœux les plus doux,
M'appeller à la mort un moment après vous !

Fin du troiſiéme Acte.

TAYLOR INST. OXFORD

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE NORFOLC, LE COMTE DE NEUCASTEL, GARDES.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

OUy, Seigneur ; je vous plains, une chûte si prompte....

LE DUC DE NORFOLC.

D'un homme tel que toi la pitié me fait honte.
Retire-toi.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

La Reine attend l'Ordre sacré,
Dont sa main autrefois vous avoit honoré.
Cette pompeuse marque en ce lieu si chérie,
Sous le fer d'un boureau lui sembleroit flétrie.
Elle m'envoye exprès pour vous la demander.

LE DUC DE NORFOLC.

Mon sort est d'obéir, le sien de commander.
Pour en faire un présent que l'avenir abhorre,
De cette illustre marque il faut qu'elle t'honore.
Ton zele pour l'État la rend digne de toi :
Tu lui viens d'immoler ton honneur & ta foi :
Après ce coup d'essai, ton panchant vers le crime,
Te peut faire prétendre au rang le plus sublime ;
Toi, qui né dans la bouë y serois demeuré,

Si ma compaſſion ne t'en eût retiré.
Tien, reporte à la Reine un préſent, qui ſans doute
Devoit m'appartenir par le ſang qu'il me coûte:
Et pour jouïr en paix de ton malheureux ſort,
Hâte, ſi tu le peus, les momens de ma mort.
Tout méchant que tu ſois, quelque effort que tu faſſes,
Tu ne peus en un jour oublier tant de graces:
De mes bienfaits paſſez le ſouvenir préſent,
Eſt un boureau ſecret dont tu n'es pas exemt.
Encore un coup, croi-moi, fais hâter mon ſupplice:
Je t'en cauſe un trop grand ſi tu te rends juſtice.
Des crimes de ta vie acheve le plus noir;
Et ne m'expoſe plus à l'horreur de te voir.
Gardes, je voudrois bien dans mon malheur extrême,
Pouvoir quelques momens réflechir ſur moi-même.
Dans un lieu plus tranquile accompagnez mes pas.
Sa préſence eſt pour moi pire que le trépas.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

O ciel! à quelle honte aujourd'hui je m'expoſe!

SCENE II.

LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE MORRAY.

A Prévenir nos vœux la Reine ſe diſpoſe.
Tantôt dans la chaleur d'un aveugle courroux,
Pour condamner le Duc elle a fait choix de nous;
Sure que notre voix à ſes deſirs propice,

Et s'il pouſſe un ſoûpir il obtiendra ſa grace,
Madame.

ELISABETH.

S'il l'obtient, vous ſçaurez à quel prix ;
Et peut-être tous deux en ſerez-vous ſurpris.
Jamais contre l'ingrat je ne fus plus émûë.
Je demande à le voir, & j'abhorre ſa vûë.
Tantôt à ma douleur ne pouvant réſiſter,
De ſon coupable amour je cherchois à douter :
Je l'ai joint à l'objet pour qui ſon cœur ſoûpire,
Dans l'eſpoir que la mort l'alloit faire dédire ;
Ou que dans un Palais plein d'un nom redouté,
L'infidele du moins craindroit d'être écouté.
Mais mépriſant la mort, & bravant ma puiſſance,
Rien n'a pû le contraindre à garder le ſilence.
De l'air tendre & touchant dont il s'eſt exprimé,
Jamais de plus d'amour on ne fut enflâmé.
L'ingrat, qui me préfere une indigne rivale,
Trouvoit-il dans ſes fers une fortune égale ?
Elle le fait mourir : & je l'aurois fait Roi,
Si ce qu'il ſent pour elle il l'eût ſenti pour moi.
Le voici. Demeurez. Quoique ſon air menace,
Je veux de ce perfide humilier l'audace :
Et pour peu qu'il s'échappe à braver mon courroux ;
Pour me venger de lui j'aurai beſoin de vous.

SCENE

SCENE IV.

ELISABETH, LE DUC DE NORFOLC, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, GARDES.

ELISABETH.

UN reſte de bonté dont s'indigne mon ame,
Me fait faire des pas que j'ai peur qu'on ne blâme.
Ceux que noircit le crime, & qu'ont proſcrit les loix,
Soüillent de leur aſpect la Majeſté des Rois.
Je paſſe en ta faveur par deſſus ces maximes,
Quelque horreur que pour toi m'ayent inſpiré tes crimes:
Et pour récompenſer d'aſſez foibles exploits,
Je veux fermer les yeux ſur ce que je me dois.
Conçois-tu, malheureux, une Infamie égale
A l'ardeur criminelle où ton cœur ſe ravale?
Comblé par mes bontez & de gloire & de biens,
Pouvois-tu te choiſir de plus honteux liens?
Depuis deux mois entiers que des loix légitimes,
Dans la Reine d'Ecoſſe ont puni tant de crimes,
Qu'offroit-elle à tes yeux que d'indignes attraits?
Le jour qu'elle reſpire eſt un de mes bienfaits.
J'ai pû deux mois plûtôt trancher ſa deſtinée;
Et tu n'ignores pas qu'elle étoit condamnée.

LE DUC DE NORFOLC.

Condamnée! Eh Madame, ayez ſoin de vos droits;
Ce mot injurieux n'eſt point fait pour les Rois.
Dans la gloire ſuprême où le ciel les fait naître,

Maîtres de tout le monde ils n'ont que Dieu pour Maître.
La Reine qu'on opprime, & dont il eſt l'appui,
De tout ce qu'elle a fait n'eſt comptable qu'à lui.
Mais fût-elle Sujette, & non Reine abſoluë,
De quels crimes, Madame, eſt-elle convaincuë?
Pour noircir ſa mémoire apprenez-les moi tous.

ELISABETH.

D'avoir fait lâchement maſſacrer ſon Epoux.
D'avoir dans mes Etats, où tout étoit tranquile,
Attenté ſur mes jours, violé ſon azile,
Attiré l'étranger, corrompu mes ſujets,
Voilà quelle eſt ma plainte, & quels ſont ſes forfaits.

LE DUC DE NORFOLC.

On vous trompe, Madame; elle a l'ame trop belle:
Son plus auſtere juge eſt plus coupable qu'elle.
Vous ſouffrez cependant qu'on l'envoye au trépas
Pour des crimes forgez, que vous ne croyez pas.
A des Pairs corrompus dont la vûë épouvante,
Vous livrez ſans ſcrupule une Reine innocente.
Votre haine obſtinée à finir ſes deſtins,
Erige un tribunal d'un amas d'aſſaſſins.
Il en eſt un, Madame, où regne un autre Juge,
Qui donne à l'innocence un éternel refuge:
Le plus grand Roi du monde y paroît ſans appui;
Et s'il n'a des vertus rien n'y parle pour lui.
Comme il eſt de ſon Dieu la plus parfaite image,
Dans ce degré ſublime il lui doit davantage;
Et devient reſponſable après tant de bienfaits,
Et des crimes qu'il ſouffre, & de ceux qu'il a faits.
Si vous pouviez, Madame, oublier votre haine,
Et voir ſans paſſion une adorable Reine,
A de lâches ſujets ſous le vice abbatus,
Devenuë odieuſe à force de vertus:
Si par vos propres yeux vous vouliez la connoître,
Et non ſur le rapport que vous en fait un traître,

Qui pour essay de crime a conçû sans effroi,
L'execrable dessein d'assassiner son Roy. . . .

LE COMTE DE MORRAY.

Imposteur! Le respect qu'ici vous devez rendre. . . .

ELISABETH.

C'est un desesperé qui ne sçait où se prendre.
Pour se venger de vous qui l'avez condamné,
Il voudroit avec lui vous avoir entraîné.
Effrayé du peril que son crime lui montre,
Il s'attache en coupable à tout ce qu'il rencontre;
Et loin que le perfide implore ma pitié,
Il croit par un mensonge être justifié.

LE DUC DE NORFOLC.

Et de quelle pitié vous croirai-je capable,
En faveur d'un sujet que vous trouvez coupable,
Si d'une Reine auguste, à qui le sang vous joint,
L'innocence est connuë & ne vous touche point?
Prêt à perdre le jour, si je parle pour elle
Ce n'est point en amant, c'est en sujet fidele,
Qui voudroit en mourant vous pouvoir dérober
Au crime où malgré vous on vous force à tomber.
Jusqu'ici votre regne heureux à l'Angleterre,
A porté votre nom aux deux bouts de la terre;
De l'aurore au couchant les plus augustes Rois
Briguent votre alliance, ou craignent vos exploits;
Pour rendre désormais votre gloire immortelle,
D'une Reine opprimée embrassez la querelle:
Elle est de même rang, de même autorité,
Enfin, de même sang que votre Majesté.
De vos sacrez ayeux laissez en paix la cendre:
C'est leur sang le plus pur qu'on s'apprête à répandre:
Du fonds de leur cercueil ils empruntent ma voix,
Pour vous representer qu'on viole leurs droits.
Mépriſez les conseils de ces petites ames,
Que le courroux du ciel a voulu rendre infames:
Le soin de s'aggrandir par d'injustes moyens. . . .

ELISABETH.

Je les veux suivre, traître, & mépriser les tiens.
Si je prends leur conseil, j'en connois la justice.
Ils m'animent tous deux à hâter ton supplice :
Leur zele impatient en presse l'appareil ;
Et je n'hesite point à suivre ce conseil.
Va, lâche, va périr par une main infâme :
Va prouver ta constance à l'objet qui t'enflâme ;
Et te précipitant du degré le plus haut,
Va de ton sang impur rougir un échaffaut.
Ce sang qu'en divers temps ont noirci tant de crimes,
Ce sang toûjours rebelle à ses Rois légitimes,
S'est vû pour ses forfaits par l'acier d'un bourreau,
Privé plus d'une fois des honneurs du tombeau.
Tu serois le premier de ta race odieuse,
Qu'eût rendu memorable une mort glorieuse :
Ton pere & ton ayeul, dont tu sçais le destin,
De la honte où tu cours t'ont frayé le chemin :
C'est sur un échaffaut qu'ils ont cessé de vivre,
Tu dégenererois en manquant à les suivre ;
Et le remors vengeur qui suit la trahison,
Fut toûjours insensible à ceux de ta Maison.

LE DUC DE NORFOLC.

Madame, je ne puis, à ce torrent d'injures,
De mon cœur qu'on déchire étouffer les murmures ;
Tant que votre courroux m'a pris seul pour objet,
Je ne suis point sorti du devoir d'un sujet :
Mais quand de mes ayeux on ternit la mémoire ;
Quand de leur destinée on déguise la gloire ;
Leur sang qui sans opprobre est venu jusqu'à moi,
Me deffend de manquer à ce que je leur doi.
Mon pere & mon ayeul, dont vous taisez les crimes,
De leur Religion volontaires victimes,
Préferérent les fers, la torture, la mort
Aux appas séducteurs dont on flattoit leur sort.

Voilà les grands forfaits dont ils furent coupables.
Voilà les trahiſons dont nous ſommes capables.
Voilà pour quel ſujet le glaive d'un bourreau,
A privé mes ayeux des honneurs du tombeau.
Qui voudroit d'auſſi près examiner les choſes,
Trouveroit des proſcrits pour de plus juſtes cauſes.
Vous m'entendez.

ELISABETH.

Oüy, traître : Et tu ne peus jamais
Faire aller plus avant ma haine & tes forfaits.
Je ne ſçai rien en moi ſuſceptible d'outrage,
Qui de ton lâche cœur n'ait éprouvé la rage.
Quand j'aurois oublié tes autres attentats,
Ta derniere inſolence eſt digne du trépas :
Mais, perfide, ta Reine eſt aſſez magnanime,
Pour porter ſa clémence auſſi loin que ton crime ;
T'en laiſſer malgré toi le honteux ſouvenir,
C'eſt le tourment affreux dont je veux te punir.
Ma bonté fatiguée autant qu'elle doit l'être,
Pour la derniere fois va parler, va paroître,
Si tu peus concevoir quel effort je me fais,
Par un effort pareil mérite mes bienfaits.
Prêt à voir par ta mort ma vengeance aſſouvie,
Veus-tu ta grace ?

LE COMTE DE MORRAY.

O ciel !

LE DUC DE NORFOLC.

Je ne hais point la vie,
Si vous me la laiſſez il me ſera bien doux,
De pouvoir de nouveau la prodiguer pour vous.
D'un fidele ſujet l'infatigable zele. ...

ELISABETH.

Et qui me répondra que tu me ſois fidele ?
Pour me juſtifier que ton zele ſoit grand,
Une foi violée eſt un mauvais garant.
C'eſt par un grand effort qu'un grand crime s'efface ;
Et j'en veux un de toi qui mérite ta grace.

Je ne te la promets qu'à ce prix.

LE DUC DE NORFOLC.

Commandez.

Je puis faire encor plus que vous ne demandez.
Rien ne m'eſt impoſſible où je vois de la gloire.
(Car par reſpect pour vous j'ai de la peine à croire
Que vous me commandiez pour éprouver ma foi,
Rien d'indigne de vous, ni d'indigne de moi.)

ELISABETH.

Les Pairs, dont l'équité s'eſt acquis tant d'eſtime;
Eux, qui dans aucun rang n'autoriſent le crime,
Pour rendre à l'Angleterre un plus tranquile ſort,
De la Reine d'Ecoſſe ont tous ſigné la mort.
Ton nom manque à l'Arrêt qu'on a donné contr'elle:
Et je ne croirai point que tu me ſois fidele,
Qu'en qualité de Pair zelé pour mes Etats,
Tu ne ſignes comme eux l'Arrêt de ſon trépas.
Un refus échappé rend ta perte certaine.
Réponds ſans balancer.

LE DUC DE NORFOLC.

Gardes, qu'on me remeine.
C'eſt ma réponſe.

SCENE V.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, SUITE.

ELISABETH.

AH ciel! l'ingrat n'heſite pas!
Ma rivale à la mort va devancer mes pas,

Traître. Dès ce moment pour contenter ma haine,
Allez-y préparer cette coupable Reine.
Tant que ma lâcheté lui laissera le jour,
L'ingrat qu'elle a charmé gardera son amour.
Dût sa tête en tombant armer toute la terre,
Pour venir à grands pas fondre sur l'Angleterre,
Comte de Neucastel, ne me revoyez pas
Que vous n'ayez été témoin de son trépas.

SCENE VI.

LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE MORRAY.

Ses ordres sont précis pour perdre sa rivale,
Mais sa haine pour l'autre en paroles s'exhale :
Elle veut faire grace à l'objet de ses feux ;
Et s'il rentre en faveur il nous perdra tous deux.
Un amour sans espoir dure peu dans une ame :
Sa maîtresse en mourant fera mourir sa flame ;
Et l'ayant condamné, s'il échappe au trépas
A son ressentiment nous n'échapperons pas.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Ainsi, Seigneur, ainsi pour toute récompense,
Nous aurons la douleur d'opprimer l'innocence.
Ne vaudroit-il pas mieux faire un plus noble effort,
Et chercher des moyens pour détourner leur mort ?
Le Duc avec plaisir épouseroit la Reine,
S'il voyoit votre sœur à couvert de sa haine :
Et dans leurs interêts les nôtres confondus....

LE COMTE DE MORRAY.

Ah ! perdons-les, vous dis-je, ou nous sommes perdus.

Après de tels affronts, quelque effort qu'on ſe faſſe ;
Il en reſte une horreur qui jamais ne s'efface :
C'eſt par des flots de ſang que l'on doit s'en laver ;
Et nous avons trop fait pour ne pas achever.
Puiſqu'au trône où j'aſpire une voye eſt ouverte,
De la Reine d'Ecoſſe allez hâter la perte ;
Et laiſſez-moi le ſoin, dût-il m'être fatal,
D'aller ſecrettement immoler mon rival.
Que la Reine en courroux tonne, éclatte, foudroye,
Il faut que de ma haine il devienne la proye ;
Et dût-elle ſur moi le venger aujourd'hui,
Je mourrai ſans regret ſi je meurs après lui.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIE STUARD, KILLEGRE, MELVIN, KENEDE, ALBIONE, GARDES.

MARIE STUARD *à Killegre.*

QUand il faudra partir je n'ai rien qui m'arrête ;
Allez dire à vos Pairs que leur victime eſt prête,
Et qu'à leur premier ordre ils ſeront obéis ;
Quoique par mon trépas tous les droits ſoient trahis.

Killegre ſort.

à Melvin.

Le Comte de Morray viendra-t-il ?

MELVIN.

Oüy, Madame.

MARIE STUARD.

Votre zele, Melvin, eſt gravé dans mon ame.
Vous avez de mon ſort partagé le courroux,
Et je vais au trépas ſans rien faire pour vous.
Je meurs, vous le ſçavez, Femme, Sœur, Fille & Mere
Des plus auguſtes Rois que l'Europe révere :
Et dans ce rang ſuprême il ne m'eſt pas reſté

Dequoi récompenſer votre fidelité.
Victime d'un arrêt qu'a dicté l'injuſtice,
L'état où je vous laiſſe augmente mon ſupplice :
Après un ſort ſi rude il m'eût été bien doux,
De combler de bienfaits.... Et quoi ! vous pleurez tous !
Témoins infortunez des malheurs de ma vie,
En voyez-vous la fin avec un œil d'envie ?
Dans un ſi long orage ai-je trop peu ſouffert ?
Faut-il verſer des pleurs quand un port m'eſt offert ?
Si vous aimez ma gloire épargnez ma foibleſſe ;
Et ne m'accablez point à force de tendreſſe.

MELVIN.

Madame, vos bontez, mon devoir, votre rang
Ne demandent ici que des larmes de ſang.
Plût au ciel que le mien plus ardent que tout autre,
A vos perſecuteurs pût arracher le vôtre ?
Que votre injuſte mort nous va couter de pleurs !
Et qu'un jour....

MARIE STUARD.

Quelqu'un vient. Contraignez vos douleurs.

SCENE II.

MARIE STUARD, LE COMTE DE MORRAY, MELVIN, KENEDE, ALBIONE.

MARIE STUARD.

APproche', ingrat ſujet, dont la haine m'accable,
Viens me dire du moins dequoi je ſuis coupable.
Apprends-moi quel outrage & quels maux je t'ai faits.

Cruel, mon souvenir n'est plein que de bienfaits.
Quoique l'on doute encor de qui tu reçûs l'être,
Pour enfant du feu Roi je t'ai fait reconnoître;
Et sans approfondir si tu sors de son sang,
Je t'ai fait dans ma Cour tenir le premier rang.
Tu ne fais que trop voir que tu n'es pas mon frere,
Par les soins que tu prends à m'être si contraire.
Si le sang qui t'anime étoit le sang d'un Roi,
Serois-tu sans honneur, sans tendresse, sans foi?
Elevé dans ma Cour ta criminelle audace,
Entre le trône & toi ne put souffrir d'espace:
Pour m'en faire tomber par de sanglans effets,
La mort de mon époux fut un de tes forfaits:
Mais ce qui de l'enfer est le plus noir ouvrage,
Tu me fis imputer ce qu'avoit fait ta rage;
Et par des trahisons conduites avec art,
J'expire pour un crime où je n'ai point de part.
Tu sçais, toi qui l'as fait, que j'en suis innocente.

LE COMTE DE MORRAY.

Un trône prêt à choir n'offre rien qui me tente.
Du ciel qui le foudroye appuyant le courroux,
C'est son interêt seul que je prends contre vous.
Pour détruire une erreur dont j'abhorre le culte,
Les liens les plus doux n'ont rien que je consulte;
Et ce que votre haine appelle ambition,
Est un zele épuré pour ma Religion.

MARIE STUARD.

Si ta Religion t'acquiert le privilege
D'être envers une sœur perfide & sacrilege,
La mienne, si contraire à celle où tu t'es mis,
M'apprend à pardonner à tous mes ennemis.
Killegre revient.
On me vient avertir qu'il faut quitter la vie.
Séparons-nous en paix, c'est moi qui t'en convie.
Insensible aux affrons où l'on m'expose ici,
Je pardonne à la Reine, & te pardonne aussi.
Puisse mon sang versé par vos brigues secrettes,

Vous retirer bien-tôt de l'erreur où vous êtes!
Si par le juſte ciel mes vœux ſont écoutez,
J'en vais faire pour vous qui me perſecutez.
Adieu.

SCENE III.

LE COMTE DE MORRAY *ſeul.*

JE ſens mon cœur qui s'émeut, qui chancelle,
La voix de la nature au repentir m'appelle.
Silence, indigne voix, qui me veus attendrir:
Qu'importe pour regner qui je faſſe périr?
Un Prince ambitieux que la raiſon éclaire,
Doit faire une vertu d'un crime neceſſaire;
Et préferer toûjours, ſans en être confus,
Les utiles forfaits aux ingrates vertus.

SCENE IV.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

ELISABETH.

COmte, j'allois vous voir. Malgré toute ma haine,
Je ne puis réſiſter au remors qui me gêne.
En vain ma politique en veut rompre le cours:
Quelque effort que je faſſe il me revient toûjours.

Je

Je croi de toutes parts entendre le tonnerre :
Je croi voir contre moi tous les Rois de la terre
De qui la Majesté violée à mes yeux,
Rendroit mon nom infame, & mon regne odieux.
Quoi qu'ait fait votre sœur je lui donne sa grace.

LE COMTE DE MORRAY.

La clémence sied bien à qui tient votre place.
Cette grande vertu, la plus digne des Rois,
Est le plus glorieux, le plus saint de leurs droits.
Mais je doute, Madame, & ne puis vous le taire ;
Qu'on approuve jamais ce que vous allez faire.

ELISABETH.

Et peut-on approuver l'implacable fureur,
Qui vous fait avec joye immoler votre sœur ?
Est-ce l'injuste espoir de regner après elle,
Qui vous rend frere ingrat & sujet infidele ?
Quand j'impose silence à mon juste courroux ;
Si je suis à blâmer, devroit-ce être par vous ?

LE COMTE DE MORRAY.

Pour peu qu'à mon devoir je demeure fidele,
Quels sacrileges vœux puis-je faire pour elle ?
C'est ma sœur, il est vrai ; mais périsse ma sœur
Si sa vie en ces lieux fait revivre l'erreur.
Si de vos jours sacrez le ciel bornoit la course,
D'un déluge de maux elle ouvriroit la source :
Vos sujets qu'elle hait devenus ses sujets,
Seroient de sa fureur les funestes objets.
Ce trône qu'avec soin vos vertus affermissent,
Où vous donnez des loix dont les méchans frémissent,
Deviendroit par son ordre un lieu d'impunité,
Où l'erreur pour jamais seroit en sûreté.
On verroit sous ses loix par des mains étrangeres
Arracher les enfans du tendre sein des meres,
Pour leur faire sucer, éloignez de ces murs,
Avec un lait moins cher des préceptes moins purs.
En vous parlant ainsi je trahis la nature ;

Mon sang qui se révolte en soupire, en murmure;
Je me sens comme vous accablé de remords;
Et pour les étouffer je fais de vains efforts.
A lui sauver le jour je trouverois des charmes.
Sa mort que je poursuis me coutera des larmes:
Mais si de ses desseins elle venoit à bout,
Le carnage & l'horreur triompheroient par tout.
Je prévoi des malheurs qui seroient sans limites.

ELISABETH.

Comte, je me suis dit tout ce que vous me dites.
Si ma main secourable ose briser ses fers,
Sa haine pour me perdre armera l'univers:
Mais pour venger sa mort honteuse aux diadêmes;
Tous les Rois offencez m'accableront eux-mêmes;
Et pour le bien commun oubliant leurs débats,
Viendront d'intelligence envahir mes Etats.

LE COMTE DE MORRAY.

Ma crainte sur ce point égaleroit la vôtre,
Si les Princes voisins se fioient l'un à l'autre.
Un Roi qui s'affoiblit offre une occasion,
Qui de ses ennemis tente l'ambition.
De peur de la flatter par de telles amorces,
Pour ses propres Etats chacun garde ses forces;
Et vous verrez de loin leur impuissant courroux,
Borner sa violence à se plaindre de vous.
Quoiqu'il en soit, Madame, il est temps de résoudre,
Si vous voulez lancer ou retenir la foudre.
Ma sœur touche à son terme, & dans quelques instans
On voudroit la sauver qu'il ne seroit plus temps.
Suivez votre penchant sans aucune contrainte.

ELISABETH.

Vos dernieres raisons ont dissipé ma crainte.
Qu'elle meure. Et pourquoi me ferois-je un effort;
Pour conserver la vie à qui cherche ma mort?
Qu'elle meure. Le Duc, qui me fut si fidele,

Si je lui rends le jour me rendra tout son zele.

LE COMTE DE MORRAY.

Le Duc, Madame? O ciel?

ELISABETH.

Tout coupable qu'il est,
Il est assez puni de sçavoir son arrêt:
Et s'il faut m'expliquer, quoi qu'ait fait son audace,
Ce qu'a fait sa valeur sollicite sa grace.
Un pardon genereux me l'acquiert pour jamais.

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, croyez-moi, placez mieux vos bienfaits;
Plus fidele que lui, s'il faut prendre les armes,
Je mettrai votre trône à l'abri des allarmes.
Le Duc dont vos bontez ont voulu faire un Roi,
Ingrat à votre amour vous a manqué de foi.
Que tout autre que lui vous eût montré de zele!
Aimé comme il l'étoit, que j'eusse été fidele!

ELISABETH.

Insolent? Vous sçauriez jusqu'où va mon courroux,
Si je pouvois sans honte éclatter contre vous.
Si je laisse impuni l'affront que vous me faites,
Comte, remerciez la bassesse où vous êtes:
L'intervale est plus grand, quoiqu'il manque de foi,
Entre vous & le Duc, qu'entre le Duc & moi.
Pour joindre à ce mépris de plus sensibles peines,
D'un criminel si cher allez rompre les chaînes:
Je lui cause des maux où je prends trop de part.
Portez-lui le pardon. . . .

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, il est trop tard.
Il est mort.

ELISABETH.

Il est mort! Ah! perfide, qu'entens-je!

LE COMTE DE MORRAY.

Un si juste trépas le punit & vous venge.
Coupable envers l'Etat si lâchement trahi,
Condamné par les Pairs, haï de vous...

ELISABETH.

Haï!
Ah, traître ! Dans mon cœur tu sçais ce qui se passe !
A la Reine d'Ecosse allez porter sa grace,
Lancastre. Ce perfide, ennemi de sa sœur,
M'a peut-être engagée à servir sa fureur.
Qu'on la ramene. Et toi, je veux que tu périsses.

SCENE V.

LE COMTE DE NEUCASTEL, ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

MAdame, à mes forfaits préparez des supplices;
Interdit, pénetré d'une juste douleur,
Je ne parois ici que pour vous faire horreur.
Je ne m'offre à vos yeux que pour grossir la foudre;
Dont il faut vous armer pour me réduire en poudre.
Je me serois puni, mais mon sang répandu,
L'exemple que je dois auroit été perdu;
Et pour voir avec fruit ma trahison punie,
Il faut que je périsse avec ignominie.

ELISABETH.

Quel sujet vous anime à tenir ce discours?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

D'une Reine innocente on a tranché les jours.
Par les crimes d'autrui la vertu malheureuse,
A de toutes les morts souffert la plus affreuse.
J'ai vû ce que le ciel avoit fait de plus beau,
Tendre sa tête auguste à l'acier d'un bourreau;

Mes remords trop lents n'ont point formé d'obstacle,
Au barbare succès d'un si triste spectacle.
Eussai-je pour tout crime approuvé son trépas,
Ma main à m'en punir ne balanceroit pas :
Jugez, par cette loi que l'équité m'impose,
Ce que je dois souffrir puisque j'en suis la cause.

ELISABETH.

Vous, ô ciel !

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Moi, Madame. Un aveu si honteux
Vous anime à ma perte ; & c'est ce que je veux.
J'offre à votre justice une digne matiere.
Ne la trahissez point, faites-la toute entiere.
Ce monstre dont la vûë infecte vos regards,
Cet ennemi public haï de toutes parts,
Qui jusqu'à vous aimer a porté son audace,
Plus coupable que moi mérite moins de grace.
C'est lui qui par l'appas d'un criminel espoir,
A séduit ma vertu, corrompu mon devoir,
Imprimé dans mon cœur l'effroyable maxime,
Qu'un crime couronné perdoit le nom de crime.
Assassin de son Roi, sa rapide fureur
A par une autre voye assassiné sa sœur ;
Et si l'on ne prévient sa détestable envie,
Leur fils en son pouvoir doit trembler pour sa vie.

ELISABETH.

Holà, Gardes.

EURIC.

Madame.

ELISABETH *en montrant le Comte de Morray.*

Asseûrez-vous de lui.
Traître, qui de mon trône as fait tomber l'appui,
Ton sang pour le venger répandu goute à goute. . .

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Pour commencer sa peine ordonnez qu'il m'écoute.
La douloureuse mort de son auguste sœur,

Tout barbare qu'il eſt, va lui percer le cœur.
Si de mes trahiſons le repentir extrême,
Peut vous autoriſer à m'écouter vous-même,
Vous n'avez plus à craindre aucun trouble inteſtin ;
Tout cede à l'aſcendant de votre heureux deſtin.
Faites que la pitié ſuccede à votre haine :
Des larmes d'une Reine honorez une Reine :
L'adorable Stuard vient de finir ſon ſort,
Et vous allez frémir au récit de ſa mort.
Au funeſte appareil de ſon cruel ſupplice,
Elle atteſte le ciel qu'on lui fait injuſtice:
Que pendant ſa priſon, quoiqu'elle ait enduré,
Jamais contre vos jours elle n'a conſpiré ;
Et que du fond des cœurs ayant ſeul connoiſſance ;
Dieu qu'on ne trompe point ſçavoit ſon innocence.
Là, de tendres ſoûpirs s'étant joints à ſa voix,
Seigneur, écoutez-moi pour la derniere fois,
Dit-elle. Je ſuis mere, & mon cœur qui ſoûpire,
Croit que pour vous toucher ce nom ſeul doit ſuffire.
Un fils que de mes pleurs j'ai ſouvent arroſé,
Au plus grand des malheurs eſt peut-être expoſé :
Ce ſang de tant de Rois le déplorable reſte,
Eſt peut-être élevé dans un culte funeſte.
Dans un péril ſi grand devenez ſon appui.
Contre ſes ennemis déclarez-vous pour lui.
Montrez-vous-en le pere ; & pour faveur inſigne,
Avant que de regner faites qu'il en ſoit digne.
J'implore pour tous deux votre divin ſecours :
Et je vous recommande & mon ame & ſes jours.
Pendant que de ſon cœur la tendreſſe s'explique,
L'abominable objet de la haine publique,
Par une indignité qu'elle n'attendoit pas,
Oſe ſe préſenter pour lui lier les bras.
Senſible à cet opprobre une modeſte plainte,
A trahi la douleur qu'elle tenoit contrainte,
Réſerve, a-t-elle dit, cet infame lien

Pour flétrir quelque nom moins fameux que le mien:
Quoique juſqu'au tombeau la fortune me brave,
Je veux mourir en Reine & non pas en eſclave:
Et malgré le ſilence où s'obſtinent les Rois,
Juſqu'au dernier ſoûpir je ſoûtiendrai leurs droits.
Ses filles, cependant, les yeux baignez de larmes,
De ſon pudique ſein font entrevoir les charmes,
Pour ouvrir un paſſage à l'acier criminel,
Dont la Reine innocente attend le coup mortel.
Par un cruel devoir, dont la rigueur les tuë,
Quelques momens après elles voilent ſa vûë;
Et cachent pour jamais les malheureux appas,
Qui ſans l'aveu du cœur ont fait tant d'attentats.
Leur zele conſommé par ce dernier ſervice,
Et la victime prête à ce grand ſacrifice,
Plus on eſt attentif à ce lugubre aſpect,
Plus on ſent de pitié, de terreur, de reſpect.
Tous les cœurs ſont touchez; tous les yeux ſont humides;
On mêle à des ſoûpirs des murmures timides;
Et tous les gens de bien plaignans ſon triſte ſort,
D'un éloge funebre accompagnent ſa mort.
Enfin, Madame, enfin humblement proſternée,
Je pardonne, dit-elle, à qui m'a condamnée:
Faſſe le juſte ciel que ces Juges pervers,
Ayant le cœur plus auſtere, & les yeux mieux ouverts;
Et que leur cruauté ſur moi ſeule épuiſée,
L'innocence à la mort ne ſoit plus expoſée.
Pendant ces derniers mots le Miniſtre inhumain,
Qui d'un glaive funeſte avoit armé ſa main,
Fidele executeur de votre injuſte haine,
A tranché le deſtin de cette grande Reine.
Mais, ô prodige affreux! qui me vient de troubler!
Prodige, dont vous-même avez lieu de trembler!

Deux fois sur l'échaffaut sa tête bondissante
A repeté deux fois qu'elle étoit innocente;
Et dans tous les esprits répandu tant d'effroi,
Que tous les spectateurs ont frémi comme moi.
Pour venger son trépas l'ardeur qui les anime,
A choisi son boureau pour premiere victime;
Et si votre pouvoir n'arrête ce transport,
Tous ses Juges, sans doute, auront un même sort.
Pour moi qui désormais aurois honte de vivre,
Il faut qu'à leur fureur mon désespoir me livre;
Et pour mieux me punir, s'ils épargnent mes jours,
C'est à votre justice où sera mon recours.
Je l'attends.
Il sort.

ELISABETH.

Qu'on le suive, & que l'on m'en réponde.

SCENE VI.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

ELISABETH.

HE bien; sens-tu, méchant, que ton cœur te confonde?
Te sens-tu dans le crime assez bien affermi,
Monstre, que dans ces lieux les enfers ont vomi?
De tes lâches projets la fortune se jouë.

LE COMTE DE MORRAY.

On ne vous a rien dit que mon cœur désavouë.
A qui veut que le crime éternise ses ans,
Les forfaits les plus noirs sont les plus éclatans.
Le Roi que fit ma sœur par son hymen funeste.

A péri par mon bras, & vous sçavez le reste.
Fier de ce premier crime, & sûr de votre appui,
Je n'ai rien oublié pour la perdre après lui.
La mort qu'elle a soufferte est mon dernier ouvrage;
Et son fils à son tour eût assouvi ma rage:
J'en avois donné l'ordre, & j'allois être Roi,
Si le sort inconstant ne m'eût manqué de foi.
Vos droits à l'Angleterre étant peu légitimes,
Et les miens à l'Ecosse étant crimes sur crimes,
Pour les mieux affermir je cherchois les moyens,
D'unir mon sceptre au vôtre, & vos crimes aux miens.
Le ciel cruel aux uns, & favorable aux autres,
S'oppose à mes desseins, & seconde les vôtres:
Tous deux enfans de Rois par un semblable sort,
Il vous éleve au trône, & me livre à la mort.
Mais s'il croit la choisir son attente est trompée.
Quoiqu'on m'ait par son ordre arraché mon épée,
Son aveugle colere a manqué de prévoir,
Que j'avois, malgré lui, ma mort en mon pouvoir.
Lorsqu'on tombe d'un trône où l'on a dû prétendre,
Voilà sans balancer le parti qu'on doit prendre.

Il s'enfonce un poignard dans le sein.

ELISABETH.

Faites tous vos efforts pour tromper ses projets,
Il est trop peu puni pour de si grands forfaits.
Il mérite, le traître, une plus longue peine.

LE COMTE DE MORRAY.

L'endroit où j'ai frappé rend votre attente vaine;
Et j'ai la gloire au moins, dans un sort si fatal,
De mourir autrement que n'est mort mon rival.
J'expire.

SCENE DERNIERE.

ELISABETH, LANCASTRE.

ELISABETH.

JUſte ciel! quelle ſuite de crimes!
Que la haine & l'amour ont d'injuſtes maximes!
Et qu'un cœur déreglé qui ſuit leurs mouvemens,
Se condamne ſoi-même à de cruels tourmens!
Heros trop malheureux! trop malheureuſe Reine!
Victime tout enſemble & d'amour & de haine,
Ne me reprochez point votre injuſte trépas:
Vous goûtez un repos dont je ne joüis pas.

FIN.

LA
COMEDIE
SANS TITRE.

A MON-

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC

DE S^T AIGNAN,

PAIR DE FRANCE,

Chevalier des Ordres du Roi, Premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majeſté, &c.

MONSEIGNEUR,

Je vous ai des obligations de tant de manieres, que je ne puis m'empêcher de vous en rendre graces en

toute ſorte de genres. J'avouë que la Comedie ſans Titre eſt une offrande bien indigne de l'illuſtre Nom qui fait le Titre de cette Lettre: mais, MONSEIGNEUR, quand je me gendarmerai contre la nature, de ce qu'elle ne m'a pas donné d'aſſez beaux talens pour faire quelque choſe de proportionné à ce que vous êtes, il n'en ſera déſormais ni plus ni moins. Vous êtes naturellement ſi grand, & moi naturellement ſi petit, que vous ne pouvez aſſez vous abbaiſſer pour moi, ni moi aſſez me hauſſer pour Vous: Je le ſçai; je me le ſuis dit; mais, MONSEIGNEUR, mon zele l'a emporté ſur tout ce que je ſçai, & ſur tout ce que j'ai pû me dire: Et j'ai crû ne vous en pouvoir donner de plus grandes marques,

qu'en vous dédiant ce que j'ai fait de moins mauvais. Comme la piece que je vous conſacre a peu de reſſemblance avec toutes celles qui juſqu'ici ont été repreſentées, je voudrois que l'Epître que je prends la liberté de vous faire ne reßemblât à aucune de toutes celles qu'on vous a faites ; & je ne ſçai qu'un moyen pour y réüſſir : C'eſt, MONSEIGNEUR, de ne vous point donner de loüanges, quoique ce ſoit l'ornement des Lettres Dédicatoires, & qu'il y ait peu d'hommes dans le monde à qui l'on en puiße donner plus légitimement qu'à Vous. Eh! que vous dirois-je que ne vous ayent dit des plumes plus délicates que la mienne ; & par conſéquent plus délicatement que je ne vous le dirois ? Puis-je parler de l'illuſtre Sang dont

vous ſortez, plus avantageuſement que toutes les Hiſtoires que l'on a faites; Et n'eſt-ce pas là que les fréquentes défaites des ennemis de l'Etat ſont autant d'éloges pour vos Ayeux? Quelque grands hommes qu'ils ayent été, ſeroit-ce apprendre quelque choſe au ſiecle où nous vivons, de dire que vous êtes encore plus grand homme qu'eux; Et pourrois-je, en parlant de votre valeur, lui donner autant d'éclat que lui en ont donné vos actions? Ne ſeroit-ce pas des répetitions uſées de parler de la fidelité inviolable que vous avez toûjours euë pour le Roi; Et quand j'oſerois me le permettre, qu'en pourrois-je dire qui ne fût au deſſous; non ſeulement des preuves que vous en avez données, mais encore de ce que le Roi en croit lui-mê-

me ? Enfin, MONSEIGNEUR, quand je dirois que tout le cours de votre vie eſt un exemple continuel de generoſité ; Qu'on ne vous eſt pas moins redevable de la maniere obligeante dont vous accordez une grace, que de la grace que vous accordez ; Et qu'à l'imitation du plus honnête homme de l'antiquité, perſonne n'eſt jamais ſorti mécontent d'auprès de Vous : à qui le dirois-je qui n'en ſoit convaincu par experience, ou qui n'en ſoit inſtruit par la voix publique ; Non, MONSEIGNEUR, non ; je ne puis me réſoudre à vous loüer, puiſque vos loüanges ſont dans la bouche de tout le monde, & que tous ceux à qui l'on vante vos vertus encheriſſent ſur ce qu'ils entendent dire. Je ſouhaiterois même qu'on n'eût ja-

mais fini de lettre comme je vais finir celle-cy, pour avoir l'honneur de vous assurer le premier, qu'on ne peut être avec un respect plus grand que celui que j'ai pour Vous,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur,
BOURSAULT.

AU LECTEUR.

MOn deſſein, en faiſant cette piece de Theatre, n'a pas été de donner aucune atteinte à un Livre que ſon débit juſtifie aſſez ; mais ſeulement de ſatiriſer un nombre de gens de differens caracteres, qui prétendent être en droit d'occuper dans le Mercure Galant la place qu'y pourroient légitimement tenir des perſonnes d'un véritable mérite. Je croirois avoir rendu un ſervice important à ſon Auteur, & même à ceux dont je veux parler, ſi j'avois fait des portraits aſſez reſſemblans pour épargner à l'un la peine d'écouter tant de ſottiſes, & aux autres la honte de les dire. Des perſonnes qui ont autant de probité que d'eſprit, pourroient rendre témoignage que je les ai conſultées, moins pour les prier de me donner des lumieres ſur mon ouvrage, que pour ſçavoir s'il

y avoit apparence que je pûſſe faire tort à quelqu'un ; & s'il m'étoit reſté quelque ſcrupule ſur ce ſujet, peut-être n'y auroit-il eu aucun eſpoir de ſuccès qui m'eût obligé à mettre cette Comedie au jour.

Je ne prendrai pas tant de ſoin à juſtifier ma piece que ma conduite. Je dirai ſeulement qu'il y a long-temps qu'on n'en a repreſenté, dont on ſoit ſorti avec plus de ſatisfaction que de celle-ci ; & qu'on n'a point eu de peine à faire grace aux défauts qui y ſont, en faveur des beautez qu'on y a trouvées. Monſieur Poiſſon, que je priai de la mettre ſous ſon nom, pour quelques raiſons que j'avois, & qui ont ceſſé, eut aſſez de ſcrupule pour ne vouloir être que l'économe d'un bien dont je lui avois abandonné la proprieté. Quand il eut aſſûré le ſuccés de cet ouvrage, il ceſſa d'en vouloir être l'Auteur. Et le refus qu'il fit d'accepter une réputation qui ne lui appartenoit pas, mérite que ma reconnoiſſance ajoûte ce té-

moignage à celle qu'il s'eſt acquiſe.

J'oubliois à dire que l'Enigme qui eſt à la fin du cinquiéme Acte, n'eſt point de ma façon : mais dans le deſſein que j'avois de critiquer les Enigmes, qui d'ordinaire cachent des ſottiſes ſous de pompeuſes paroles, je crûs ne pouvoir faire un meilleur choix, pour en montrer tout le ridicule, qu'en jettant les yeux ſur celle-là.

ACTEURS.

ORONTE, Gentilhomme, Cousin de l'Auteur du Mercure Galant, & Amant de Cecile.
Mr DE BOISLUISANT, Pere de Cecile.
CECILE, Maitresse d'Oronte.
MERLIN, Valet d'Oronte.
LISETTE, Suivante de Cecile.
Mr MICHAUT.
Mad. GUILLEMOT.
LONGUEMAIN, Receveur des Gabelles.
BONIFACE, Imprimeur.
Mr DE LA MOTTE, Amant de Claire.
CLAIRE, Maitresse de Mr de la Motte.
DU MESNIL, Professeur de Langues.
Mr BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.
Mr SANGSUE, Procureur de la Cour.
Mad. DE CALVILLE, Veuve.
LE MARQUIS.
ORIANE, ELISE, Sœurs, qui ont appris l'art de faire.
BEAUGENIE, Poëte.
LARISSOLE, Soldat.
DEUX LAQUAIS.

La Scène est dans la Maison de l'Auteur du Mercure Galant.

LA COMEDIE SANS TITRE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

CECILE eſt arrivée?

MERLIN.

Oüi, la choſe eſt certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge?...

MERLIN.

A l'Hôtel de Touraine.
Je vous l'ai déjà dit cinq ou ſix fois.

ORONTE.

Helas!
Redis-le moi ſans ceſſe, & ne s'en laſſe pas.

Quoique tu puiſſes faire il ſeroit impoſſible,
De me rien annoncer qui me ſoit plus ſenſible :
T'a-t-elle vû ?

MERLIN.

Vrayment, tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon ?

MERLIN.

Non, ma foi ;
Car depuis le Pont-neuf où je l'ai rencontrée,
Juſqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son pere encor galant la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahiſſoit ſon deſſein.
Sa langue s'eſt contrainte, & je n'ai rien ſçû d'elle ;
Mais ſes yeux plus hardis joüoient de la prunelle ;
Et ſi de leur jargon je ſuis bon truchement,
Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement.

ORONTE.

Quand de ce que l'on aime on a l'ame occupée,
Merlin, une parole eſt bien-tôt échappée.
Elle ne t'a rien dit pour me redire ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que ſon indifference a de cruauté !

MERLIN.

Bon !
Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jetté ceci de ſa fenêtre ?

ORONTE.

Qu'eſt-ce ?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

ORONTE.

A toi ?

MERLIN.

C'eſt la premiere fois ;
Encor ſuis-je trompé, car il n'eſt pas de poids.
Je ſerai bien-heureux ſi j'en ai trois piſtoles.

ORONTE.

Tién, ne perds point de temps en de vaines paroles.
Prens ces quatre loüis, & me fais ce préſent.

MERLIN. *Après avoir pris les quatre loüis.*

Pour vous le refuſer je ſuis trop complaiſant ;
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il ſuffit qu'il ſoit de ce que j'aime ;
Il m'eſt cher. Juſte ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême !
Un loüis peſe plus que ce quadruple-là.
Cecile avoit ſa vüë en te jettant cela.
Avec autant d'eſprit que j'en trouve à Cecile,
Un objet ſi charmant ne fait rien d'inutile ;
Et puiſque ſon deſir eſt de me rendre heureux....
Ah Merlin ! Je me trompe, ou ce quadruple eſt creux.
Je ne me trompe point, il eſt creux ; oüi, ſans doute :
Et je croi qu'il enferme un Billet. Tien, écoute.

MERLIN.

Oüi, j'entens remuer quelque choſe.

ORONTE.

Ah ! Merlin ;
Qu'elle a d'eſprit ?

MERLIN.

D'accord ; mais il eſt bien malin,
C'eſt en ſçavoir beaucoup à ſon âge.

ORONTE.

Elle charme,
Son eſprit me ravit, ſa beauté me déſarme.
Le ciel en la formant épuiſa ſes tréſors.

Elle a l'ame, Merlin, belle comme le corps.
Plus on la considere, & plus on y découvre....

MERLIN.

Voyez, sans perdre temps, comment sa piece s'ouvre.
La chose est curieuse à sçavoir.

ORONTE.

C'est par-là.
Justement. J'apperçois son Billet, le voilà.

IL LIT.

J'Arrivai hier au soir à Paris avec mon Pere, qui est plus entêté que jamais de l'Auteur du Mercure Galant. Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma derniere Lettre, nos affaires sont dans le meilleur état du monde.

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure;
Je suis Cousin germain de l'Auteur du Mercure;
Et pour contribuer au succès de mes feux,
Il en use sans doute en parent genereux.
Quel zele plus ardent peut-on faire aroître?
De son logis entier il me laisse le maître:
Déja depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'Auteur du Mercure Galant;
Et selon l'apparence il me sera facile,
De plaire sous ce nom au Pere de Cecile.
Jamais rien à mon sens ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oüi pour vous; mais pour moi j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne,

Pour réſiſter long-temps à l'emploi qu'on me donne ?
Tant que dure le jour j'ai la plume à la main :
Je ſers de Secrétaire à tout le genre humain :
Fable, Hiſtoire, Avanture, Enigme, Idile, Eglogue,
Epigramme, Sonnet, Madrigal, Dialogue,
Nôces, Concerts, Cadeaux, Fêtes, Bals, Enjoûmens,
Soûpirs, Larmes, Clameurs, Trépas, Enterremens ;
Enfin, quoique ce ſoit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidele.
Je me tuë, en un mot, puiſque vous le voulez.

ORONTE.

Croi-moi, cinq ou ſix jours ſont bien-tôt écoulez.
Tu ſçais que Licidas, pour me rendre ſervice,
Me fait de ſa fortune un entier ſacrifice :
A ſon propre interêt il préfere le mien ;
Et je ſerois ingrat de négliger le ſien.
Je te l'ai déja dit, une de mes ſurpriſes,
C'eſt de voir tant de gens dire tant de ſottiſes ;
Licidas eſt le ſeul, délicat comme il eſt,
Qui puiſſe avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le repréſente,
Je ne voi que des fous d'eſpece differente.
L'un qui veut qu'on l'imprime, & n'a point d'autre but,
Croit que hors du Mercure il n'eſt point de ſalut.
L'autre dans la Muſique ayant quelque ſcience,
Croit de celle du Roi mériter l'intendance.
Celui-ci d'une Enigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie, & ſouvent n'eſt qu'un ſot.
Cet autre d'un Sonnet ayant donné les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les eſprits ſublimes.
Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le Libraire appris quelques nouvelles ?

ORONTE.

Des Ayeux ?

Mr MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchiſe;
J'aime depuis ſix mois une jeune Marquiſe,
Belle, bien faite, noble: & graces à mes ſoins,
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses parens, dont le moindre eſt Baron ou Vicomte,
Délicats ſur l'honneur, ſenſibles à la honte,
Conſultez tous enſemble ont approuvé mes feux,
Pourvû que mes parens ſoient auſſi Nobles qu'eux:
Et je viens vous trouver pour annoblir ma race.

ORONTE.

Moi, Monſieur ? Et comment voulez-vous que je faſſe ?
A moins d'avoir un titre & ſolide & conſtant,
Puis-je....

Mr MICHAUT.

Bon ! tous les jours vous en faites autant;
Tout vous devient poſſible étant ce que vous êtes.
Vos Mercures ſont pleins de Nobles que vous faites;
De noms ſi biſcornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être Noble & porter ces noms-là.
Ne me refuſez pas ce que je vous demande:
De toutes les rigueurs ce ſeroit la plus grande;
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monſieur, vous pouvoir obliger;
Je puis à la Nobleſſe ajoûter quelque luſtre,
Et rappeller de loin une famille illuſtre:
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas,
Ne m'a fait annoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entre-voyez-vous point dans toute votre race,
De gloire ou de valeur quelque légere trace ?
Aucun de vos ayeux ne s'eſt-il ſignalé ?

Mr MICHAUT.

Ma foi, mon Pere eſt mort ſans m'en avoir parlé:

Et de tous mes ayeux, puiſqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par delà mon grand Pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? avoit-il quelque grade ?

Mr MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand Pere étoit Mouſquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge eſt-ce là ?

Mr MICHAUT.

C'eſt ce que le vulgaire
En langage commun appelle Apoticaire.

ORONTE.

Fy !

Mr MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?
Quand on m'a voulu faire ai-je été conſulté ?
Sans ſçavoir ce qu'il fait le hazard nous fait naître ;
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon Pere fut d'un cran plus noble que le ſien :
Il ſe fit Medecin ; gagna beaucoup de bien ;
N'eût que moi ſeul d'enfans ; & paſſant mon attente,
Me laiſſa par ſa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris eſt grand j'ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeller Chevalier :
La maiſon que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et perſonne à préſent ne ſçait plus ma naiſſance.
Faites-moi Gentilhomme, il n'eſt rien plus aiſé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y ſerois diſpoſé :
Mais le Roi qui peut tout auroit peine à le faire.
Le Pere Medecin, l'Ayeul Apotiſaire,
Le Bis-ayeul peut-être encor moins que cela,
Qui, diable, ſeroit Noble à deſcendre de là ?
Pour remplir vos deſirs il faut faire un prodige ;
Je ne puis.

Mr MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque Maison dont le nom soit péri.
Ajoûtez une branche à quelque arbre pouri.
Enfin, pour m'obliger inventez quelque fable;
Et ce qui n'est pas vrai rendez-le vrai-semblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous?

Mr MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble, assûrément.

Mr MICHAUT.

Qu'importe?

ORONTE.

Michaut? Un Gentilhomme avoir nom de la sorte!
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

Mr MICHAUT.

Pourquoi non?
Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille?
Si les morts revenoient ou d'en haut ou d'en bas,
Les peres & les fils ne se connoitroient pas.
Le Seigneur d'une terre un peu considerable,
En préfere le nom à son nom véritable:
Ce nom de pere en fils se perpetuë à tort;
Et cinquante ans après on ne sçait d'où l'on sort.
Je n'escroquerai point vos soins ni vos paroles:
J'ai certain Diamant de quatre-vingt pistoles...

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, Monsieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

Mr MICHAUT.

Parbleu! tant pis pour vous d'être si formaliste.
Adieu. Je vai trouver un Genealogiste,

Qui pour quelques loüis que je lui donnerai,
Me fera ſur le champ venir d'où je voudrai.

ORONTE *ſeul.*

Qui jamais de Nobleſſe a vû ſource moins pure ?
Medecin !

SCENE III.

MADAME GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

Me GUILLEMOT.

Eſt-ce vous qui faites le Mercure ? Monſieur.

ORONTE.

Oüi, Madame.

Me GUILLEMOT.

Oüi ? l'aveu m'en ſemble bon !

ORONTE.

En avez-vous beſoin, Madame ?

Me GUILLEMOT.

Qui ? moi ? non.
A moins d'être d'un goût inſipide & malade,
Peut-on s'accommoder d'une choſe ſi fade ?

ORONTE.

Ah, ah ! voici d'un ſtile un peu rude.

Me GUILLEMOT.

Pour vous
Quelque rude qu'il ſoit il eſt encore trop doux.

ORONTE.

Je croi qu'avec raiſon vous êtes en colere :
Mais je ne ſçai par où je vous ai pû déplaire,

Je m'examine en vain, & vous m'embaraſſez.

Me GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit aſſez.
Ne l'entendez-vous pas ?

ORONTE.

Non, je vous le confeſſe.

Me GUILLEMOT.

O ciel ! que vous avez l'intelligence épaiſſe !
Puiſqu'il faut avec vous ne rien diſſimuler,
On dit que c'eſt de moi dont vous vouliez parler,
Quand certaine Bourgeoiſe à qui la mode eſt douce,
Pour être en cramoiſi fit défaire une houſſe.

ORONTE.

De vous ?

Me GUILLEMOT.

J'en défis une, & ne m'en cache pas :
J'avois un lit fort ample, & d'un beau taffetas :
A force d'être large, il étoit incommode ;
Et le Tapiſſier Bon le remit à la mode.
Par les ſoins que je pris, j'eus de reſte un rideau :
Le cramoiſi regnant j'en fis faire un manteau :
Voilà la vérité comme elle eſt dans ſa ſource,
Et non que mon mari m'ait refuſé ſa bourſe.
Pour le mot de Bourgeoiſe un peu trop répeté,
Les Bourgeois de ma ſorte ont de la qualité.
Quand vous voudrez écrire ajuſtez mieux vos contes ;
Et ſçachez que je ſuis Auditrice des Comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avoüer,
Mon unique deſſein étoit de me joüer :
Je ne préſumois pas en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos ſoins devenir véritable.
Loin de vous en blâmer, j'admire votre eſprit,
De trouver un manteau dans un rideau de lit ;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne,
De votre invention plûtôt que de la mienne.
Jamais dans ſes deſſeins on n'a mieux réüſſi :

Vous êtes à la mode, & votre lit aussi.
C'est un avantage. . . .

Me GUILLEMOT.

Oüi : mais ce qui me courrouce ;
On sçait que mon habit est d'une vieille housse.
Que ce soit par hazard ou par malignité,
Votre indiscret Mercure a dit la verité.
J'entens à chaque pas la basse Bourgeoisie,
Qui me nomme en raillant la housse cramoisie;
Et par tout mon quartier la canaille se plaint,
Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre,
Qui détache le clair par le secours de l'ombre :
Qu'on en ait un manteau, sans ornemens dessus,
Pour peu que l'on soit blanche on le paroit bien plus :
C'est un fard innocent, sans pomade ni drogue;
Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grace, un certain mot choisi.
Qui vous est échappé, pour dire cramoisi.

Me GUILLEMOT.

Du gros Rouge ?

ORONTE.

A mon sens il a beaucoup de grace;
Jamais le mot de gros ne fut mieux en sa place,
Il charme.

Me GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

Votre esprit est fertile en belle invention.
J'ai de votre mérite une idée assez haute,
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.
à Jasmin.
Le nom de Madame est. . . .

Me GUILLEMOT.

Parlez donc, petit sot;

JASMIN.

Monsieur, Madame a nom Madame Guillemot.

ORONTE.

C'est assez. Vous verrez dans le premier Mercure,
Que j'aurai de la housse adouci l'avanture.
Si le mot de Bourgeoise aigrit votre courroux,
Je mettrai tout au long, par estime pour vous,
En bon Historien, qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, Auditrice des Comptes.

Me GUILLEMOT.

Y ferez-vous entrer mon éloge?

ORONTE.

Oüi, vraiment.

Me GUILLEMOT.

Loüez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flaterie une haine invincible.
Si loüer sans flater vous paroît impossible,
J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
Un mémoire où seront mes bonnes qualitez.
J'ai de la modestie, & me rendrai justice.
Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, Madame l'Auditrice?

Me GUILLEMOT.

De grace....

ORONTE.

Je prétends, pour finir tous débats,
Jusqu'à votre carosse accompagner vos pas.

Me GUILLEMOT *à Jasmin.*

Voyez si mon carosse est venu me reprendre.
J'avois quelques parens qu'il est allé descendre.
Voyez donc promptement si la Fleur est là bas,
Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
Madame.

Me

Me GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la ruë.
Si je vous. . . .

JASMIN.

C'eſt à pied que vous êtes venuë.

Me GUILLEMOT.

Ah Coquin ! Ne bougez, pour raiſon.

ORONTE.

J'obéïs.

Me GUILLEMOT *en ſortant.*

Vous aurez le foüet en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai je fait ?

Me GUILLEMOT.

Comment ! petite roſſe,
Sans vous on auroit crû que j'avois un caroſſe.
Je vous ferai ſentir ce que peſent mes coups.

JASMIN.

Dame ! je ne ſçai pas ſi bien mentir que vous.

ORONTE *ſeul.*

Madame l'Auditrice eſt enfin appaiſée.
La louange à propos rend toute choſe aiſée.
Allons fermer la porte ; & juſqu'après dîné,
Paſſons quelques momens ſans être importuné.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

On heurte assez rudement.

QUi diable est l'animal qui heurte de la sorte!

ORONTE.

Ouvre sans hesiter, & l'une & l'autre porte.

On redouble.

MERLIN.

Je voudrois qu'en heurtant il se rompît les bras

SCENE II.

LISETTE, MERLIN, ORONTE.

LISETTE.

Est-ce ici le logis de Monsieur Licidas?

MERLIN.

Ah, Monsieur! c'est Lisette, ou bien j'ai la berluë.

ORONTE.

Lisette? quel bonheur! Vien que je te saluë.
Comment te portes-tu, ma pauvre enfant?

LISETTE.

Fort bien, Monsieur.

MERLIN *la veut saluer aussi.*

Je suis ravi.... Comment, je n'aurai rien?
Tu reviendras des champs sans me baiser?

LISETTE.

Ta bouche
Doit avoir du respect pour ce que Monsieur touche.

MERLIN.

Patience: à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE.

Cecile est revenuë en parfaite santé?
Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

LISETTE.

Et la sienne pour vous est presque tout de même.
Monsieur de Boisluisant qui brûle de vous voir,
L'a déja disposée à faire son devoir.
On ne void rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,
A son entêtement pour l'Auteur du Mercure:

S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content,
Le fils d'un Duc & Pair ne lui plairoit pas tant.
Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille;
Et tout autre lui semble indigne de sa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cecile de frayeur en a le cœur tranſi.
Elle craint, & sa crainte est assez raisonnable,
Qu'elle ne soit offerte à l'Auteur veritable:
Et de Monsieur son pere ayant loüé le choix,
Pour oser se dédire elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.
Enfin, Monsieur Blageard, qu'on a fait à dessein
Trop petit pour un homme, & trop grand pour un nain,
Avec civilité m'en a donné l'adresse:
Et par le zele ardent que j'ai pour ma maîtresse,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réüssi,
Je me suis hazardée à venir jusqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
Apprenez-moi, Monsieur, comment va toute chose.

ORONTE.

Tout va comme Cecile à peu près l'a voulu.
De ce logis entier je suis Maître absolu.
La plus tendre amitié qu'inspire la nature,
M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure.
Nous portons même nom; avons mêmes ayeux;
Et son pere & le mien étoient freres.

LISETTE.

Tant mieux.
Pour faire le contrat qui vous est necessaire,
A point nommé, Monsieur, il falloit un faussaire,
Un Notaire fripon, prêt à prévariquer;
Je sçai bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer:
En payant largement, sans autre inquiétude,
On rencontre son fait en bien plus d'une Etude.
Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,

De votre tricherie on n'aura nul soupçon.
Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous destine,
C'est que pour un Auteur vous avez bonne mine:
Cette grande perruque, & ce linge & ce point,
Avec le nom d'Auteur ne simpatisent point.
J'en vois par-cy, par-là; mais ils ont tous l'air mince:
Et sous cet équipage on vous croiroit un Prince.
Par là votre dessein peut être divulgué.
Songez....

ORONTE.

Je represente un Auteur distingué:
A qui, de compte fait, le débit de ses Livres
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
Pour regagner le temps je m'en vais au galop.
Encore une parole & puis adieu. Cecile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquile:
Et pour chagrin nouveau, ce matin d'un Billet
Ayant incognito chargé votre Valet,
Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille,
A qui le convieroit d'aller boire bouteille;
Et qu'après le repas il ne fut assez sot,
Pour offrir un quadruple à payer son écot.
Celui qu'il croit avoir, & dont l'appas le touche,
Quoique marqué de même, est une boëte à mouche,
Elle enferme un Billet, à l'aide d'un ressort.

MERLIN.

Monsieur, qui l'a reçû m'en a payé le port.
Tu peus lui demander si je mens.

ORONTE.

Non sans doute:
Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il m'en coûte,
De la part [redacted]ecile un Billet m'est si doux....

LISETTE.

Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune maîtresse,
Je vais diligemment reporter l'allegresse ;
En dissipant la crainte ; y remettre l'espoir ;
Et flatter son amour du plaisir de vous voir.
Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître :
Gardez qu'il ne paroisse en la voyant paroître :
Monsieur de Boisluisant, le beau-pere futur,
A toûjours l'œil au guet, & n'a pas l'esprit dur.
Profitez de l'avis que mon zele vous donne.
Adieu, Monsieur. Adieu, Monsieur Merlin.

MERLIN.

Friponne,
Tu m'as fait un affront dont il te souviendra.

LISETTE.

A la premiere vûë on le réparera :
Prens courage.

SCENE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

TU vois comme elle agit de tête :
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête ?

MERLIN.

Assurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser ?

MERLIN.

Non, Monsieur.

Vous prétendriez sur elle avoir droit de Seigneur ;
Droit de dixme.

ORONTE.

Es-tu fou ?

MERLIN.

Cela n'est point folie :
Un valet marié dont la femme est jolie,
Et de qui le Patron est bâti comme Vous,
A de justes raisons de paroitre jaloux.
Je connois plus d'un sot que je ne veux point suivre.

SCENE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'Est-ce pas vous, Monsieur, qui faites ce beau Livre,
Qui n'est pas plûtôt vieux qu'il redevient nouveau ?
Le Mercure ?

ORONTE.

Je n'ose avoüer qu'il soit beau.
Mais tel qu'il soit, Monsieur, Oüi c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut sçavoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

Passons. Que vous plaît-il ?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret.
J'ai mes raisons.

ORONTE *à Merlin.*

Va-t-en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, Monsieur, trouver un honnête homme.

ORONTE.

Si vous m'estimez tel, quoique vous me disiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole, & n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Etes-vous asſûré que perſonne n'écoute?

ORONTE.

Parlez ſans vous contraindre, & n'apprehendez rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
La Vertu toute nuë autrefois étoit belle,
Mais le Vice à ſon aiſe eſt aujourd'hui plus qu'elle;
Et de quelques talens dont on ſoit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela poſé, j'ai crû pouvoir tout me permettre,
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
J'ai toûjours eu le ſoin d'étendre un peu mes droits.
Cette inclination augmentant avec l'âge,
Dans des poſtes meilleurs je prenois davantage;
Mais tous ces petits gains par leurs foibles appas,
En flattant mes deſirs ne les rempliſſoient pas.
Si bien que tout d'un coup l'occurrence étant belle,
De deux cens mille francs j'ai fraudé la Gabelle:
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup-là,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand on a, comme vous, une plume ſi bonne....

ORONTE.

Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne?

Après un vol si grand. ...

LONGUEMAIN.

Comment, vol! parlez mieux,
Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi mettez-vous dans la tête,
Que frauder la Gabelle est un mot plus honnête.
C'est me deshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte, & vous semble un outrage,
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit?

ORONTE.

Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il soit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doute.
Ce n'est au pis aller faire que Banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, & qui n'ont pas peri?

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du Pillory?

LONGUEMAIN.

L'affront du Pillory me paroit quelque chose;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose:
Mais combien en voit-on, Banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits?
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carosses.
Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million, & plus:
Chacun ouvrant sa bourse à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête;
Et quand ses creanciers redemandent leur bien,

Pour vous mettre en repos reſtituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laiſſiez prendre,
Il ne ſeroit plus temps de s'offrir à tout rendre:
On vous y forceroit, & vous ſeriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-je pas ſi j'avois tout rendu?
Un bien de ſes ayeux qu'un heritage amene,
Comme il vient ſans travail peut ſe perdre ſans peine:
Mais un bien étranger que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquerir qu'aux dépens de l'honneur;
Un bien qui m'a couté plus de ſoins & d'allarmes,
Qu'à mes yeux ébloüis il n'étaloit de charmes;
Enfin, pour expliquer la choſe comme elle eſt,
Un bien que j'ai volé, puiſque ce mot vous plaît;
Quand tout eſt eſſuyé me parler de tout rendre,
C'eſt un pire deſtin que de ſe laiſſer pendre.
Je renonce au ſecours d'un tel médiateur;
Et ſuis de vos conſeils très-humble ſerviteur.
S'il faut être pendu ce n'eſt pas une affaire. *Il ſort.*

ORONTE *ſeul.*

Ce Monſieur le Commis a l'air patibulaire.
Si je ne ſuis trompé ſa mort fera du bruit.

SCENE

SCENE V.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

MOnſieur, voici Cecile, & tout ce qui s'enſuit;
Pere, Fille, Soubrette & Laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien? Ma perruque.....

MERLIN.

On ne ſçauroit mieux être;
Ils entrent.

SCENE VI.

Mr DE BOISLUISANT, CECILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

MOn abord ſans doute vous ſurprend;
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'ame ravie,
Eſt pour moi le plus doux que j'aye eu de ma vie:
Avant que de mourir je bornois mon eſpoir,
Au ſenſible plaiſir que je trouve à vous voir;
Souffrez que je vous aime, & que je vous embraſſe;

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur penetré....

Mr DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré?
Avant que vous fussiez, quelles rapides plumes
Enfantoient tous les ans jusqu'à seize volumes?
Au moindre évenement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va jusques à dix-huit.
Ah, ma Fille!

ORONTE.

Est-ce là Madame votre fille?
En qui tant de beauté, tant de sagesse brille?

Mr DE BOISLUISANT.

Oüi, Monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement
L'honneur de saluer un objet si charmant.
Il la salue & la baise; & dans le même temps Merlin en fait autant à Lisette.
Madame, pardonnez si j'ai l'ame interdite.
C'est un charme pour moi qu'une telle visite:
Et du langage humain les termes impuissans,
Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à Monsieur votre Pere!

CECILE.

Votre joye à vous voir me paroît si sincere,
Que je répondrois mal à cet accueil si doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque estime pour vous que mon Pere ait conçûë,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien dûë:
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour mieux je fais mon devoir.

SCENE VII.

BONIFACE, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

QUi de vous, s'il vous plaît, eſt l'Auteur du Mercure !

ORONTE.

Qui diable amene ici cette ſotte figure ?
Que voulez-vous ?

Mr DE BOISLUISANT *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, Monſieur.

BONIFACE.

Pardonnez, ſi je vous interrompe.

ORONTE.

Voulez-vous quelque choſe ?

BONIFACE.

Oüi, Monſieur.

ORONTE.

Parlez-vite.
De grace.

BONIFACE.

J'aime mieux differer ma viſite,
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE *à Mr de Boiſluiſant.*

Monſieur, vous voulez bien me donner la licence....

Mr DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE *à Boniface.*

Qu'eſt-ce ?

BONIFACE.

Un Avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Hé bien?
Dites-moi ce que c'eſt.

BONIFACE.

Ce que c'eſt ? c'eſt un bien,
Mais d'une utilité ſi grande, ſi féconde,
Qu'on vous en ſçaura gré juſques dans l'autre monde.
C'eſt un bien, grace au ciel, & grace à mes efforts
Honorable aux vivans, & plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps, Monſieur. Que faut-il faire ?
Parlez.

BONIFACE.

Monſieur Blageard, dont je ſuis le Confrere,
M'avoit promis, Monſieur, de vous faire un récit
Du deſſein qui m'amene.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique!
On ne déſerte point ſon heureuſe boutique :
Du matin juſqu'au ſoir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien faire,
Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire.

Un Livre in-folio m'a mis à l'Hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal,
Que puis-je ?

BONIFACE.

Vous sçavez qu'il faut que chacun meure ;
On le void tous les jours, on l'éprouve à toute heure ;
Et jusques à ce jour on n'a pû découvrir,
D'infaillible moyen pour jamais ne mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire ?

Mr DE BOISLUISANT.

Le secret seroit beau !

BONIFACE.

Non, Monsieur. Au contraire ;
Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas :
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, Monsieur, jusqu'ici les Billets nécessaires,
Pour inviter le monde aux Convois mortuaires,
Ont été si mal faits qu'on souffroit à les voir ;
Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès avec des soins extrêmes,
De petits ornemens de Devises, d'Emblêmes,
Pour égayer la vûë, & servir d'agrémens,
Aux Billets destinez pour les Enterremens.
Vous jugez bien, Monsieur, qu'embellis de la sorte,
Ils feront plus d'honneur à la personne morte ;
Et que les curieux, amateurs des beaux Arts,
Au Convoi de son corps viendront de toutes parts :
A l'égard des vivans, dont l'orgueil est si vaste,
Qu'en escortant la mort ils demandent du faste,
Tout le long d'une ruë ils seront trop heureux,
De traîner à leur suite un cortege nombreux.

CECILE.

Cet avis est fort beau !

ORONTE.

Mais, sur tout, fort utile?

BONIFACE.

Je vendrai ces Billets trois loüis d'or les mille;
Et si l'année est bonne & fertile en trepas,
Je croi gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grace que j'espere, & qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume sçavante:
Et la vôtre aujourd'hui par son invention,
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être dans le monde illustre à juste titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous dispensez la gloire. Et si votre bonté
Vouloit de mes Billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, Monsieur, dans le premier Mercure,
Retrancher quelque Fable, ou bien quelque Avanture;
Et dans un long article avertir les défunts,
De ne plus se servir de Billets si communs:
Leur bien representer qu'il y va de leur gloire;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une Histoire;
Le prouver par raisons; & leur faire esperer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, Monsieur, que rien n'est plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrestien;
Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire;
Et je tiens ma boutique auprès de saint Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, Monsieur?

ORONTE.

Assurément.

BONIFACE.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre moment.
Le Public est lezé quand on vous importune.
Adieu ; ménagez-moi ma petite fortune.
Je ne vous parle point de mon remerciment ;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.
En montrant Monsieur de Boisluisant.
Si Monsieur vous est joint de sang ou d'alliance ;
Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

ORONTE.

Comment ?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin ;
Il va de mes Billets avoir bien-tôt besoin :
Et j'aurois un plaisir, que je puis dire extrême,
De pouvoir pour Monsieur les imprimer moi-même ;
A tel prix qu'il voudroit il auroit les meilleurs ;
Et s'il perdoit la vie, il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorsque vous rendrez l'ame,
De les fournir *gratis* pour Vous & pour Madame.
Mourez quand vous voudrez, & comptez là-dessus.

SCENE VIII.

ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

DEs sottises d'un fat vous me voyez confus.
Victime du Public, le Mercure m'expose
A la necessité d'écouter toute chose.
Mais pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serons en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

Mr DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non; c'est me faire grace.
Ne la differez point. Entrez, Madame.

Mr DE BOISLUISANT.

Entrons.
D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE *à Merlin.*

Merlin, voilà ma bourse, & je connois ton zele.
Donne-m'en je te prie une preuve nouvelle.
Deux ou trois Confiseurs sont mes proches Voisins;
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux Bassins.

MERLIN.

A montrer mes talens l'occasion est belle.
Sçavoir ferrer la Mulle est un art où j'excelle.
Secretaire bannal je m'en vais essayer,
Puisqu'il me met en œuvre à m'en faire payer.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr DE BOISLUISANT, ORONTE.

Mr DE BOISLUISANT.

OUy, Monsieur ; c'est sans fard qu'avec vous je m'explique.
Il n'est rien de plus propre & de plus magnifique,
Je connois quatre Ducs, & plus de vingt Marquis,
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
Je n'ai vû que Miroirs, que Pendules, que Lustres,
Que Tableaux mis au jour par des Peintres illustres ;
Et ce qui m'a surpris, une Collation
Où la délicatesse & la profusion....

ORONTE.

Et de grace, Monsieur, un peu plus d'indulgence.
J'ai sans doute abusé de votre complaisance.
Je vous en fais excuse, & vous conjure....

Mr DE BOISLUISANT.

Hé bien ;
Puisque vous le voulez je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur une autre matiere.

Je vous ai là dedans ouvert mon ame entiere:
Vous ſçavez le penchant qui m'entraîne vers vous;
Et ma fille, en un mot, n'eſt plus ſi près de nous.
Peut-être que contraint par l'aſpect de Cecile,
Un refus à ſes yeux vous ſembloit difficile.
Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point; parlez en liberté.
Dites-moi franchement ſi votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut ſentir mon cœur le ſent pour elle.
Charmé de vos bontez comme de ſes attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes ſouhaits:
Et quoique mon amour ne faſſe que de naître,
Il eſt dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puiſqu'à me rendre heureux vous vous intereſſez;
Je vous donne ma foi que jamais. . . .

Mr DE BOISLUISANT.

C'eſt aſſez.
Vous pouvez librement entretenir Cecile,
Pendant une heure ou deux que je vais par la Ville.
J'aime mieux la laiſſer à vos ſoins obligeans,
Qu'en un Hôtel garni, rempli de mille gens.
Penetrez ſi pour vous elle aura le cœur tendre.
Quand j'aurai fait mon tour, je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez traitez-moi ſans façon.

SCENE II.

LISETTE, CECILE, ORONTE.

LISETTE.

Monsieur de Boisfluisant est-il dehors?

ORONTE.

Oüi.

LISETTE.

à Cecile. Bon!
Il est sorti, Madame. Avancez.

ORONTE.

Ah! Madame!
Je puis donc à la fin vous parler de ma flâme.
Je puis dans le transport dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cecile!

CECILE.

Hé bien; mon cher Oronte!

ORONTE.

M'aimez-vous toûjours?

CECILE.

Oüi, j'en fais l'aveu sans honte;
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon Pere, & de lui devoir tant.
Prévenu, comme il est, pour l'Auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce imposture?
Je crains....

LISETTE.

A cela près hâtez le *conjungo*;
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.

Qu'eſt-ce que votre Pere après tout pourra dire ?
N'êtes-vous pas ſoûmiſe à tout ce qu'il déſire ?
C'eſt lui qui dans ce lieu vient de vous amener ;
A Monſieur qu'il y trouve il prétend vous donner ;
Loin de blâmer ſon choix vous en êtes contente ;
Et vous taupez à tout en fille obéiſſante.
Etes-vous obligée à ſçavoir ſi Monſieur
Eſt Auteur veritable, ou bien façon d'Auteur ?
Vous ſoupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

CECILE.

Oronte, là-deſſus, ne dit point ce qu'il penſe ?

ORONTE.

Je penſois être aimé plus que je ne le ſuis,
Madame.

CECILE.

Je vous aime autant que je le puis.
Vous n'en pouvez douter ſans me faire un outrage,
Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

ORONTE.

Hé bien ; ſi vous m'aimez n'apprehendez plus rien.
Le reſte me regarde, & j'en ſortirai bien.
Qui n'eût pas accepté comme je viens de faire,
L'ineſtimable bien que m'offre votre Pere ?
Faloit-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyoit ce que je ne ſuis pas ?
Et lorſqu'il ſera temps que je le déſabuſe,
N'êtes-vous pas, Madame, une aſſez belle excuſe ?
Repoſez-vous ſur moi de tout l'évenement.

LISETTE.

J'entens monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CECILE.

Une Dame paroît dont j'admire la mine.
Elle a grand air.

SCENE III.

CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE.

ORONTE.

C'Eſt vous, ma charmante Couſine? A quand la Nôce?

CLAIRE.

A quand? Tout eſt rompu.

ORONTE.

Comment?

CLAIRE.

Peut-on ſe marier quand on n'a plus d'amant?

ORONTE.

Parlez-moi ſans énigme; êtes-vous mariée? Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je; on m'a répudiée, je viens en avertir mon Couſin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas. Il eſt à Saint Germain, pour quelques jours peut-être, Et de tout ſon logis il m'a laiſſé le maître. Voyez, en ſon abſence, à quoi je vous ſuis bon. J'aurai le même zele ayant le même nom: Et cette Dame enfin que j'eſtime & reſpecte, Ne doit ni vous gêner, ni vous être ſuſpecte. Elle entre comme moi dans tous vos interêts. J'en ſuis sûr.

CLAIRE.

Mon Cousin, je n'ai point de secrets:
On m'avoit accordée à Monsieur de la Motte;
Il en est de moins foux que je croi qu'on garotte.
Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond;
Ne s'habille jamais comme les autres font;
Et pour tout dire enfin, il semble qu'il se pique
D'être dans son espece un animal unique.
Mais comme il est fort riche, & que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi sans que j'en sçûsse rien.
La semaine passée, avec une Compagne,
Je fus voir au Plessis sa maison de Campagne:
Je fis pour l'obliger cette débauche-là;
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bouru d'amant fut à la promenade:
Je ne sçai si c'est-là qu'on m'a volé son cœur;
Mais quand il en revint je le trouvai rêveur.
Le soir, en confidence, il me dit que son âge
N'étoit plus guere propre au joug du mariage;
Qu'il avoit cinquante ans; & qu'avec un vieillard,
L'hymen de ses plaisirs me feroit peu de part.
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture:
Et pour le mépriser comme il me mépriſoit,
J'acceptai sur le champ ce qu'il me proposoit.
Voilà ce que je sçai, sans en sçavoir la cause.

CECILE.

Perdre un pareil amant c'est perdre peu de chose.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, & sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous? A vingt la ressource est plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un préſent qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puiſqu'il rompt ſans ſujet je n'en ſuis pas d'avis.
Et de combien eſt-il ?

CLAIRE.

De deux mille loüis.

ORONTE.

Il vous les a donnez.

CLAIRE.

A moi-même en perſonne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis eſt celui que l'on donne,
Ils ſont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je croi, monter; je l'ai laiſſé là-bas.
Je l'entens.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre ?

CLAIRE.

Je ne ſçai.

SCENE IV.

MONSIEUR DE LA MOTTE, CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE.

ORONTE.

SErviteur, Monſieur.

Mr DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

Je les prétends à moi par un assez bon titre :
En m'en faisant un don vous en fites mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire, & ne confondons rien.
Dussiez-vous m'offenser, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.
Je sçaurai de Monsieur quel affront il redoute:
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu....

Mr DE LA MOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent!

ORONTE.

Supprimez ces discours temeraires.

Mr DE LA MOTTE.

Mon prétendu Cousin, chacun sçait ses affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur?

CECILE.

C'est à tort,
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

Mr DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

Mr DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas,
C'est je croi dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelqu'autre que moi qu'elle soit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête:
Mais tout ce que j'entens, & tout ce que je vois,
Pour m'appeller Cocu semble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, sans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.
Ce fut jeudi dernier que l'enfer en courroux,
Du plaisir que j'aurois si j'étois votre époux,
Déchaina contre moi tout ce qu'il crut capable,

De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché sans dessein & sans choix,
Je fus me reposer vers des bornes de pierre,
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre;
Pour rêver à mon aise au moment bienheureux,
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes vœux.
A peine étois-je assis sur une de ces bornes,
Que deux gros Limaçons me présentent les cornes:
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer;
Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai sur l'heure, & les tuai de rage;
Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas,
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venois en Heros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure;
Un misérable Oyseau pensa me rendre fou,
A force de crier *coucou, coucou, coucou.*
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt, & je cherche le drôle,
Fortement résolu pour venger mes soupçons,
De lui faire éprouver le sort des Limaçons.
Mais zeste! Le coquin de branchage en branchage,
De son maudit *coucou* redoubla le ramage;
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appas pour le faire chanter.
Limaçons & Coucou, mon âge & votre sexe,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
Lorsque dans mon chemin, & presque sous mes pas,
Je trouve un bois de Cerf fraîchement mis à bas;
Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête.
Vous en aurez menti, malheureux animaux,
Je rendrai malgré vous tous vos présages faux,
M'écriai-je; & soudain je gagnai ma chaumiere,
Sans vouloir regarder ni devant ni derriere.

Ainſi vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudroit ſe marier ?

ORONTE.

Eh ! Monſieur, donnez-nous des raiſons plus honnêtes.
Ma Couſine eſt croyable un peu plus que vos bêtes ;
Et c'eſt de ſa vertu faire trop peu de cas,
Que de les vouloir croire, & ne la croire pas.
Je ſuis las de ſouffrir un ſi cruel outrage.

Mr DE LA MOTTE.

Je vous ai déja dit que je la croi fort ſage ;
Mais ſi l'aſtre s'en mêle, & veut me voir cocu,
Penſez-vous que par elle il puiſſe être vaincu ?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence,
Deviendra contre moi fidele à l'influence ;
Et moins par ſon penchant que pour remplir mon fort,
Je me verrai cocu, ſans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur ſauver Mademoiſelle.
Elle me touche aſſez pour ne vouloir point d'elle.
S'il faut être cocu, c'eſt par un autre choix
Que je veux reſſembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front & de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, & ſortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puiſque par ſes raiſons Monſieur eſt convaincu,
Qu'on lui rendra juſtice en le faiſant cocu,
La rupture qu'il cherche eſt une preuve inſigne,
Que de remplir ſon ſort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'eſprit de lui manquer de foi.
Finiſſez. Quel argent lui devez-vous ?

CLAIRE.

Qui ? moi ?
Rien du tout.

Mr DE LA MOTTE.

En trois mots, c'eſt me payer ma ſomme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous ? parlez en honnête homme.
Que vous dois-je ?

Mr DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez,
Les deux mille loüis que je vous ai donnez.

CLAIRE.

A moi, Monsieur ?

Mr DE LA MOTTE.

A vous. Pourquoi tant de grimaces ?

CLAIRE.

Lorsque je les reçûs je vous en rendis graces.
Me les ayant donnez, ils ne sont plus à vous.

Mr DE LA MOTTE.

Je me flattois alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, Monsieur, est-ce ma faute ?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits,
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

CECILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiselle,
Marque pour un volage une bonté nouvelle :
Retenir vos présens c'est vous aimer encor.

Mr DE LA MOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or,
Quand je fis ce présent elle m'étoit acquise.
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise.
Demandez-lui plûtôt si jamais....

ORONTE.

Ecoutez,
(Aussi-bien suis-je sûr que vous vous en doutez)
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre ;
Et si vous l'ignorez je veux bien vous l'apprendre.
Epousez ma Cousine, ou ne prétendez pas....

Mr DE LA MOTTE.

Quand je ſerai cocu qu'il ſera bien plus gras!
Sçachez, petit Couſin, qui par votre menace
Prétendez m'ajoûter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile & malgré vos leçons,
Je veux faire mentir, Cerf, Coucou, Limaçons,
Et fuïr le mariage un peu plus que la peſte.
Licidas à l'inſtant va décider du reſte:
Nos communs interêts ſont remis en ſa main.
N'eſt-il pas ici?

ORONTE.

Non; il eſt à Saint Germain.

Mr DE LA MOTTE.

Pour long-temps?

ORONTE.

On ne ſçait.

Mr DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne;
Il entendra plaider votre cauſe & la mienne.
De mes prétentions quel que ſoit le ſuccès,
Ne me pas marier c'eſt gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,
Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas être?
Tant ils ſont aſſûrez de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis..
Serviteur.

SCENE V.

CECILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CECILE.

QUel amant, pour une belle amante!

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne ſuis que Servante;
Ou ſi j'étois réduite à cette extremité,
Je croi que ſon Coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Conſolez-vous, Couſine; il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon deſtin, puiſque je ſçai le vôtre.
Je vous prie à mon tour de ma nôce.

CLAIRE.

Comment!

ORONTE.

Nous ſommes mieux unis que vous & votre amant;
Ma Maîtreſſe ni moi nous ne voulons pas rompre.
Mais j'apperçoi quelqu'un qui nous vient interrompre.
Paſſez dans l'autre chambre, où bien-tôt je vous ſuis.

SCENE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL.

MOnſieur, je ſuis perdu ſi je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Parlez. Quel ſujet vous oblige....

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui je ſuis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

Vous eſt-il arrivé quelque accident fâcheux?

DU MESNIL.

Il n'eſt point ſous le ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous ſur les bras quelque méchante affaire?
Etes-vous aſſaſſin, empoiſonneur, fauſſaire?
Etes-vous pourſuivi des Archers?

DU MESNIL.

Moi, Monſieur?
Ai-je l'air d'un fauſſaire, ou d'un empoiſonneur?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque ſomme un peu forte?

DU MESNIL.

Non, Monſieur.

ORONTE.

N'eſt-ce point que votre femme eſt morte?

DU MESNIL.

Eh, ſi c'étoit cela, ſerois-je malheureux?

ORONTE.

Dites donc quel obſtacle eſt contraire à vos vœux.

J'écoute;

J'écoute : mais sur tout, point de longue harangue.

DU MESNIL.

Force gens à Paris enseignent quelque langue.
Celui-là l'Espagnol, celui-ci le Latin ;
Et sans autre secours ils subsistent enfin.
J'en connois deux ou trois tellement à leur aise,
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en chaise :
Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crûs pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un Fauxbourg une maison fort grande,
Et mis un écriteau pour *la langue Normande* ;
M'offrant de l'enseigner avec affection
Avec les tons, l'accent ; dans sa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

Quoi ! pas un Ecolier ?

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne.
Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.
Le second mois, sans doute, alla bien ?

DU MESNIL.

Encor moins.
Pour me manifester, tant aux paüvres qu'aux riches,
Ces deux mois écoulez j'eus recours aux affiches :
Et par tous les endroits où j'étois affiché,
Je voyois en passant force monde attaché.
J'en conçûs de la joye, & la chose étant sçûë,
Je me tins assûré d'en avoir bonne issuë,
Et crûs que ma maison creveroit d'Ecoliers ;
Mais le troisiéme mois eut le sort des premiers.
Pas une ame ne vint. Je disois à moi-même,
En songeant quelquefois à mon malheur extrême,
Tous les gens de commerce ont affaire à Roüen,
A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caën ;

Peu de gens ont affaire à Florence, à l'easse:
Et c'est par conséquent une grande sottise,
D'ignorer le Normand & de sçavoir si bien
L'extravagant Jargon qu'on nomme Italien.
L'un est infructueux & l'autre fort utile.
Comme on a vers l'espoir une pente facile,
Je me flattois alors, & même avec excès,
Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succés.
Je faisois afficher de nouveau: mais ma peine
Pendant quatorze mois a toûjours été vaine;
Et quoique cette langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un Ecolier.
Le croiriez-vous?

ORONTE.

Moi? non; cela n'est pas croyable.

DU MESNIL.

Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au Diable.
Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois:
Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons choix!

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
Monsieur?

DU MESNIL.

Réprimender la Noblesse de France,
Qui parle Italien, Espagnol, Allemand,
Et qui ne peut parler le langage Normand:
Qui sçait parfaitement deux ou trois langues mortes,
Et qui n'en sçait pas une usitée à ses portes:
Qui sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le baragoüin;
Et qui par une erreur que le bon sens condamne,
Aime mieux *Signorsi* que *voire*, ou *Dieu me damne*.
Vous voyez cependant quelle comparaison?

ORONTE.

Il est vrai! je voi bien que vous avez raison.

Mais comme à ce deſſein la fortune s'oppoſe,
Je vous conſeillerois de tenter autre choſe.
Quand on veut ſe tirer d'un facheux embaras,
Il eſt bon qu'avec elle on ne s'obſtine pas.
Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

Non, Monſieur; tôt ou tard on me rendra juſtice.
De quoi que l'on ſe mêle, en un même quartier
Quarante quelquefois ſont d'un pareil métier;
Et par cette raiſon, que je crois pertinente,
Ce qu'un ſeul gagneroit ſe partage à quarante:
Mais par l'heureux effet de mon invention,
Je ſuis ſeul à Paris de ma profeſſion.
Publiez mes talens dans le premier Mercure.
Si le Roi par hazard en faiſoit la lecture,
Bien-faiſant comme il eſt par inclination,
Doutez-vous que bien-tôt je n'euſſe penſion?
Comme de mes pareils la nature eſt avare,
On a quelques égards pour un homme ſi rare.

ORONTE.

Pour rare, il eſt certain: on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

Me loüer devant moi, c'eſt me rendre confus:
Je ſuis déconcerté d'une loüange en face;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu; le mois prochain parlez ſi bien de moi,
Que de voir mon viſage il prenne envie au Roi.
C'eſt la grace qu'eſpere & que vous recommande
Du Meſnil, Profeſſeur de la langue Normande.

ORONTE *ſeul.*

Juſte ciel! que ces fous qui fatiguent mes yeux,
Volent à mon amour de momens précieux!

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

Demeurez, mon Cousin, vous avez compagnie.
Je vous quitte aujourd'hui de la ceremonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas
Vous avez à loisir parcouru ma Maîtresse,
Et vous jugez de tout avec délicatesse :
Comment la trouvez-vous ? Ai-je fait un bon choix ?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint, son air, sa taille, en un mot tout m'enchante ;
Et de la tête aux pieds, elle est toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh ! Comment feriez-vous pour ne la pas aimer ?
Une Dame qui vient m'empêche de poursuivre.
Adieu. Je vous defends de songer à me suivre.
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux :

Et ce seroit bannir tout commerce entre nous.

ORONTE.

A ce que vous voulez il faut que je consente.

CLAIRE.

Vous m'obligez.

SCENE II.

Mad. DE CALVILLE, ORONTE.

Mad. DE CALVILLE *en deüil.*

MOnsieur, je suis votre servante;
Je vous suis inconnuë & redevable.

ORONTE.

A moi?

Madame.

Mad. DE CALVILLE.

Oüi, Monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi?

En quelle occasion la fortune propice,
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service?

Mad. DE CALVILLE.

En trois occasions, où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes Maris.
En lisant ces endroits j'eus un plaisir extrême.
Et comme je fis hier enterrer le quatriéme,
J'offre cette matiere à votre heureux talent,
Pour en faire un article au Mercure Galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidele.

ORONTE.

Pour un Mari défunt c'est montrer bien du zele.

Je ne m'étonne pas après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre posſeſſion.
A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,
C'eſt de votre mérite une aſſez grande preuve.
Sur un ſi bel exemple on ſe doit écrier.

Mad. DE CALVILLE.

On me parle déja de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de ſi fortes chaînes,
Que je n'y veux penſer de plus de trois ſemaines.
Il verra ſi pour lui mes feux étoient conſtans.

ORONTE.

Quoi ! Vous vous réſoudrez à pâtir ſi long-tems,
Madame ? Je vous plains : cet effort eſt pénible.

Mad. DE CALVILLE.

J'aimois feu mon Mari ; l'amour rend tout poſſible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une Dame auſſi jeune que vous,
Eut eu le déplaiſir de perdre quatre époux ?
Comment ont fait vos yeux pour conſerver leurs charmes,
Après s'être occupez à verſer tant de larmes ?
Voir mourir ce qu'on aime eſt un ſort ſi fatal. . . .

Mad. DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en eſt point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avouerai cependant, moi qui ſuis ſouvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je ſçai bien au ſurplus ce qu'il faut que je faſſe :
J'ai pleuré le défunt avec aſſez de grace.
Pendant qu'il ſe mouroit, fidele à mon devoir,
J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un Mari d'une maniere honnête,
Il faut négligemment ſçavoir pencher la tête ;
Avoir la gorge nuë, & laiſſer à deſſein
Couler par-ci, par-là des larmes ſur ſon ſein ;
Lancer les hauts cris que la canaille jette ;

Avoir un air ſtupide ; une douleu muette ;
Regarder ſon malheur avec tranquillité.
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité ;
Mais ſi quelque Bourgeoiſe, ou ſimple Demoiſelle
Oſoit pleurer de même, on ſe moqueroit d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaiſir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommoit-on ?

Mad. DE CALVILLE.

Le Comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer ſa mort du plus ſublime ſtile.
Vous ſerez au Mercure avec diſtinction.

Mad. DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction.
Comme une tourterelle à tous momens je pleure....
Si je me remarie, & que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre, & n'y manquerai pas.

ORONTE *ſeul.*

Que l'Auteur du Mercure a de ſoux ſur les bras !
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquile,
Mon cœur impatient de rejoindre Cecile....
Ciel ! on vient mettre obſtacle à mon expreſſement.

SCENE III.

ORIANE, ORONTE, ELISE.

ORIANE.

MOnsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, Madame ? En tout ce que vous faites ;
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes :
On découvre d'abord un mérite si grand....

ELISE.

Nous sçavons bien, Monsieur, que vous êtes Galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres :
Que d'éloges charmans cousus les uns aux autres !
Vous loüez avec grace, il le faut avoüer.

ORONTE.

D'agréables objets sont aisez à loüer.
Vos manieres, votre air....

ORIANE.

Brisons-là, je vous prie ;
La loüange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossiere erreur,
Qui me fait tous les jours broüiller avec ma sœur.
Si-tôt qu'un mois commence on m'apporte un Mercure.
C'est mon plaisir d'élite & ma chere lecture ;
Et depuis qu'il paroit, ce qui m'en a déplû,
C'est qu'il est trop petit, & qu'on l'a trop tôt lû.

Mais un des plus charmans que l'on vous ait vû faire,
C'en eſt un où j'ai vû le grand art de ſe taire :
Art qui pour notre ſexe eſt plein d'utilité,
Et dont ma ſœur & moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos ames,
D'un défaut qui par tout deshonore les femmes ;
Et nous faiſons un vœu qui ſans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorſqu'il le faudra.
N'eſt-il pas juſte auſſi que des femmes ſe taiſent ?
Leurs diſcours éternels fatiguent & déplaiſent.
Tout ce qui leur échappe eſt de ſi peu de poids,
Qu'un ſilence modeſte eſt plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour dequoi parleroient-elles ?
Je ſéche de chagrin lorſque j'entens cela.

ELISE.

Et qui pourroit tenir à ces ſottiſes-là ?
Eſt-ce un ſi grand effort qu'être femme & ſe taire ;
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pû le faire ?
(Car ma ſœur franchement, nous pourrions avoüer,
N'étoit qu'il eſt honteux de vouloir ſe loüer,
Que l'on ne voit que nous ſe faire violence,
Et trouver du plaiſir à garder le ſilence.)
Mais je ne comprends point par quelle injuſte loi,
Vous prétendez, ma ſœur, vous mieux taire que moi.
Depuis ſix mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réüſſir tout ce que j'ai pû faire ;
Et dans ce grand deſſein je vous ſuis d'aſſez près,
Pour devoir me flatter d'un ſemblable progrès.
Je conſens comme vous, que Monſieur en décide.

ORONTE.

Moi ! Meſdames ?

ORIANE.

Monſieur, ſoyez juge rigide ;
Ma ſœur, me voilà prête à vous faire un aveu,

Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu;
Que vous ayez sur vous un merveilleux empire;
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins;
Mais avoüez aussi que je parle encor moins;
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.

ELISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la maîtresse,
Ma sœur; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon sang, tout mon bien.
Mais je ne puis celer que la gloire m'est chere:
Eh quelle gloire encore? être fille & se taire!
Souffrez-moi votre égale, & par cette équité....

ORIANE.

Non, ma sœur; je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous, j'en suis sûre.

ELISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous sçavez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

ELISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en sçaviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres:
Prions-le d'écouter mes raisons & les vôtres.
Nous verrons sur le champ notre doute éclairci.

ELISE.

J'en conjure Monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du desir de vous plaire:
Mais comment en parlant montrer qu'on sçait se taire?

ORIANE.

Ecoutez mes raiſons ; & j'eſpere. . . .

ELISE.

Ma ſœur,
Qui parle la premiere a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous ſur la même matiere ?

ORIANE.

L'une de nous, ma ſœur, doit parler la premiere.
Et par mon droit d'aîneſſe il me ſemble devoir. . . .

ELISE.

La qualité d'aînée eſt ici ſans pouvoir.

* ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette ?
Une aînée en tous lieux parle avant ſa cadette.

ELISE.

Je ſçais bien qu'en tous lieux & qu'en toute ſaiſon,
C'eſt un droit de l'aînée alors qu'elle a raiſon :
Mais ſi j'ai raiſon, moi, qu'ai-je affaire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que ſur vous j'ai ce double avantage :
Que l'âge & la raiſon ſont pour moi contre vous ;
Et que votre ſottiſe excite mon courroux.
Vous croyez que par tout votre mérite brille.

ELISE.

Ah ! que par le babil vous êtes encore fille,
Ma ſœur ! Et que cet art que vous citez toûjours
A votre pétulence offre un foible ſecours.
Vous me traittez de ſotte ; & par ce que vous faites
Je voi qu'au lieu de moi c'eſt vous-même qui l'êtes ;
Et cependant, ma ſœur, quoique vous la ſoyez,
Je ne vous en dis rien comme vous le voyez.
Je ſçai dans quel reſpect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux eſt aiſée à connoître.

* *Elles parlent toutes deux le plus vîte qu'il leur eſt poſſible.*

Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu;
Mais pour du jugement vous en avez si peu,
Qu'en voulant faire voir que vous sçavez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ELISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ELISE.

Pour comble de bonté faites-moi grace entiere:
Permettez qu'à Monsieur je parle la premiere.

ORIANE.

Vous? me faire l'affront de parler avant moi!
Vous ne le ferez point, & j'en jure ma foi.

ELISE.

Ni vous aussi, ma sœur, & j'en jure la mienne.
Je vous interromprai, sans que rien me retienne.

ORONTE *à Oriane.*

Madame....

ORIANE.

Non, Monsieur; je veux le premier pas.

ORONTE *à Elise.*

Madame....

ELISE.

Non, Monsieur; je n'en démordrai pas.

ORONTE *à Oriane.*

Si vous....

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuse!

ORONTE *à Elise.*

Croyez....

ELISE.

J'obéirois à cette imperieuse!

ORONTE *à Oriane.*

Montrez-vous son aînée; & considerez bien....

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE

ORONTE *à Elise.*

Montrez-vous ſa cadette, & cherchez une voye....

ELISE.

A la contrequarer je mets toute ma joye.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'impoſez la loi.
Que ſçai-je qui des deux parle le moins ?
Toutes deux enſemble.
C'eſt moi.

ORIANE.

Et par bonnes raiſons je m'en vais vous l'apprendre.

ELISE.

* Et pour en être inſtruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'eſt moi qui la premiere ai formé le deſſein.

ELISE.

J'ai pour les grands parleurs conçû tant de dédain ;

ORIANE.

De captiver ma langue & d'être diſtinguée.

ELISE.

Que du moindre diſcours j'ai l'ame fatiguée.

ORIANE.

Pour peu qu'on me [fréquente on admire / ELISE. / regarde on devine] [cela.

ORONTE.

Vous taiſez-vous ſouvent de cette force-là ?
Tout franc, je ne vois goute en toutes vos manieres.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de ſi courtes
** ELISE. [lumieres.
C'eſt pour un grand génie avoir peu de

* *A peine l'une donne-t-elle le temps d'achever à l'autre.*

** *Elles parlent en même-temps.*

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du
ELISE. prix.

Vous ne deviez pas craindre en me donnant le

ORIANE.

Je ne ſçai que vous ſeul qui pût s'
ELISE. être mépris;

Que l'on vous ſoupçonnât de vous

Toutes deux.

Adieu, Monſieur.

SCENE IV.

ORONTE *ſeul.*

MA foi, voilà deux ſœurs bien folles!
Quel rapide torrent d'inutiles paroles,
Pour me perſuader qu'elles ne parlent point!
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point?
Et peut-on faire voir par un trait plus ſenſible,
Qu'être fille & ſe taire eſt choſe incompatible?
A force de babil elles m'ont enyvré.
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré.
Holà, Merlin!

SCENE V.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

MOnsieur.

ORONTE.

Non cher Merlin, de grace ;
Pendant quelques momens occupé ici ma place,
Ma Cecile m'appelle auprès de ſes appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y ſuis pas.

MERLIN *ſeul.*

Je me paſſerois bien d'une pareille aubade ;
Mais que veut ce Soldat ?

SCENE VI.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

BOn jour, mon Camarade.
J'entre ſans dire gare, & cherche à m'informer
Où demeure un Monſieur que je ne puis nommer.
Eſt-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme eſt-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant ; alaigre :
Qui n'eſt grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai ſçû de ſon Libraire, où ſouvent je le vois,
Qu'il fait jetter en moule un Livre tous les mois.
C'eſt un vrai Juif errant, qui jamais ne repoſe.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque choſe ?
L'homme que vous cherchez eſt mon Maître.

LA RISSOLE.

Eſt-il là ?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un regiſtre fidele,
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable, Hiſtoire, Avanture, enfin quoi que ce ſoit,
Par ordre alphabetique eſt mis en ſon endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure:
J'y ferois, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en beuvant, j'ai fait reflexion
Que je fis autrefois une belle action ;
Si le Roi a ſçavoir j'en aurois dequoi vivre.
La guerre eſt un métier que je ſuis las de ſuivre.
Mon Capitaine, inſtruit du courage que j'ai,
Ne ſçauroit ſe réſoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience....

LA RISSOLE.

Mordié, je ne ſçaurois avoir ma ſubſiſtance.

MERLIN.

Il eſt vrai, le pauvre homme ! il fait compaſſion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous ſçaurez que toûjours je fus homme de guerre;
Et brave ſur la mer autant que ſur la terre.
J'étois ſur un Vaiſſeau quand Ruyter fut tué;
Et j'ai même à ſa mort le plus contribué:
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du Canon qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandois ſouffrirent bien des mals!
On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, Vice-Amiraux. C'eſt l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc ne pouvans plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux,
Nous gagnâmes ſur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals, & navals. C'eſt la regle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biſcuit de ſeigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux Vaiſſeaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux. C'eſt le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les Bourgeois à l'envi nous firent des Régaux:
Les huit jours qu'on y fut furent huit Carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire Régals & Carnavals.

LA RISSOLE.

Oh! dame;

M'interrompre à tous coups, c'eſt me chiffonner l'ame,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux;
Ni fataux, ni régaux, non plus que Carnavaux.
Vouloir parler ainſi, c'eſt faire une ſottiſe.

LA RISSOLE.

Eh! mordié; comment donc voulez-vous que je diſe?
Si vous me reprenez lorſque je dis des mals,
Inégals, principals, & des Vice-Amirals;
Lorſqu'un moment après pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaut,
Qui ſouffle tout enſemble & le froid & le chaud.

MERLIN.

J'ai la raiſon pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al eſt un ſingulier dont le plurier fait *Aux*.
On dit, c'eſt mon *égal*, & ce ſont mes *égaux*.
C'eſt l'uſage.

LA RISSOLE.

L'uſage? Hé bien ſoit. Je l'accepte.

MERLIN.

Fatal, naval, régal, ſont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de ſens, ou d'érudition,
On ſçait que chaque regle a ſon exception.
Par conſéquent on voit par cette raiſon ſeule. . . .

LA RISSOLE.

J'ai des demangeaiſons de te caſſer la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oüi, palſandié moi: je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout de bout:
Lorſqu'on veut me railler je donne ſur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place ?
Toi ? Tu n'y feras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié ! je me bats l'œil du Mercure & de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton Maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :
Plus de mille Soldats en auroient acheté,
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été :
C'étoit argent comptant ; j'en avois leur parole.
Adieu, Pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole.
Ces bras te deviendront ou fatals, ou fataux.

MERLIN.

Adieu, Guerrier fameux par tes Combats navaux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

JE viens te relayer; Cecile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre? Eſt-il venu perſonne?

MERLIN.

Un Soldat, dont j'ai ſçû les Exploits éclatans:
Un brave homme.

SCENE II.

Mr DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

PArdon, ſi j'ai mis ſi long-temps,
Mon cher Monſieur. Hé bien, vous ſera-t-il facile
De faire des progrès ſur le cœur de Cecile?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontez.
Ce sont vos seuls desirs qui sont ses volontez.

Mr DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.
Merlin sort.
J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille:
Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté:
Vous avez du mérite & de la qualité:
On m'a dit de quel sang vous avez reçû l'être:
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main,
Peuvent contribuer à vous la rendre chere,
Je serai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah! Monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais....

SCENE III.

CECILE, Mr DE BOISLUISANT, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

MA fille, vos desirs seront-ils satisfaits,
Si demain de Monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer!

ORONTE.

Quoi! Madame!
Vous ne répondez rien! Que dois-je croire, helas!

CECILE.

Si je vous haïssois je ne me tairois pas.

Mr DE BOISLUISANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE *à Cecile.*

Dites-moi, s'il vous plaît : Que deviendra Lisette,
Madame ? Il me souvient qu'autrefois vous disiez
Quand on vous mariroit que vous me maririez :
Vous allez devenir Madame la Mercure,
Pendant que je serai Lisette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CECILE.

Eh quoi ! te lasses-tu d'accompagner mes pas ?

LISETTE.

Non, je suis toute à vous, & mon sort tient au vôtre :
Mais je voudrois, Madame, être encore à quelqu'autre.
Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos ;
Et quoiqu'on soit Suivante on est de chair & d'os.
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche.
Et si Merlin penchoit du côté que je penche....

MERLIN.

Tu me parois jolie, à parler tout de bon,
Mais....

LISETTE.

Quoi ! mais ?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon....

LISETTE.

Je ne sçai si mon air est fripon ou modeste ;
Mais jusqu'à ce moment je te réponds du reste.

Mr DE BOISLUISANT.

Pour leur rendre la main dans un pas si glissant,
Je donne cent loüis.

CECILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent

Trois cens loüis ! Meſſieurs, je l'épouſe au plus vîte;
Tu m'aimes ?

LISETTE.

Oüi.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

SErviteur. Vous voyez un Marquis diſtingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué.
Du Mercure Galant adorateur fidele,
J'ai fait un Air nouveau ſur la ſaiſon nouvelle.
Ah ! je croyois parler à Monſieur Licidas.
Eſt-il là ?

ORONTE.

Non, Monſieur ; mais il n'importe pas;
Je tiens ici ſa place, & ſçais la Tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois de mes Airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit dont chacun s'apperçoit,
A parler entre nous c'eſt à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en eſt la ſeule cauſe.

ORONTE.

Je croi vos Airs fort beaux, mais il faut autre chose :
Qui ne veut que des Airs achete un Opera.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je vais gager tout ce que l'on voudra,
Que dans tout Phaeton, quelque bruit qu'on en fasse,
On ne verra point d'Air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connoissez ; & cela me suffit.
D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit :
La route que je tiens est fraîchement tracée :
Tout y sera nouveau jusques à la pensée ;
Et comme c'est un Air à demi guoguenard,
Je l'ai pris sur un ton entre doux & hagard.
Je voudrois qu'en cet art Madame fût congruë :
Il seroit mal aisé qu'elle n'eût l'ame émuë.

CECILE.

Pour tous les Airs nouveaux j'ai de la passion ;
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.
Il prélude, & dit ensuite ce vers.
Les paroles & l'Air n'ont coûté qu'une veille.
Il chante.

Tant que l'hyver a duré
Margot m'a fait la grimace :
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le sien tout de glace.
Mais le Printemps de retour
Elle doit changer de notte ;
Ou bien-tôt avec la sotte
J'envoyrai paître l'Amour.

Comment le trouvez-vous ?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'univers peu d'égaux en Muſique.
Outre qu'avec plaiſir les tons ſont variez,
Les Paroles & l'Air ſont ſi bien mariez,
Qu'il ſemble qu'on ait fait, ſans préceptes frivoles,
Les Paroles pour l'Air, & l'Air pour les Paroles.
Vous faites tous des vœux pour un ſecond couplet,
J'en ſuis sûr.

CECILE.

Le plaiſir en ſeroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuſer rien je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Second Couplet.

Avant le temps des frimats
Dans une grotte champêtre,
De ſes plus charmans appas
Elle me faiſoit le maître :
Et je prétends dès ce jour
La ramener dans la grotte ;
Ou bien-tôt avec la ſotte
J'envoyrai paître l'Amour.

Hé bien; que vous en ſemble?

ORONTE.

Il eſt beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le temps preſſe.

ORONTE.

Il eſt vrai. L'avez-vous tout notté,
Monſieur?

LE MARQUIS.

Aſſûrément. Et de plus cachetté.

Il montre le paquet, & lit le dessus.

A Monsieur Licidas, à son accoûtumée
Substitut de la Renommée.

Mon Air aura pour lui des appas éclattans.
Adieu, mon cher.

SCENE V.

Mr DE BOISLUISANT, ORONTE, CECILE, LISETTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

MOnsieur, ménageons ces instans:
Nous chanterions ici sur de meilleures nottes
Avec des Conseillers surnommez Gardenottes.

ORONTE *à Merlin.*

Va chercher un Notaire, & reviens promptement.

Brigandeau paroît.

MERLIN.

J'en croi voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En Robe?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire
Quand ils vont d'un deffunt mandier l'Inventaire.

SCENE VI.

Mr BRIGANDEAU, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE *à Brigandeau.*

NOus vous croyons Notaire. Il en faut un ici,

Mr BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde. Je suis Procureur, Dieu merci:
Et ma Communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persecute:
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs,
Que des hommes de bien, comme des Procureurs,
Qui de tant d'opprimez embrassent la deffense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance;
Depuis que dans le monde Arlequin Procureur,
Pour un Corps si celebre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, Monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture:
Nous sçavons de l'Auteur qui mit la piece au jour,
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour;
Et ma Communauté par ma voix vous convie,
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
Mais, Monsieur, est-ce ici votre Procureur?

Mr San[illegible] paroît.

ORONTE.

Non,
Je ne le connois pas seulement.

Mr BRIGANDEAU.

Tout de bon?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre fillabe.

Mr BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'est le plus grand Arabe.
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

SCENE VII.

Mr SANGSUE, Mr BRIGANDEAU, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

Mr SANGSUE *à Oronte.*

Monsieur, votre très-humble & très-obéissant.
Ma personne, je croi, ne vous est pas connuë ?

ORONTE.

Non, Monsieur, par malheur.

Mr SANGSUE.

Je me nomme Sangsuë,
Procureur de la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur;
Je vous rends sur ce point grace de tout mon cœur.

Mr SANGSUE.

Sçavez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre ?

ORONTE.

Non, Monsieur.

Mr SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre:
Voici le fait. En l'an six cens quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un Theatre fameux,
Contre les Procureurs on fit une Satyre,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire:

Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement,
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement ;
Et je viens tout exprès pour braver l'imposture,
Vous en demander Acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été ?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne ;
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des Consuls, du Châtelet. . . .

Mr BRIGANDEAU.

Tout beau ;
Maître Sangsuë, ou bien. . . .

Mr SANGSUE.

Quoi ! Maître Brigandeau ?
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

Mr BRIGANDEAU.

Sans doute.

Mr SANGSUE.

Et moi, devant Monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.

Mr BRIGANDEAU.

Vous ?

Mr SANGSUE.

Oüi.

Mr BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux.
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

Mr SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même Procureur,
Est pour le Demandeur & pour le Deffendeur :
Si quelqu'autre Partie a part à la querelle,
A la sourdine encor il occupe pour elle.

Mr BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, & des plus renommez,
Sont pour les Appellans & pour les Intimez:
Et sçavent les forcer par divers stratagêmes,
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes?

Mr SANGSUE.

Et quand dans cette Piece on voit un Procureur,
Qui trouve le secret de voler un Voleur,
Di-moi qui de nous deux on prétend contrefaire,
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

Mr BRIGANDEAU.

Et quand un Scelerat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension éternise un procés,
De qui veut-on parler? Dis-le-moi, si tu l'oses.
Ce n'est qu'au Parlement où sont ces grandes causes.

Mr SANGSUE.

Lorsque d'un Chapelier on attrape un chapeau,
Et que d'un Patissier on exeroque un gâteau;
Ne m'avoüras tu pas, comme chacun l'avouë,
Que c'est un Procureur du Châtelet qu'on jouë?

Mr BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du Parlement ne prennent point si peu;
Et que leur main crochuë, à voler toûjours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vai devant Monsieur dire ce que j'en croi:
On grapille chez nous, & l'on pille chez toi.

Mr SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au Fauxbourg saint Antoine,
Est-ce de grapiller, ou de ton patrimoine?
Ton pere étoit aveugle, & joüoit du Hautbois.

Mr BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quinquempoix:
A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes Cliens elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction,
Qui ne te coûte au moins une vexation:

Et quand tu seras mort ces honteux édifices,
Publieront après toi toutes tes injustices.

Mr SANGSUE.

Au mois de Juin dernier un memoire de frais,
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à cent cens trente livres;
Et ton papier volant tel que tu le délivres,
Etant vû de Messieurs, trois des plus apparens,
Réduisirent le tout à trente-quatre francs:
Encore dirent-ils que dans cette occurrence,
Ils te passoient cent sols contre leur conscience.

Mr BRIGANDEAU.

Et l'hyver précedent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étois-tu pas pendu?
Tu pris quinze cens francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux Arrêts de deffences.

ORONTE.

Eh, Messieurs! il sied mal, lorsque vous disputez,
De dire l'un de l'autre ainsi les veritez.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sçai, Messieurs, quel dessein vous amene.
Votre voyage ici n'aura pas été vain.
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

Mr SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me discerne,
D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

Mr SANGSUE.

Bon.

Mr BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sçait, Monsieur, de quel air je m'acquitte.....

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite:

Laissez-moi faire. Hé bien vous avez tout oüi ?

Mr DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoüi.
J'avois à les entendre une joye infinie.

SCENE VIII.

BEAUGENIE, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE.

BEAUGENIE.

SErviteur à l'illustre & belle Compagnie.
Je vois au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, & vous rendre service,
Monsieur ?

BEAUGENIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office,
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent.
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, Monsieur ? Voyons.

BEAUGENIE.

Une Enigme si belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'est un effort d'esprit, mais si rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal, & n'en aura jamais.

CECILE.

Ecoutons, je vous prie. Une Enigme me charme.

BEAUGENIE.

L'Enigme qui jadis causa tant de vacarmes,

Fit verſer tant de ſang ; ouvrit tant de tombeaux ;
Des Monarques Thébains mit le trône en lambeaux ;
Et fut cauſe qu'Oedipe eut la douleur amere,
De faire des enfans à Madame ſa Mere :
Cette Enigme, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite auroit cedé le pas.
Vous en allez juger : mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être ſans complaiſance.
Ecoutez.

Je ſuis un inviſible Corps,
Qui de bas lieu tire mon être ;
Et je n'oſe faire connoître
Ni qui je ſuis ni d'où je ſors.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'uſe d'adreſſe ;
Et deviens femelle traîtreſſe,
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces Vers là me ſemblent bien tournez.

CECILE.

Je brûle de ſçavoir ce que c'eſt.

BEAUGENIE.

Devinez.

CECILE.

Soit manque de lumiere, ou de bonne fortune,
Je n'ai pû de ma vie en deviner aucune.

BEAUGENIE.

Et Monſieur ?

Mr DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverois *gratis* au moins un ſiecle entier.

BEAUGENIE.

Et vous, Monſieur ?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGENIE.

Et vous?

LISETTE.

Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre.
C'eſt du grimoire.

BEAUGENIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas?

CECILE.

Non. Qu'eſt-ce?

BEAUGENIE.

C'eſt un vent échappé par en bas!
Vous vous regardez tous, & j'en ſçai bien la cauſe.
Tous ceux qui l'ont oüie ont fait la même choſe.
Sur un ſujet ſi foible un ouvrage ſi beau,
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir ſi les Vers quadrent à la matiere,
Faiſons-en, vous & moi, l'anatomie entiere.

Je ſuis un inviſible Corps,
Qui de bas lieu tire mon être:
Et je n'oſe faire connoître
Ni qui je ſuis ni d'où je ſors.

Eſt-il rien de plus juſte & de mieux rencontré?
Jamais dans ſon ſujet homme eſt-il mieux entré?
Il ſemble que ce Vent ait de la connoiſſance,
Et qu'il n'oſe avoüer ſon nom ni ſa naiſſance.
Rien n'eſt plus ſingulier que cette Enigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'eſt rien plus galant que votre Enigme.

BEAUGENIE.

Peſte!
Je le ſçais bien. Paſſons à l'examen du reſte.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'uſe d'adreſſe,
Et deviens femelle traîtreſſe
De mâle que j'aurois été.

Jamais dans une Enigme a-t-on rien vû de tel?
Qu'eſt-il de plus coulant & de plus naturel?
Loin que ce que je dis bleſſe la vrai-ſemblance,
On en fait tous les jours la rude experience:
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
Peut-être à quelque mâle a fait paſſer le pas.
Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre.
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre.
Et je ſuis étonné, quand je ſonge à cela,
Comment l'eſprit humain peut aller juſques-là.
Je vais recommencer....

ORONTE.

Non; je vous en ſupplie;
Nous avons de vos Vers la memoire remplie:
Votre nom à l'Enigme ajoûteroit du poids.

BEAUGENIE.

La Nature prudente eut ſoin d'en faire choix;
Et de mes Vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me doüa tout exprès du nom de Beaugenie.
Je vous laiſſe l'Enigme avec mon nom au bas:
Ornez-la d'un prélude, & vantez ſes appas.
Les Vers en ſont ſi beaux, la matiere ſi belle,
Que vous n'en direz rien qui ſoit au deſſus d'elle.

ORONTE.

C'eſt aſſez; vos deſirs ſeront tous ſatisfaits.

BEAUGENIE.

Adieu, je me retire: & je vous laiſſe en paix.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Puiſqu'il nous laiſſe en paix, nous ne pouvons mieux faire.
Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empreſſement :
Cours, vole.

Mr DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement ;
Et conduiſons ſi bien cette heureuſe avanture,
Qu'elle faſſe du bruit dans le premier Mercure.

FIN,

MELEAGRE.

MELEAGRE,

TRAGEDIE

EN VERS LYRIQUES,

PERSONNAGES du Prologue.

LE DESTIN.
LES PARQUES.
THEMIS.
MINERVE.
MERCURE.
AMOURS.
GRACES.
JEUX.
PLAISIRS.
CHŒUR, &c.

ARGUMENT.

CE Sujet eſt tout entier dans le huitiéme livre des Metamorphoſes d'Ovide. Althée, femme d'Oenée, Roi de Calydon, au moment de la naiſſance de Meleagre, ſon fils, apperçût les Parques qui décidoient de la durée de ſa vie; & leur ayant demandé ſi le cours en ſeroit long, elles lui répondirent qu'elle ne dureroit ni plus ni moins qu'un Tiſon qui brûloit alors; dont cette mere fut ſi touchée qu'elle ſe ſaiſit promptement de ce Tiſon fatal, l'éteignit, & le conſerva précieuſement. Il arriva dans la ſuite du temps qu'Oenée, pere de Meleagre, ayant rendu graces à tous les Dieux d'une recolte abondante, oublia uniquement Diane. Cette Déeſſe fut ſi offenſée de ce mépris, qu'elle envoya un Sanglier horrible ſur les terres de Calydon, qui pendant aſſez long-temps y fit de ſi grands ravages que toute la Grece aſſembla ce qu'elle avoit de plus vaillans Princes pour délivrer ce malheureux pays d'un monſtre ſi dangereux. Atalante, fille de Jaſius, Roi d'Arcadie, qui n'avoit rien des foibleſſes de ſon ſexe, fut de la partie; & même ce fut elle qui bleſſa la premiere le Sanglier. Meleagre qui en étoit éperdûment amoureux, ayant achevé de tuer le Monſtre, lui en préſenta la dépoüille; mais Agenor & Toxée, tous

deux Oncles de Meleagre, & freres d'Althée, en furent si jaloux qu'ils la lui ôterent. Leur insolence ne demeura pas sans punition : Meleagre outré de l'affront qu'ils avoient fait à sa Maîtresse, les tua tous deux ; & Althée étoit au Temple, où elle remercioit les Dieux de la victoire de son fils, lorsqu'on lui apprit la mort de ses freres. Elle changea à l'instant ses vœux en imprécations, & s'abandonna toute entiere à la rage qui la possedoit. Il ne lui importe à quel prix elle appaise les Manes de ses freres ; & son fils coupable de leur mort est un monstre à ses yeux, plus effroyable que celui qu'il a vaincu. Elle n'hesita point sur la résolution qu'elle avoit à prendre. Le Tison qu'elle avoit en son pouvoir lui offrit dequoi satisfaire sa vengeance ; & après plusieurs combats, qu'elle ne pût refuser à la nature, elle abandonna aux flâmes ce Tison funeste, où étoit attachée la vie de son fils, qui diminuoit à mesure qu'il se consumoit, & qui finit entierement lorsqu'il n'en resta plus aucune étincelle.

PROLOGUE.

LE DESTIN, LES PARQUES, THEMIS, MINERVE, MERCURE, AMOURS, GRACES, JEUX, PLAISIRS, CHOEUR, &c.

LE DESTIN.

MOn pouvoir abſolu, que reſpectent les Dieux,
S'étendoit autrefois ſur la terre & ſur l'onde ;
La Paix, ce bien délicieux,
Qui de mille autres biens eſt la ſource féconde,
Ne deſcendoit jamais des cieux
Sans avoir conſulté ma ſageſſe profonde.
Mais un Heros laborieux,
Qui voit tout de ſes propres yeux ;
Un Heros qu'en tous lieux la Victoire ſeconde,
A briſé du Deſtin le joug imperieux :
Et par des exploits glorieux
Sa valeur aujourd'hui fait le Deſtin du monde.

CHOEUR.

Un Heros qu'en tous lieux la Victoire ſeconde,
A briſé du Deſtin le joug imperieux ;
Et par des exploits glorieux
Sa valeur aujourd'hui fait le Deſtin du monde.

THEMIS, & MINERVE.

Parques, qui filez ſes jours,

Accompliſſez notre envie ;
De ſon auguſte Vie
Eternisez le cours.
Que les jours précieux du plus grand des Monarques
Ne trouvent jamais de fin ;
Et qu'il ſoit maître des Parques
Auſſi-bien que du Deſtin.

LE DESTIN, LES PARQUES, MERCURE, *& tout le reſte des Acteurs.*

Que les jours précieux du plus grand des Monarques
Ne trouvent jamais de fin ;
Et qu'il ſoit maître des Parques ;
Auſſi-bien que du Deſtin.

THEMIS.

C'eſt de tous les Heros le plus infatigable :
En quelque lieu qu'il ſoit j'en ſuis inſéparable :
Je marche à ſes côtez contre ſes ennemis.
Où manque la juſtice il ne voit point de gloire ;
Et ſous ſes étendars Bellonne & la Victoire
Suivent les ordres de Themis.

MINERVE.

Quoi que faſſe ce Prince, adoré de la terre,
Les plus hautes vertus ne le quittent jamais ;
Si ſa juſtice fait la guerre,
Sa clémence donne la paix.
Sans ceſſe au bien public ce Heros s'abandonne ;
Il careſſe Minerve au deffaut de Bellone ;
Et depuis que des Arts on le voit le ſoûtien,
Il n'a beſoin du ſecours de perſonne,
Et par tout l'univers on a beſoin du ſien.

MERCURE.

Venez Jeux, Plaisirs & Graces,
Accourez, tendres Amours,
Qui laissez presque toûjours
Par tout où vous passez de dangereuses traces :
Pour celebrer le retour de la Paix
Chantez, dansez ; le Destin vous l'ordonne :
Et par vos soins méritez les bienfaits
Du Heros qui vous la donne.

MINERVE, & THEMIS.

Charmante Paix qu'on vous rend de justice
Lorsque de tous les biens on vous croit le plus doux !
Mais comment voulez-vous, hélas ! qu'on en joüisse,
Puisque vous ramenez les Amours avec vous ?
Contre les plus insensibles
Ils lanceront mille traits :
Il n'est point de cœurs paisibles,
Quand l'Amour en est à près.

UN SUIVANT DU DESTIN.

O l'heureux sort d'être aimé quand on aime !
Et qu'il est doux de l'éprouver soi-même :
Que de plaisirs on goûte à tous momens !
Tendre jeunesse,
Aimez sans cesse :
Mille enjoûmens
Rendront vos jours charmans :
Quand on s'engage
Dans le bel âge,
O l'heureux sort d'être toûjours amant !

Il faut aimer, ou renoncer à vivre ;

Jamais penchant ne fut plus doux à suivre ;
Les jeunes cœurs sont faits pour les amours ;
Si l'on soûpire
Sous leur empire,
Ils ont toûjours
D'agréables retours :
Jusques aux larmes
Tout a des charmes ;
Il faut aimer pour avoir de beaux jours.

CHOEUR DE GRACES.

La Paix a beaucoup de charmes ;
Pour avoir de beaux jours
Elle est d'un grand secours :
Mais sa tranquilité ne vaut pas les allarmes
Que causent les Amours.

DEUX GRACES, ET UN PLAISIR.

Sans l'Amour, les Plaisirs, & les Jeux,
Il est bien mal-aisé d'être heureux :
Sans les Jeux, les Plaisirs, & l'Amour
Que fait-on tout le jour ?
Les momens
Sont des ans
Fatigans
A nos sens
Languissans :
Du Destin en courroux
Nous sentons tous les coups ;
Maux, chagrins, soins, dégoûts ;
Et les biens les plus doux
Ne sont pas faits pour nous.

LE DESTIN.

De ces amusemens interrompons la suite.

Pour divertir un Conquerant

Sous qui toute la terre un jour ſera réduite,
Il faut un Spectacle ſi grand
Qu'un Dieu même en ait la conduite.

MERCURE.

J'accepte avec plaiſir ce glorieux emploi.
Vous touchez de mon cœur l'endroit le plus ſenſible.
Pour divertir les ſoins d'un ſi grand Roi,
Je ne ſçai rien d'impoſſible.
Je vais dans un moment retracer à ſes yeux,
Le ſort d'un jeune Prince iſſu du ſang des Dieux;
Qui des plus grands Heros avoit toutes les marques;
S'il n'eut jamais eu d'amour
Jamais le courroux des Parques
N'eût pû le priver du jour.

LE DESTIN.

Hâtez-vous de donner un Spectacle à la terre,
Qui n'ait point eu d'égal, & qui n'en ait jamais;
Joignez aux doux chants de la Paix
Les bruyans concerts de la Guerre.
Divertiſſez un Roi ſur qui ſeul aujourd'hui
De l'Univers entier tout le bonheur ſe fonde:
Il prend de ſi grands ſoins pour le repos du monde,
Qu'on n'en peut trop prendre pour lui.

CHOEUR.

Divertiſſons un Roi ſur qui ſeul aujourd'hui
De l'Univers entier tout le bonheur ſe fonde:
Il prend de ſi grands ſoins pour le repos du monde,
Qu'on n'en peut trop prendre pour lui.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

LA NUIT.
BORÉE.
Pluſieurs ASTRES MALINS.
DIANE.
L'AURORE.
OENÉE, Roi de Calydon.
ALTHÉE, Femme d'Oenée.
MELEAGRE, Fils d'Oenée, & d'Althée, Amant d'Atalante.
ATALANTE, Fille de Jaſius, Roi d'Arcadie.
HESIONE, Niece d'Althée, & Fille de Toxée.
TOXÉE, Frere d'Althée.
BACCHUS & ſa ſuite.
PAN & ſa ſuite.
CERÈS & ſa ſuite.
NYMPHES.
BERGERS.
GRECS, &c.

La Scene eſt à Calydon, Ville d'Ætolie.

MELEAGRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Theatre repreſente une Nuit, & dans le fond l'on voit la Lune qui éclaire, & qui marche imperceptiblement.

LA NUIT, BOREE.

BOREE.

O Nuit, ſi favorable aux tranquiles amours,
Prolonge un peu ton cours.
Aux plaiſirs innocens ta préſence eſt plus chere
Que l'éclat des plus beaux jours:
C'eſt toi qui du repos es la paiſible Mere.
O Nuit, ſi favorable aux tranquiles amours,
Prolonge un peu ton cours.

Diane, que tu vois briller sur l'Hemisphere,
Avant le retour de son frere
A besoin de ton secours.

Du Roi de Calydon l'injurieuse offrande
Lui cause une douleur si grande,
Qu'au souvenir fatal de ce mortel affront
Le Sanglier affreux, plus craint dans cette terre
Que la faim, la peste & la guerre,
N'offre pas à sa haine un secours assez prompt.

Quoi que sa rage
Mette en usage
Pour la venger d'un si cruel outrage,
Les vœux qu'elle a formez ne sont pas satisfaits;
Son inflexible courage
Pour achever son ouvrage
Veut de plus sanglans effets.

LA NUIT.

Je sçai quelle raison rend Diane allarmée.
Le Soleil qui la suit doit amener le jour
Où toute la Grece est armée,
Pour rétablir le calme en ce triste séjour.
Meleagre, Jason, Castor, Pollux, Thesée,
Les uns des demi-Dieux, les autres des Heros,
Trouveront une voye aisée
D'y faire revenir la joye & le repos.

BOREE.

S'ils osent s'en flatter leur esperance est vaine:
La Déesse offensée est puissante en ces lieux.
Eh! que peut la valeur humaine
Contre la puissance des Dieux?

LA NUIT.

Eh ! sied-il bien aux Dieux d'en user de la sorte,
Et de pousser un malheureux à bout?

BORE'E.

Que leur importe !
Ils sont au dessus de tout.

Les Puissances du ciel, & celles de la terre,
Qu'on doit craindre en toute saison,
Quand il leur plaît ont en main le Tonnerre
Pour imposer silence à la raison.

Mais Diane occupée à fournir sa carriere,
M'a fait doubler le pas,
Pour t'avertir que sa lumiere
Dans un moment doit s'éteindre ici bas.

Pour rendre sa vengeance affreuse,
Et répandre en ces lieux les maux les plus cuisans;
Voici la troupe dangereuse
De tous les Astres mal-faisans.

SCENE II.

LA NUIT, BOREE, *Plusieurs* ASTRES MALINS *chantans*; *Plusieurs* ASTRES MALINS *dansans*, CHOEUR DES ASTRES.

UN ASTRE MALIN.

Destiné par les Dieux pour annoncer au monde
Leur redoutable courroux,
Je fais mon plaisir le plus doux
D'être de tous les maux une source féconde:
Les funestes évenemens
Me font passer d'heureux momens.

CHOEUR DES ASTRES.

Les funestes évenemens
Nous font passer d'heureux momens.

UN ASTRE MALIN.

Quand je vois deux Etats dans une paix profonde,
Je sens d'un dépit jaloux
Les plus épouventables coups;
Et je n'ai de plaisir qu'où le malheur abonde.
Les funestes évenemens
Me font passer d'heureux momens.

CHOEUR DES ASTRES.

Les funestes évenemens
Nous font passer d'heureux momens.

DEUX ASTRES MALINS.

Servons la colere
Du Ciel tout-puissant ;
Qui peut lui déplaire
N'est point innocent.

Que les meurtres, les perfidies,
Les déluges, les incendies,
Et s'il se peut encor des malheurs plus cruels,
Vengent le mépris des autels.

LA NUIT.

J'apperçois la Déesse.
A son auguste aspect,
Modérez votre allégresse
Pour montrer votre respect.

SCENE III.

DIANE, LA NUIT, BORE'E, LES ASTRES MALINS, CHŒUR.

BORE'E *à Diane.*

POur remplir vos desirs tout me paroît facile :
Mais, Déesse, apprenez-moi
A quoi je vous suis utile.
Eole qui des Vents est l'impetueux Roi
Ne veut point qu'on soit tranquile ;
Et de tous ses sujets j'ai le premier emploi.
C'est moi qui dans les airs
Excite tant d'orages ;

C'eſt moi qui ſur les mers
Cauſe tant de naufrages ;
C'eſt moi qui par mes tourbillons
Dérobe aux laboureurs l'eſpoir de leurs ſillons.

UN ASTRE MALIN.

A venger votre affront tous les Aſtres conſpirent,
Votre juſte courroux nous peut tout ordonner.
Nous ſommes prêts d'empoiſonner
L'air que vos ennemis reſpirent.
Mais hâtez le moment fatal
Où doit commencer leur diſgrace :
Je languis dans une place
Où je ne fais point de mal.

DIANE.

Allez, troupe fidele ;
Courez en ma faveur ſignaler votre zele.
Que Borée agite les airs,
Pour faire différer la Chaſſe où l'on s'apprête.
Et vous, Aſtres malins, que rien ne vous arrête,
Aſſemblez plus de maux qu'on n'en ſouffre aux enfers ;
Et formez-en une tempête
Dont frémiſſe tout l'univers.

Borée s'envole, & les Aſtres malins vont annoncer les malheurs que doit cauſer la vengeance de Diane.

SCENE IV.

DIANE, LA NUIT.

LA NUIT.

L'Aurore va bien-tôt renaître,
Son retour doit nous séparer:
Jamais en même lieu l'on ne nous voit paroître;
D'abord qu'elle se montre il faut me retirer.
Mais lorsque tout se prépare
A servir votre courroux,
Avant qu'elle nous sépare,
Que puis-je faire pour vous?

DIANE.

Va trouver de ma part la malheureuse Envie,
Qui se ronge elle-même en son affreux séjour;
Fais-la venir en cette Cour
Avec toute l'horreur qui l'a toûjours suivie.
La fureur que je sens ne peut être assouvie,
A moins qu'elle ne m'aide à finir ce grand jour.

LA NUIT.

Jamais à la vertu les Dieux ne font la guerre,
Et de votre courroux Meleagre est exempt:
Ce Prince genereux est le plus beau présent
Que le ciel ait fait à la terre.
C'est un astre naissant adoré de sa Cour,
Qui par tout sur ses pas fait marcher la Victoire;

Et de qui les soûpirs seroient tous pour la gloire,
Si l'on se dispensoit d'en donner à l'amour.

DIANE.

Plus il est magnanime,
Plus il est en danger :
Je ne veux point me venger
Sur une indigne victime :
L'autel que par mépris on vient de négliger,
En veut une exempte de crime.

Mais les Bergers d'alentour,
Suivis des Nymphes de Flore,
De la charmante Aurore
Annoncent le retour.
Pour hâter ma vengeance
Fai ce que je t'ai dit.

LA NUIT.

Vous commandez, il suffit :
Mon zele vous répond de mon obéïssance.

L'Aurore descend, & répand peu à peu sa lumiere sur le Theatre.

Diane & la Nuit se retirent.

SCENE V.

DEUX BERGERS *affligez*, CHOEUR DE NYMPHES, CHOEUR DE BERGERS.

DEUX BERGERS *affligez.*

Belle Aurore, qui de vos pleurs
Arrosez le sein de la terre,
Le ciel depuis long-temps nous déclare la guerre;
Ne vous lassez-vous point d'éclairer nos malheurs?

Quand de notre parti les Immortels se rangent,
Qu'ils nous assistent foiblement!
Et lorsqu'une fois ils se vengent,
Qu'ils se vengent cruellement!

LE CHOEUR.

Quand de notre parti les Immortels se rangent,
Qu'ils nous assistent foiblement!
Et lorsqu'une fois ils se vengent,
Qu'ils se vengent cruellement!

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE VI.

L'AURORE *dans un Char*, BERGERS, NYMPHES.

L'AURORE.

SI le Monſtre cruel qui vous pourſuit toûjours,
Eſt l'unique ſujet qui cauſe votre peine,
Le Ciel à vos malheurs promet un prompt ſecours;
Le jour que je vous ramene
Eſt le dernier de ſes jours.

L'Aurore s'en va, & laiſſe les Nymphes, & les Bergers dans une ſi grande joye de ce qu'elle leur vient d'apprendre, qu'ils l'exprimentent tous par des danſes agréables, & par les paroles ſuivantes.

TOUS ENSEMBLE.

Ciel! quelle heureuſe nouvelle!
Qu'elle eſt grande! qu'elle eſt belle!
Que nous en ſommes contens!
Qu'à l'envi chacun ſe preſſe
De montrer ſon allegreſſe
Par des tranſports eclatans.
Ciel! quelle heureuſe nouvelle!
Qu'elle eſt grande! qu'elle eſt belle!
Que nous en ſommes contens!

UN BERGER.

Nos mauvais jours ſont paſſez,
On fait ceſſer nos allarmes;

Amours, qu'on avoit chaſſez
Ramenez ici vos charmes ;
Venez eſſuyer les larmes
Des yeux qui nous ont bleſſez.

Déſormais que les Zephirs
Viendront rafraichir nos plaines,
Ne pouſſons plus de ſoûpirs
Que pour d'amoureuſes chaînes ;
Le ciel qui finit nos peines
Recommence nos plaiſirs.

DEUX BERGERES.

Nous ne ſommes plus à plaindre ;
Nos maux vont finir leur cours :
Nos Bergers ſans ſe contraindre
Nous pourrons voir tous les jours ;
Nous n'avons plus rien à craindre,
Que de nouvelles amours.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Theatre repreſente les ſuperbes Jardins de Calydon, où Diane avoit un magnifique Temple.

SCENE PREMIERE.

ALTHE'E, HESIONE.

ALTHE'E.

NE vous obſtinez point à vous trahir vous-même;
Meleagre eſt mon fils, & doit ſuivre mes loix;
Cet ingrat, qui pour vous eut un amour extrême,
Me doit le jour plus d'une fois.

HESIONE.

Charmé de tant d'appas quelles loix peut-il ſuivre?
Il eſt vrai qu'à vos ſoins il doit plus que le jour:
Sans vous preſqu'en naiſſant il eût ceſſé de vivre;
Mais ſont-ce des raiſons qu'examine l'amour.

ALTHE'E.

C'eſt un amour qui ſe doit taire
Puiſque je ne l'approuve pas.

HESIONE.

Il le devroit, mais helas!
L'amour fait-il toûjours tout ce qu'il devroit faire?

ALTHE'E.

Je vous ai de son sort confié le secret.
Ce Fils, qui m'est si cher, ignore que les Parques,
Qui de leur cruauté laissent par tout des marques,
Lui souffrent la vie à regret.
Il ne sçait pas qu'à sa naissance
Elles étoient d'intelligence
Pour lui ravir le jour avant qu'il le pût voir.
Quand du Tison fatal il sçaura le mystere,
Atalante à son cœur fût-elle encor plus chere,
Il consultera son devoir.

HESIONE.

Il m'avoit promis, l'infidele,
De ne rompre jamais une chaine si belle,
Et de perdre le jour avant que de changer:
Cependant le cruel me quitte.
Helas! pour m'en venger s'il faut que je l'imite,
Que ma vengeance est en danger!

ALTHE'E.

Quoi que le dépit entreprenne
Pour se venger d'un inconstant,
On voit toûjours d'un œil content,
Un captif que l'amour ramene.

SCENE II.

LE ROI, ALTHE'E, HESIONE, SUITE.

LE ROI.

Pour aller attaquer le Monſtre furieux
Qui déſole ces lieux,
Des Princes aſſemblez la troupe eſt toute prête :
Sur leurs fronts belliqueux brille un noble courroux,
Et ce qui m'a touché d'un ſpectacle ſi doux,
Meleagre marche à leur tête
Qui les efface tous.
à Heſione.
Mais, Princeſſe charmante,
Je croirois outrager le ſexe d'Atalante,
Si je ne publiois l'éclat de ſes appas :
Tout le peuple charmé de ſa beauté naiſſante,
Pour la voir plus long-temps accompagne ſes pas ;
Elle ſurprend, ravit, enchante ;
Et joint à ſes attraits une grace engageante,
A quoi l'on ne réſiſte pas.

HESIONE.

Quel ſupplice pour une Amante !
Mais, ô Dieux ! Meleagre en ce lieu la conduit.
Que de cœurs ſes charmes captivent !
Elle à mille amans qui la ſuivent :
Je n'en avois qu'un, il me fuit.

SCENE

SCENE III.

MELEAGRE, LE ROI, ALTHE'E, HESIONE, ATALANTE, TOUS LES PRINCES GRECS, CHOEUR DE GRECS, SUITE.

MELEAGRE.

SEigneur, de ces Heros l'ardeur impatiente,
Ne peut voir plus long-temps leur valeur languiſſante ;
C'eſt trop laiſſer oiſifs leurs bras victorieux :
Pendant que je vous ſollicite
A vouloir conſentir au repos de ces lieux,
Nous perdons des momens dont le Monſtre profite ;
Et dont on eſt comptable aux Dieux.

CASTOR, POLLUX, JASON, THESE'E.

Grand Roi, dont les vieux ans trahiſſent la vaillance ;
Vous ſçavez par experience
Que le ſupplice des Heros
Eſt de languir dans le repos.
Un nom ſi fameux que le vôtre
Eſt sûr de l'immortalité :
Offrez-nous un moyen de tranſmettre le nôtre
A la poſterité.

CHOEUR DE GRECS.

Offrez-nous un moyen de transmettre le nôtre
A la posterité.

ATALANTE *au Roi.*

Seigneur, puis-je à mon tour....

LE ROI.

Non, divine Princesse,
Je n'exposerai point votre heureuse jeunesse
Aux périls d'un combat dont je pâlis d'effroi.
L'Amour qui dans vos yeux fait regner tant de charmes,
Ne vous donne de telles armes,
Que pour assujettir les cœurs sous votre loi.

ATALANTE.

Je mépriſe l'éclat dont tout mon sexe brille;
Mes Dards, mes Javelots sont mes plus chers appas.
Quoi! faut-il pour être fille
Que l'on n'ait ni cœur ni bras!

De la raiſon naiſſante à peine eus-je l'uſage,
Que parmi les forêts j'eſſayai mon courage;
Pour habiter les bois j'abandonnois la Cour;
En épuiſant mes traits ſur des Bêtes cruelles,
Mon cœur ſauvage comme elles,
Evitoit ceux de l'amour.

MELEAGRE.

Perſonne n'échappe'
Aux traits de l'Amour :
Il attrape
Et frappe
Chacun à ſon tour.

ALTHE'E.

Il n'eſt rien qui ne cede à ſon pouvoir ſuprême ;
Dès plus grands cœurs du monde il trouble le repos :
Mais un Heros, quand il aime,
Ne doit aimer qu'en Heros.

HESIONE.

Quelque doux que l'Amour puiſſe être ;
Heureux qui ſans le connoître
Paſſe de tranquiles jours !
En naiſſant il charme ;
Plus grand il allarme ;
Et ne dure pas toûjours.

CASTOR, POLLUX, JASON, THESE'E.

au Roi.

Seigneur, plus votre ame chancele,
Plus vous ſoupçonnez notre zele ;
Ou doutez de notre valeur.

LE ROI.

Hé bien ; partez, troupe invincible,
Allez d'un Monſtre horrible
Avancer le malheur.

A beaucoup de valeur joignez beaucoup d'adreſſe : *à Atalante.*

Sur tout, adorable Princeſſe,
N'augmentez point notre douleur.

Le Roi, Althée, & Heſione ſortent.

SCENE IV.

MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, CHOEUR.

DEUX PRINCES GRECS.

A Cet aveu plein de charmes,
Aux armes, Amis, aux armes,
Eprouvez vos Javelots;
Et faites voir un prélude
Du combat ſanglant & rude,
Qui va dans ces climats rétablir le repos.

Les Grecs pour s'animer à combattre le Sanglier, eſſayent leurs armes, & font une Entrée de Combattans, pendant que Caſtor & Theſée chantent ſur le même air de l'Entrée.

CASTOR & THESE'E.

Courrez à la gloire,
Genereux Guerriers;
Et méritez que l'Hiſtoire
Prenne ſoin de vos lauriers.
Pouſſez,
Percez,

Terraſſez,
Fracaſſez,
Et jamais ne vous laſſez.
Voyez ſans terreur
Toute l'horreur
Que peut répandre la fureur.
Que les coups
Qui tombent ſur vous,
Redoublent votre courroux.
Après la Victoire
Tous les maux ſont doux.

SCENE V.

LE GRAND PRESTRE DE DIANE, MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, CHOEUR DES GRECS.

LE GRAND PRESTRE.

INterrompez un combat ſi prophane;
Ce lieu terrible & ſaint veut un profond reſpect:
C'eſt le Temple de Diane,
Frémiſſez à ſon aſpect.

Vous aurez ſur le Monſtre une victoire aiſée:
Mais que de maux, hélas!
Vont ſuivre ſon trépas,
Si Diane n'eſt appaiſée.

Uniſſons-nous
Pour calmer ſon courroux.

TOUS ENSEMBLE.

Uniſſons-nous, uniſſons-nous,
Pour calmer ſon courroux.

LE GRAND PRESTRE.

Diane !... Juſte Ciel, je ſens trembler la terre !
Quels éclairs ! Quels vents ! Quel tonnerre !
On ne voit dans les airs que des torrens de feux.
Ce qui s'offre à mes yeux n'a jamais eu d'exemple :
Mais peut-être eſt-ce dans ſon Temple
Que la Déeſſe attend nos vœux.
Entrons....

A peine le Prêtre eſt-il entré que le Temple tombe, & fait un fracas épouvantable.

MELEAGRE.

Que vois-je ? ô Ciel, que Diane eſt cruelle !
aux Grecs.
Amis, portez au Roi cette triſte nouvelle.
Obſervez de ſon cœur les mouvemens ſecrets ;
Je vous ſuivrai de près.

SCENE VI.

MELEAGRE, ATALANTE.

MELEAGRE.

VOus me fuyez, belle Atalante !
Helas ! pourquoi me fuyez-vous ?
Vous voyez que du ciel la fureur éclatante....

ATALANTE.

Eſt-il en mon pouvoir d'appaiſer ſon courroux?

MELEAGRE.

Helas!

ATALANTE.

Expliquez-vous.

MELEAGRE.

Je vous crains.

ATALANTE.

Vous, me craindre?

MELEAGRE.

Depuis que vos beaux yeux brillent dans cette Cour;
On ne m'a point oüi ſoûpirer, ni me plaindre:
A leur premier aſpect je conçûs un amour
Que toute ma raiſon ne m'a pû faire éteindre;
Je l'ai contraint juſqu'à ce jour;
Mais je ne puis plus le contraindre.

ATALANTE.

O Ciel! que m'avez-vous appris?

MELEAGRE.

Je fais à vos appas une mortelle injure:
Je leur offre un Captif inconſtant & parjure,
Qui doit attirer vos mépris.
Malgré ma trahiſon Heſione eſt fidele;
Ce que je ſens pour vous je l'ai ſenti pour elle;
Pendant que je l'aimai, je l'aimai tendrement.

Enfin, je bornois mon envie
A lui sacrifier ma vie ;
Mais l'amour qui peut tout en ordonne autrement.

ATALANTE.

Eh ! qu'esperez-vous en m'aimant ?
Pour peu qu'à votre amour ma foiblesse réponde,
Plus coupable que vous de votre changement,
Je viole les droits les plus sacrez du monde.
Moi que l'on considere en cette auguste Cour,
En bannir la paix & l'amour :
Quelle indigne reconnoissance !
Redonnez votre cœur à son premier lieu ;
Et si d'un feu nouveau j'ai causé la naissance,
Helas ! ne m'en apprenez rien,
De peur que nos desirs ne soient d'intelligence.

MELEAGRE.

M'aimeriez-vous, Princesse ? & puis-je concevoir....

ATALANTE.

Je ne sçai pas encor ce qu'on sent quand on aime,
Et je veux, si je puis, ne le jamais sçavoir.
Par tout où je vous vois je sens un trouble extrême,
Que j'aime mieux sentir que cesser de vous voir :
Je voudrois que le ciel vous pût rendre à vous-même
Sans offenser votre devoir ;
Je ferois mon bonheur suprême
De quelque apparence d'espoir.
Non, non ; je ne sçai pas ce qu'on sent quand on aime,
Et je veux, si je puis, ne le jamais sçavoir.

MELEAGRE.

C'eſt de trop de bontez honorer mon audace.
Allons : Nous touchons à l'inſtant
Où l'on doit commencer la chaſſe.
J'ignore le ſort qui m'attend ;
Mais de quelque péril dont le ciel me menace,
Après ce que je ſçai je dois mourir content.

Fin du ſecond Acte.

THESE'E.

Mes yeux ont vû le Monſtre étendu ſur la terre ;
Son œil étincelant reſpire encor la guerre ;
De ſa gueule entre-ouverte il ſort une vapeur,
Qui fait mourir l'herbe naiſſante :
Mais en vain déſormais ſa fureur épouvente ;
Meleagre en eſt le vainqueur.

Pour celebrer ſa victoire
Chantez, danſez.

CHOEUR.

Chantons, danſons.

THESE'E.

Chantez, danſez ; & que ſa gloire
Soit le ſujet de vos chanſons.

CHOEUR.

Chantons, danſons : & que ſa gloire
Soit le ſujet de nos chanſons.

THESE'E ET JASON.

Que Meleagre & qu'Atalante
Puiſſent joüir tous deux d'une gloire éclatante ;
Dont jamais le Deſtin n'interrompe le cours ;
Et toûjours amoureux, toûjours l'ame conſtante,
Paſſer enſemble d'heureux jours.

Voici l'endroit fatal où charmé de t'entendre,
Mon infidele Amant ſéduiſoit ma raiſon :
N'y reviendra-t-il plus, l'ame ſenſible & tendre,
Te faire répeter mon nom? . . Non.

O réponſe cruelle !
Je ſçai que ma Rivale a de charmans appas :
Mais avant qu'à mes loix ſon amant fut rebelle,
L'ingrat ne m'en trouvoit-il pas ?
Qui pourra de nous deux le rendre plus fidele ? Elle.

Elle ? O Ciel ! que ce mot me va coûter de pleurs !
O toi, de mes ſoûpirs ſeule dépoſitaire
Fidele Echo, que dois-je faire
Pour m'épargner d'inutiles clameurs? . . . . Meurs.

Et quel autre conſeil déſormais puis-je ſuivre ?
Quand d'un objet aimable on s'eſt laiſſé charmer,
Qui ne peut s'en faire aimer
Ne doit plus aimer à vivre.

Mais le bruit des Chaſſeurs annonce leur retour :
Cachons-leur le déſordre où m'expoſe l'amour.
Elle ſe retire.

SCENE II.

JASON, L'UN DES CONDUCTEURS DE LA CHASSE, TROUPE DE CHASSEURS.

JASON.

LE Monſtre a pris cette route ;
Amis, ne le manquez pas ;
De ſon ſang à chaque pas
On rencontre quelque goute.
L'honneur d'avoir bleſſé ce Monſtre furieux
N'eſt dû qu'à l'illuſtre Atalante ;
Le pouvoir de ſon bras, & l'éclat de ſes yeux
La rendent par tout triomphante.

TROUPE DE CHASSEURS.

Qu'il lui doit être doux
D'être ſi vaillante !
Qu'il lui doit être doux
D'être ſi charmante !
Qu'il lui doit être doux
De voir tout ceder à ſes coups !

DEUX CHASSEURS.

Que la valeur & les charmes
Font de progrès ſur les cœurs !
Lorſqu'à des attraits vainqueurs
On joint le ſecours des armes,
Que la valeur & les charmes
Font de progrès ſur les cœurs !

SCENE

SCENE III.

THESE'E, AUTRE CONDUCTEUR DE LA CHASSE, JASON, TROUPE DE CHASSEURS, GRECS, TROUPE D'HABITANS DE CALYDON.

THESE'E.

Redoublez votre allegreſſe,
Et du bruit de vos concerts
Annoncez à l'univers
La mort du Monſtre affreux qui déſoloit la Grece.
Meleagre, ſenſible à vos juſtes douleurs,
A fini vos malheurs.

Pour celebrer ſa victoire,
Chantez, danſez.

CHOEUR DE CHASSEURS, ET D'HABITANS.

Chantons, danſons.

THESE'E.

Chantez, danſez : & que ſa gloire
Soit le ſujet de vos chanſons.

CHOEUR DE CHASSEURS, ET D'HABITANS.

Chantons, danſons ; & que ſa gloire
Soit le ſujet de nos chanſons.

DEUX DRYADES.

Amans, qui dans un lieu ſombre
Cherchez le prix de vos ſoins,
Et ne voulez de témoins
Que l'amour, le calme & l'ombre:
Ces bois offrent leur ſecours
Aux tendres vœux que vous faites;
C'eſt dans les ſombres retraites
Que ſe plaiſent les amours.

Après que les Danſes ſont finies, ils ſe raſſemblent tous pour chanter ce qui ſuit.

PAN.

Que jamais du Vainqueur la fortune ne change.

CERE'S.

Que ſon auguſte nom ſoit celebre à jamais.

BACCHUS.

Que Bellone & la Gloire étendent ſes hauts faits
Du Couchant à l'Aurore, & du Danube au Gange.

THESE'E.

A ces lieux déſolez il rend tous leurs attraits.

JASON.

Où regnoit le déſordre il fait regner la paix.

LES HABITANS DE CALYDON.

De tous nos maux paſſez c'eſt lui ſeul qui nous venge.

PAN, ET SA SUITE.

C'eſt lui qui rend le calme aux hôtes des Forêts.

CERES, ET SA SUITE.

Il met en sûreté les trésors de Cerès.

BACCHUS, ET SA SUITE.

Il flatte notre espoir d'une heureuse vendange.

TOUS ENSEMBLE.

Après tant de bienfaits
Disons à sa loüange,
Que si le juste ciel écoute nos souhaits,
Il faut que sous ses loix tout l'univers se range.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

Le Theatre repreſente l'Antre de l'Envie, où rampent & ſifflent pluſieurs Serpens.

SCENE PREMIERE.

L'ENVIE, SUITE DE L'ENVIE.

L'ENVIE.

QUelque plaiſir que mon cœur puiſſe avoir
Quand j'infecte quelqu'un du poiſon que je donne,
Je ſuis au déſeſpoir
De ce qu'on me l'ordonne :
C'eſt obliger Diane ; & je voudrois pouvoir
Faire du mal, ſans obliger perſonne.

Parlant à ſa ſuite.

N'importe, ſervons ſon courroux.
C'eſt toûjours un plaiſir pour nous
De cauſer des ennuis, des douleurs, des allarmes :
Ce plaiſir, il eſt vrai, nous ſembleroit plus doux,
Si pour cette Déeſſe il avoit moins de charmes :
Mais pour favoriſer ſes mouvemens jaloux,

Faire couler du ſang, & répandre des larmes,
C'eſt toûjours un plaiſir pour nous.

CHOEUR DE L'ENVIE.

Faire couler du ſang, & répandre des larmes,
C'eſt toûjours un plaiſir pour nous.

SCENE II.

DIANE, L'ENVIE, SUITE DE L'ENVIE.

DIANE.

APproche, malheureuſe Envie;
Cache-moi de tes yeux le funeſte poiſon.
Au Monſtre, à qui ma haine avoit donné la vie,
Meleagre l'a ravie;
Il faut m'en faire raiſon.

Je ne croi pas te contraindre
Quand je t'envoye à la Cour:
C'eſt-là, pour parler ſans feindre,
Ton véritable ſéjour:
C'eſt-là que mille grimaces
Cachent mille Ambitieux:
Et plus on y fait de graces,
Plus on y voit d'Envieux.

L'ENVIE.

Dites-moi promptement ce qu'il faut que je faſſe
Pour contenter votre deſir:
Vous avez des attraits dont l'éclat m'embaraſſe;

Plus je les apperçois, moins j'y prens de plaisir.
Si vous n'étiez immortelle,
Pour arrêter mon courroux,
Mon cœur jaloux
De vous voir si belle,
De sa fureur naturelle
Feroit un essai sur vous.

DIANE.

Fais à mes ennemis acheter leur victoire ?
Dans le cœur de Toxée insinuë un poison
Qui puisse en un moment corrompre sa raison,
Et lui persuader qu'on lui vole sa gloire.
Obéïs sans réplique à ce commandement.

L'ENVIE.

Je croyois recevoir un ordre plus funeste.

DIANE.

Obéïs seulement,
Et j'aurai soin du reste.
Va dans les sombres lieux
Y former un poison tel que je le demande.

L'Envie, avec toute sa suite, enfonce dans les Enfers.

Et vous, affreux objets qui me blessez les yeux,
Disparoissez; Diane le commande.

L'antre de l'Envie disparoît, & fait place à une autre Décoration d'Arcs de Triomphe, de Trophées, & de toutes les autres marques de victoire.

SCENE III.

DIANE.

Meleagre sans doute adresse ici ses pas,
De peur d'être attendrie évitons sa présence.
Parmi tant de plaisirs il ne présume pas
Qu'il vient s'offrir à ma vengeance.

SCENE IV.

MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, TOXE'E, CHOEUR DU PEUPLE.

CHOEUR DU PEUPLE.

Vive, vive à jamais
Meleagre, Atalante!
Leur valeur triomphante
Ramene ici la paix.

MELEAGRE, ET ATALANTE.

Vive, vive à jamais.

ATALANTE.

Meleagre.

MÆLEAGRE.

Atalante.

TOUS DEUX.

Sa valeur triomphante
Ramene ici la paix.

ATALANTE.

Monumens somptueux de valeur & de gloire ;
Couronnes, Festons & Lauriers,
Digne salaire des guerriers,
Repos, Honneurs, Plaisirs qui suivez la Victoire ;
Ornemens si pompeux & si bien entendus,
Voilà le Bras à qui vous êtes dûs.

TOUS DEUX.

Voilà le Bras à qui vous êtes dûs.

THESE'E.

Peuples, venez rendre graces
A de si grands Vainqueurs :
Souhaitez que le ciel qui finit vos disgraces ;
Unisse deux si grands cœurs ;
Et leur donne des successeurs,
Qui puissent marcher sur leurs traces.

CHOEUR DU PEUPLE.

O Ciel, écoute notre voix :
Joins deux cœurs que l'amour a formez l'un pour l'autre.

MELEAGRE.

MELEAGRE.

Quel bonheur pour le mien de vivre sous vos loix !

ATALANTE.

Eh ! vous est-il permis de disposer du vôtre !

CHOEUR DE PEUPLE.

O Ciel, écoute notre voix.

ATALANTE.

Oubliez-moi, Seigneur, la gloire vous l'ordonne.

MELEAGRE.

Un plus heureux que moi sera-t-il votre époux ?

ATALANTE.

Après vous avoir vû, je ne verrai personne
Que je puisse aimer tant que vous.

UN PRINCE GREC.

Jeunes Amans, qui sentez dans vos ames
De naissantes flâmes,
Gardez-vous bien de rebuter l'amour.
Aimez lorsqu'il vous en convie ;
On ne peut en toute sa vie
Racheter la perte d'un jour.

Dans l'heureux temps où le cœur est sensible,
Il est impossible
De résister aux attraits de l'amour.

Aimez lorſqu'il vous en convie,
On ne peut en toute ſa vie
Racheter la perte d'un jour.

On poſe la dépoüille du Sanglier au milieu du Théatre, & l'on danſe à l'entour.

DEUX JEUNES GUERRIERS, *aux Filles de la ſuite d'Atalante.*

Gardez-vous d'être inhumaines;
Uſez mieux de vos beaux ans:
Si vos amans dans vos chaines
Trouvent leurs maux trop cuiſans,
Pour leur faire aimer leurs peines
Rendez leurs fers moins peſans.
Gardez-vous d'être inhumaines,
Uſez mieux de vos beaux ans.

DEUX FILLES *de la ſuite d'Atalante.*

Aimons, aimons, c'eſt un plaiſir extrême;
Les autres ſoins ſont des ſoins ſuperflus:
Qui fuit l'amour quand il s'offre lui-même,
Le cherche après, & ne le trouve plus.

Heureux qui plaît quand il eſt temps de plaire!
C'eſt pour charmer que ſont faits les appas:
Qui fuit l'amour attire ſa colere,
Et c'eſt un Dieu qui ne pardonne pas.

MELEAGRE *offre la dépoüille du Sanglier à Atalante.*

Recevez ce tribut, Princeſſe magnanime,
Aucun de ces guerriers n'en paroîtra jaloux.

ATALANTE.

Pour le Victorieux ce prix eſt légitime.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

N'eſt-ce pas dire aſſez qu'il n'appartient qu'à vous ?

MELEAGRE.

Vous avez la premiere enſanglanté vos armes
Dans le flanc du Monſtre en courroux.

ATALANTE.

Vous l'avez terraſſé du premier de vos coups ;
Et des Chaſſeurs tremblans diſſipé les allarmes.

MELEAGRE.

La Victoire nous fuyoit tous ;
Ou ne ſçavoit quel parti prendre :
Vous ayant reconnuë elle a panché vers nous.

ATALANTE.

Votre ſeule valeur l'a forcée à ſe rendre.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Quelque prix qu'on en doive attendre,
Genereux Meleagre
Genereuſe Atalante } il n'appartient qu'à vous.

L'Envie paſſe en l'air, & ſecouë ſon flambeau ſur Toxée.

TOXE'E.

J'ai voulu me contraindre à garder le ſilence,

Et dans ce vain débat paroître indifferent :
Pour voir à quel point d'insolence
On oseroit porter ce que l'on entreprend.
Et quels droits avez-vous dans l'offre que vous faites ?
Je suis Vainqueur comme vous l'êtes :
Je me suis au péril exposé sans effroi.

Meleagre.

Mon crime est assez grand d'avoir quitté ma fille,
Toi qui plus de vertu, plus de mérite brille ;
Sans ajoûter l'insulte à ton manque de foi.

MELEAGRE.

Rendez graces, Temeraire,
Au sang qui me joint à vous :
Je vous immolerois à ma juste colere,
Si nous n'étions unis par des liens si doux.

TOXE'E.

Loin qu'au sang dont tu sors je veuille rendre graces,
Je brise tous les nœuds qui peuvent nous unir :
Et pour répondre à tes menaces,
Je porte à mon côté dequoi les prévenir.
Signale si tu veus ta coupable tendresse
Envers ta chere Maîtresse ;
Mais cherche des présens qui dépendent de toi :
Celui que tu lui veus faire
Du plus vaillant guerrier doit être le salaire,
Et tu n'ignores pas qu'il t'est moins dû qu'à moi.

MELEAGRE.

C'en est trop, malheureux ; & de ton insolence
Tu vas sentir l'effet.

Ils mettent l'épée à la main, & Meleagre tuë Toxée.

CHOEUR.

Juſte Ciel, quelle violence !

TOXE'E *ſe ſentant bleſſé.*

Ah, Traître !

MELEAGRE.

Cette vengeance
Etoit dûë à ton forfait.

ATALANTE & LE CHOEUR.

Juſte Ciel, quelle violence !
Meleagre, qu'avez-vous fait ?

SCENE V.

ALTHE'E, HESIONE, MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, CHOEUR, &c.

ALTHE'E *à Meleagre.*

NE vous offenſez pas ſi je ſuis la derniere
A montrer à vos yeux le plaiſir que je ſens ;
Dans le rang que je tiens je devois la premiere
A tous les Immortels adreſſer de l'encens.
Quitte de ce devoir, ſenſible à votre gloire,
Je viens de votre Victoire
Vous offrir le digne prix :

Elle lui présente Hesione.

Le Monstre à votre Hymen a mis un long obstacle ;
Mais enfin.... Justes Dieux ! quel funeste spectacle
Se présente à mes yeux surpris ?

ALTHE'E & HESIONE.

C'est mon [Pere ! / Frere !] ALTHE'E.
Ah ! mon fils, montrez-moi l'homicide.

MELEAGRE.

Il est devant vos yeux : c'est moi.

ALTHE'E & HESIONE.

C'est toi, Perfide !

MELEAGRE.

C'est moi : rien n'est plus constant ;
Je me suis rendu justice :
Je devois à ma gloire un si grand sacrifice ;
Et tout autre en ma place en auroit fait autant.

SCENE VI.

HESIONE, ALTHE'E.

Est-il une douleur plus stupide, & plus grande!
Mes yeux saisis d'effroi me refusent des pleurs:
Et j'en obtiens, helas! plus que je n'en demande
Lorsqu'il n'en faut donner qu'à de foibles douleurs.
Quel coupable silence! ô devoir! ô nature!
Quoique souffre mon cœur il ne peut soûpirer.
Ah! je m'apperçois bien par les maux que j'endure,
Que les grandes douleurs n'ont jamais sçû pleurer.

ALTHE'E & HESIONE.

Appaisons une ombre si chere,
Ne laissons point languir notre ressentiment.
Mon [Pere / Frere] étoit votre [Frere; / Pere;]
Le crime qu'on vient de faire
Nous en prive également.
Appaisons une ombre si chere,
Ne laissons point languir notre ressentiment.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Theatre repreſente un Temple, où l'on a érigé un magnifique Tombeau à Toxée.

SCENE PREMIERE.

ALTHE'E *tenant une Urne.*

CEndres, qu'avec reſpect ma douleur conſidere;
Précieux reſtes de mon frere,
Faites-moi ſouvenir de mon triſte devoir.
Heſione en ſecret déplore ſa miſere,
Elle n'oſe en ce lieu montrer ſon deſeſpoir:
Sa douleur me paroît ſincere;
Mais elle a plus d'amour qu'elle n'en croit avoir
Pour l'ingrat qui la deſeſpere;
Et je veux la venger de la mort de ſon pere,
Avant qu'elle ait le temps de ne le plus vouloir.

En vain pour calmer ma colere
Avec empreſſement le Roi cherche à me voir;
Plainte, menace, priere,
Rien ne me peut émouvoir.
Si ma tendreſſe de mere

Sur mon cœur chancelant prenoit trop de pouvoir ;
Cendres, qu'avec respect ma douleur considere,
Precieux restes de mon frere,
Faites-moi souvenir de mon triste devoir.

SCENE II.

LE ROI, ALTHE'E.

LE ROI.

VOus verrai-je toûjours les yeux baignez de larmes ?
Et la grace d'un fils qui finit nos allarmes
Est-ce un bien que votre époux
Ne puisse obtenir de vous ?
Je sçai quelles raisons votre douleur m'oppose ;
Mon fils à votre frere a fait perdre le jour ;
Mais l'amour en est la cause :
Est-on maître de soi quand on a de l'amour ?
C'est votre sang qui l'anime ;
De son emportement perdez le souvenir :
Si l'amour lui coûte un crime,
Est-ce à vous à l'en punir ?

ALTHE'E.

Ah, mon fils !

LE ROI.

Ce soûpir lui promet-il sa grace !
D'un si juste courroux le sang est-il vainqueur ?
Meleagre dans votre cœur
Reprend-il sa premiere place ?

ALTHE'E.

Oüi, Seigneur, c'en eſt fait ; vos ſouhaits ſont remplis.
Pardon, Manes errans de mon genereux frere :
La tendreſſe de ſœur cede à celle de mere ;
Je ne balance plus entre vous & mon fils.

LE ROI.

Je reconnois Althée à ſa vertu ſuprême :
Du vaillant Meleagre elle efface le ſort.
Avoir vaincu le Monſtre eſt un illuſtre effort ;
Mais c'en eſt un plus grand de ſe vaincre ſoi-même.

Achevez de combler nos deſirs,
Rappellez ici l'allegreſſe :
Le retour de votre tendreſſe
Doit cauſer le retour des plaiſirs.

ALTHE'E.

Avant que de paſſer dans le Royaume ſombre,
Où regne un éternel repos,
Mon frere attend de moi pour appaiſer ſon Ombre
Les devoirs qu'on doit rendre aux Manes des Heros.
Aux bords de l'Acheron ſon Ombre encore errante,
Ne peut être reçûë au ſéjour tenebreux
Que l'on n'ait rempli ſon attente
Par un ſacrifice pompeux.
Que l'heureux Meleagre, & la belle Atalante,
Viennent joindre leur zele à mes ſinceres vœux :
Je crois oüir ſans ceſſe une voix menaçante
Qui me fait trembler pour tous deux ;
Et je ne ſerai point contente
Que je n'aye achevé ce que je fais pour eux.

LE ROI.

Touché de la tendreſſe extrême
Que vous me témoignez pour ces jeunes amans ;
Je vais à vos genoux les amener moi-même
Joüir de la douceur de vos embraſſemens.

SCENE III.

ALTHE'E *ſeule.*

QUe tu pénetres mal dans le fond de mon ame !
De ta crédulité je vais me prévaloir :
Tu ne ſçais pas ce que c'eſt qu'une femme,
Et je prétends te le faire ſçavoir.
Le fer, le poiſon, la flâme,
Tout ſert à ſon deſeſpoir.

O vous, qui n'épargnez ni Bergers, ni Monarques ;
Venez à mon ſecours, impitoyables Parques ;
Venez contre un perfide animer mon courroux :
Quelques tendres retours que le ſang me ſuggere ;
A mon coupable fils je veux être une mere
Plus impitoyable que vous.

Eh quoi ! perdre un Heros à qui j'ai donné l'être !
Contre quelle victime ai-je le bras armé ?
Eſt-il dans l'univers un Prince plus aimé,
Et qui ſoit plus digne de l'être ?
Qu'ai-je au monde de plus cher
Qu'un fils ſi couvert de gloire ?
On l'a vû ſur le Monſtre emporter la victoire,
Et ſa mere en eſt un qu'il ne ſçauroit toucher !

Oüi, je verrai ta mort ſans en être touchée;
Quel que ſoit ton ſupplice, il t'eſt juſtement dû:
J'ai le Tiſon fatal où ta vie attachée
Me doit faire raiſon de mon ſang répandu.
Tendreſſe, amour, pitié, dont j'entends le murmure,
Dans ma juſte fureur laiſſez-moi m'affermir:
Si mon fils par ſon crime étonna la Nature,
J'en veux faire un ſi grand qu'il la faſſe frémir.

Le voici. Je pouvois me venger ſans l'attendre,
Et ne pas m'expoſer à l'horreur de le voir:
Mais la part qu'à ſa mort Atalante doit prendre
Augmente le plaiſir que je vais recevoir.

SCENE IV.

LE ROI, ALTHE'E, MELEAGRE, ATALANTE; THESE'E, JASON, CHOEUR DES PRINCES GRECS, CHOEUR DU PEUPLE DE CALYDON.

MELEAGRE *à Althée.*

MAlgré tous les remords que ma douleur exprime,
Je ne puis à vos yeux me montrer ſans effroi:
Jamais reſſentiment ne fut plus légitime
Que celui qui vous anime;
Votre frere à venger eſt pour vous une loi.
S'il vous faut une victime
J'ai moi ſeul commis le crime,
Ne vous vengez que ſur moi.

ATALANTE

ATALANTE *à Althée.*

Si jamais ce Heros si grand, si magnanime,
N'eût pris pour moi que de l'estime;
Il n'eût point mis de trouble à la Cour d'un grand Roi:
Il n'eût point fait de tache à sa vertu sublime:
Jamais à sa Maîtresse il n'eût manqué de foi.
S'il vous faut une victime,
Je suis la cause du crime,
Ne vous vengez que sur moi.

ENSEMBLE *à Althée.*

S'il vous faut une victime,
ATALANTE. Je suis la cause du
MELEAGRE. j'ai moi seul commis le } crime,
Ne vous vengez que sur moi.

ALTHE'E.

Approchez-vous, mon fils, & n'ayez plus d'allarme;
Ce combat m'arrache des larmes,
Et fait expirer mon courroux.
Au feu dont vous brûlez je vais rendre justice,
Et de parfait amant vous faire heureux époux:
Commençons le Sacrifice
Où je dois faire voir ce que je sens pour vous.

La perte d'un moment m'inquiete & me gêne:
Pour hâter mon bonheur joignez vos vœux aux miens.

LE ROI, MELEAGRE, ATALANTE, LES PRINCES GRECS, LE CHOEUR DU PEUPLE, TOUS ENSEMBLE.

O Dieux! qui diſpenſez & les maux, & les biens;
Exaucez les vœux de la Reine.

ALTHE'E.

Recommencez encore, & ne vous laſſez pas;
Votre zele adoucit ma peine.

LE ROI, MELEAGRE, ATALANTE, &c.

O Dieux! qui gouvernez toute choſe ici bas,
Exaucez les vœux de la Reine.

ALTHE'E.

C'eſt aſſez; dans un inſtant
Mon frere ſera content.

bas,

Ombre, pour qui j'obtiens une grace ſi grande,
Ne te plains plus de moi:
Je te fais une offrande
Aſſez digne de toi.

Althée met au feu, ſans qu'on s'en apperçoive, le tiſon où eſt attaché le ſort de Meleagre.

MELEAGRE.

Quelle ſubite horreur me ſaiſit & me trouble!
Je brûle... Juſte Ciel, quelles vives douleurs!
Plus je veux me contraindre, & plus mon mal redouble.
Je n'en puis plus, je meurs!

LE ROI.

Meleagre !

ALTHE'E.

Mon fils !

ATALANTE.

Cher Prince !

MELEAGRE.

Ma Princeſſe,
Les Dieux ſont ſur ma tête éclater leur courroux :
En m'accordant votre rendreſſe,
Vous les avez rendu jaloux ;
Mais je meurs trop heureux, quelque mal qui me preſſe,
Puiſque je meurs aimé de vous.

ATALANTE.

Helas ! pour quels dangereux charmes
Avez-vous conçû de l'amour ?

MELEAGRE.

Si ma mort vous coûte des larmes
Pour quel plus digne objet puis-je perdre le jour ?
Mon cœur foible & mourant n'a plus rien qui l'anime.
au Roi.
Conſolez-vous, Seigneur : de plus dignes enfans
Seront l'appui de vos vieux ans.
à Althée.
Vous, ma mere, oubliez votre offenſe, & mon crime.

Laissez-moi vous quitter sans vous être odieux:
Un fils expirant vous en prie ;
Et pour comble d'honneur, qu'une main si chere
Ait soin de me fermer les yeux.

ALTHE'E *bas.*

Ah ! spectacle imprévû, dont je suis attendrie !
Pourquoi m'écoutiez-vous, impitoyables Dieux ?

LE ROI.

O Ciel, qui me ravis un fils si magnanime,
Comparable en valeur aux plus fameux guerriers,
Ne l'as-tu couvert de lauriers
Que pour en faire ta victime ?
Helas, mon fils, n'est-il aucun secours
Qui puisse prolonger votre vie & mes jours ?

LE ROI, ATALANTE, CHOEUR DES PRINCES, &c.

Helas, n'est-il aucun secours
Qui puisse prolonger votre vie & nos jours ?

MELEAGRE.

Les pleurs que vous versez rendent digne d'envie
Mon déplorable sort :
Vous me faites aimer la vie
Jusques dans les bras de la mort.

Chere Atalante, j'expire :
Eloignez-vous de ce lieu.
La voix me manque, & j'ai peine à vous dire....

ATALANTE.

Adieu, mon cher Prince, adieu.
On emporte Meleagre, & Atalante le suit.

LE ROI.

O Ciel insensible !
Dieux muets & sourds !
Mon fils à découvert vient d'arrêter le cours
Des malheurs qu'en ces lieux causoit un Monstre horrible ;
Et vous avez, cruels, emprunté le secours
De quelque Furie invisible,
Pour terminer de si beaux jours.

ALTHE'E.

C'est moi qui suis la Furie
Qui dérobe à la terre un bien si précieux.
Oüi, mon cher fils, cette main si chérie
Que tu choisis pour te fermer les yeux,
Est la cruelle main de qui la barbarie
Te prive pour jamais de la clarté des cieux.

LE ROI.

Quoi ! vous auriez eu l'ame assez noire, assez dure...
Votre douleur vous interdit.

ALTHE'E.

Non, non ; ce que je vous ai dit
Est la verité toute pure.

Le sort de Meleagre étoit en mon pouvoir ;
Il a tué mon frere, & mépriſé ſa fille ;

Tant d'affronts à ma famille,
M'ont réduite au deſeſpoir.
J'ai vengé la mort de mon frere
Sur le ſang d'un Heros qui me devoit le jour :
Je vais le venger à ſon tour,
Sur le ſang de ſa propre mere.

Elle ſort furieuſe.

LE ROI.

Gardes, de ſa fureur garentiſſez ſes jours.
Que d'un remords vengeur elle ſoit la victime.
Il faut pour expier ſon crime
Qu'elle s'en ſouvienne toûjours.

O jour, qui promettois de me combler de gloire ;
Et qui m'accables de douleur :
Puiſſe tout l'avenir déteſter ta mémoire ;
Que ton nom prononcé préſage un prompt malheur ;
Et ne ſoit jamais dans l'hiſtoire
Que pour inſpirer de l'horreur !

Princes, pour qui la gloire a de ſi puiſſans charmes,
Qu'aux dépens de vos jours vous ſuivez ſes conſeils ;
Ne vous contraignez point, verſez des flots de larmes :
Il ſied bien aux Heros de pleurer leurs pareils :

Et vous, Peuple fidele au ſang de vos Monarques,
Si mon fils envers vous a rempli ſon devoir,
Donnez-lui de ſenſibles marques
D'un veritable deſeſpoir.

Une Entrée de Deſeſperez, & une Symphonie accommodée au ſujet, expriment la douleur univerſelle que cauſe la mort de Meleagre.

SCENE DERNIERE.

UNE FEMME AFFLIGE'E DE LA SUITE D'ATALANTE, LE ROI, LES PRINCES GRECS, CHOEUR DU PEUPLE, CHOEUR DES FEMMES AFFLIGE'ES.

UNE FEMME AFFLIGE'E.

LA tendre & fidele Atalante
Succombe sous le poids de ses vives douleurs;
A force de verser des pleurs,
Auprès de Meleagre elle est morte, ou mourante,
L'excès de son amour
Lui fait perdre le jour.

CHOEUR DES FEMMES AFFLIGE'ES.

L'excès de son amour
Lui fait perdre le jour.

LE ROI.

Quoi! les injustes Dieux, qui me sont si funestes,
N'ont pas sur Meleagre assez lancé de coups!
Les larmes qu'on lui donne attirent leur courroux!
C'est un digne sujet des vengeances célestes!

Dérobons Atalante à la rigueur des Dieux;
Volons à son secours, l'honneur nous y convie;
C'est un effort glorieux
Que de lui sauver la vie.

Est-ce un crime si grand que d'avoir de l'amour ;
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

CHOEUR DES PRINCES GRECS.

Est-ce un crime si grand que d'avoir de l'amour ;
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

LE ROI *encore une fois.*

Est-ce un crime si grand que d'avoir de l'amour ;
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

TOUS ENSEMBLE.

Est-ce un crime si grand que d'avoir de l'amour ;
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

FIN.

LA FESTE
DE
LA SEINE.

Divertiſſement en Muſique.

PERSONNAGES.

L'OCEAN.

THETIS.

LA SEINE.

LE GANGE.

LE NIL.

LE DANUBE.

LE PACTOLE.

NEREIDES. } De la suite de l'Ocean, & de Thetis.
TRITONS. }

AMOURS. }
JEUX. } De la suite de la Seine.
PLAISIRS. }

CHŒUR de Rivieres, de Fontaines, & de Ruisseaux.

La Scene est au Palais de l'Ocean, & de Thetis.

LA FESTE DE LA SEINE.

Le Theatre repreſente le Palais de l'Ocean, & de Thetis, qui y ſont accompagnez des Fleuves, des Rivieres, des Fontaines, des Ruiſſeaux, &c.

SCENE PREMIERE.

L'OCEAN, THETIS, LE DANUBE, LE PACTOLE, LE NIL, LE GANGE, &c.

L'OCEAN.

Fleuves, Rivieres, Fontaines,
Agréables Ruiſſeaux,
Dont les fertiles eaux,

Arroſent tant de Plaines ;
Nymphes, & Demi-Dieux, ſoûmis à mon pouvoir,
De la Seine aujourd'hui nous celebrons la Fête :
Chantez les plus beaux Airs que vous puiſſiez ſçavoir,
De jongs, & de roſeaux couronnez votre tête ;
Et qu'à l'envi chacun s'apprête
A la bien recevoir.

THETIS.

Quelle Riviere au monde
Goûte un plus grand bonheur ?
Sur ſes fertiles bords on voit le Laboureur
Cultiver ſes guerets dans une paix profonde.
Elle ne connoît de Guerriers
Que ceux dont la valeur conſerve ſes rivages :
Ses Palmes, & ſes Lauriers
La défendent des orages.

Si-tôt qu'elle paroîtra
Que l'on chante, que l'on danſe ;
Et lorſqu'un plaiſir finira
Qu'un autre recommence.

Nereïdes, Tritons, je la voi qui s'avance,
Diſputez entre vous à qui la charmera.

Les Nereïdes, les Tritons, les Fleuves, &c. vont au devant de la Seine qui arrive avec les Jeux, les Plaiſirs, & les Amours, qui ſe mêlent tous enſemble, & font des Entrées pour commencer à ſolemniſer ſa Fête.

SCENE

SCENE II.

LA SEINE, L'OCEAN, THETIS, LE NIL, LE DANUBE, LE GANGE, LE PACTOLE, LES JEUX, LES PLAISIRS, LES AMOURS, CHOEURS DE FLEUVES, ET DE RIVIERES, CHOEURS DE JEUX, D'AMOURS, ET DE PLAISIRS.

THETIS.

Venez, Nymphe charmante,
Dans ces aimables lieux:
Venez remplir l'attente
De tous ces Demi-Dieux.
Venez ouïr chanter les exploits glorieux
Qui de toutes les Eaux vous rendent triomphante:
Venez, Nymphe charmante,
Dans ces aimables lieux:
Venez remplir l'attente
De tous ces Demi-Dieux.

L'OCEAN.

Le Danube, le Nil, le Pactole, & le Gange,
Viennent des bouts de l'Univers,
Joindre leur voix aux surprenans Concerts;
Préparez à votre loüange.
Rivieres, Fontaines, Ruisseaux,
A l'excès de leur zele accommodez le vôtre:
Et que mille plaisirs nouveaux
Succedent l'un à l'autre.

LA SEINE.

Que mon ſort eſt heureux!
Je vois en ſortant de ma Source
Folâtrer ſur mes bords les Amours, & les Jeux :
Et je trouve au bout de ma courſe,
D'autres Plaiſirs qui préviennent mes vœux.
Que mon ſort eſt heureux!

Tant que dure le jour
Le Roſſignol ſur mon rivage
Attire à ſes accens les Bergers d'alentour :
Et touchez de ſon doux ramage
A ſon exemple ils chantent leur amour
Tant que dure le jour.

DEUX TRITONS.

Aimer & chanter ſans ceſſe
C'eſt une grande ſageſſe :
D'une vie agréable on prolonge le cours.
S'abandonner à la mélancolie
Qui fait paſſer de ſi malheureux jours,
C'eſt une grande folie.

DEUX NEREIDES.

Jeunes cœurs, ſur qui les attraits
Ont un pouvoir extrême ;
Soyez conſtans & diſcrets :
Pour plaire à ce que l'on aime
Ce ſont les meilleurs ſecrets.

Les Ruiſſeaux qui font mille tours
Pour ſe joindre aux Fontaines,

Fideles dans leurs amours
Trouvent la fin de leurs peines,
Sans jamais changer leur cours.

UNE JEUNE FONTAINE, & UN RUISSEAU.

Le temps d'aimer eſt un temps admirable ;
Mais il ne dure pas aſſez :
Les attraits les plus doux ſont bien-tôt effacez ;
Et l'on n'eſt plus aimé quand on n'eſt plus aimable.
Puiſque ce temps s'évanoüit
Lorſque la jeuneſſe nous quitte,
Pendant que l'on en joüit
Il eſt bon qu'on en profite.

DEUX JEUNES RUISSEAUX.

Ne perdons pas un inſtant
Des plaiſirs qu'offre la vie ;
Sans amour on ne vit point content,
Il faut aimer lorſque l'âge y convie :
Rien ſous le Ciel n'eſt plus digne d'envie
Qu'un tendre amour dans un cœur bien conſtant.
Ne perdons pas un inſtant
Des plaiſirs qu'offre la vie.

Tout languiroit ſans l'Amour ;
C'eſt l'ame de toute choſe :
Tôt ou tard chacun aime à ſon tour,
C'eſt une loi que le Deſtin impoſe :
Dans nos Jardins le Jaſmin, & la Roſe,
N'aiment-ils pas les charmes d'un beau jour ?
Tout languiroit ſans l'Amour,
C'eſt l'ame de toute choſe.

LE GANGE *à la Seine.*

On ne voit sur nos bords que carnage, & qu'horreur:
On ne voit que plaisirs regner sur vos rivages:
Vous goûtez de la Paix la tranquile douceur;
Et le Ciel nous expose à mille affreux ravages.

Aimable Nymphe, apprenez-nous
Par quel bonheur, ou par quels charmes,
Vous joüissez d'un sort si doux,
Pendant que l'Univers éprouve tant d'allarmes.

LE NIL.

Le Soleil brûle nos champs:
Nos eaux sont presque taries:
Les Oiseaux nous refusent leurs chants;
Et vos Prairies
Sont si fleuries
Qu'ils réservent pour vous leurs Airs les plus touchans.

LE PACTOLE.

Nous ne sentons plus l'haleine,
Des doux & charmans Zephirs:
Ce n'est qu'auprès de la Seine
Où reguent tous les Plaisirs.

LE DANUBE.

Le Sang humain dont on voit des rivieres;
Nos Prez jonchez de mourans & de morts;
N'attirent plus sur nos bords
Que des Bêtes carnassieres:
Et près de vous les paisibles Agneaux

Bondiſſent autour de leurs meres,
Pendant que les Bergers au murmure des Eaux,
Chantent ſur leurs Chalumeaux
Les beautez de leurs Bergeres.

LE GANGE, LE NIL, LE PACTOLE, LE DANUBE, *enſemble.*

Aimable Nymphe, apprenez-nous
Par quel bonheur, ou par quels charmes,
Vous joüiſſez d'un ſort ſi doux
Pendant que l'Univers éprouve tant d'allarmes.

LA SEINE.

Un Roi, mais le plus grand dont le Ciel ait fait choix
Pour la Paix, & pour la Guerre;
Qui n'a point d'égal ſur la Terre
Quoique la Terre ait tant de Rois:
Un Roi qu'en tant de lieux a ſuivi la Victoire,
Que par toute l'Europe on arbore ſes lys,
Rend mes tranquilles Eaux éclarantes de Gloire
A l'ombre des Lauriers que ſon bras a cueillis.

L'OCEAN.

Au bonheur des Humains toûjours l'ame occupée;
On diroit que du Monde il gouverne le ſort:
Ce qu'en vingt ans ne put faire Pompée
Ne lui coûte qu'un foible effort.
Il a purgé la Mer de ces Monſtres avides,
Qui ſignaloient leur nom par tant de cruautez;
Et ces Tyrans des Campagnes humides
Sont venus à genoux implorer ſes bontez.

THETIS.

Sa valeur, ſon pouvoir, ſa ſageſſe profonde
Le font par tout réverer ;
Des quatre coins du monde
On le vient admirer :
Ses actions ſont parvenuës
Juſqu'aux plus étranges climats ;
Et chez des Nations qui ne ſont pas connuës,
Il n'eſt pas moins connû qu'en ſes propres Etats.

LA SEINE.

Depuis que dans le monde on voit regner la guerre,
On n'a point encor vû de pareil Conquerant ;
Quelque grandeur qu'ait la terre
Son cœur eſt encor plus grand.
L'Europe eſt charmée,
L'Aſie allarmée
De ſes exploits éclatans.
Fleuves, qui gémiſſez ſous d'injuſtes Puiſſances,
Conſolez-vous ; vos ſouffrances
Ne dureront pas long-temps.

L'OCEAN, THETIS, LA SEINE, LES TRITONS, LES NEREIDES, CHOEUR DES FLEUVES, &c. *Répetent tous enſemble.*

Fleuves, qui gémiſſez ſous d'injuſtes Puiſſances,
Conſolez-vous ; vos ſouffrances
Ne dureront pas long-temps.

LE GANGE & LE NIL.

Puiſſe le Ciel qui l'a fait naître

Pour affranchir du joug tant de peuples divers,
Le rendre de l'univers
Le seul & paisible maître.
Que nous serions heureux de couler sous les loix
Du plus juste des Rois !

LE DANUBE & LE PACTOLE.

Sous son empire
On peut chanter & rire ;
Ce ne sont que plaisirs, que transports, qu'enjoûmens.

L'OCEAN & THETIS.

Sous son empire
Nul ne soûpire
Que pour des objets charmans.
Ah ! qu'il est doux de reconnoître
Un si grand Monarque pour maître !
Ah ! qu'il est doux de couler sous les loix
Du plus juste des Rois.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! qu'il est doux de reconnoître
Un si grand Monarque pour maître !
Ah ! qu'il est doux de couler sous les loix
Du plus juste des Rois !

Fin du second Tome.

Librairie M. Slatkine & Fils
30.6.1987

866085

J+D 4/1986